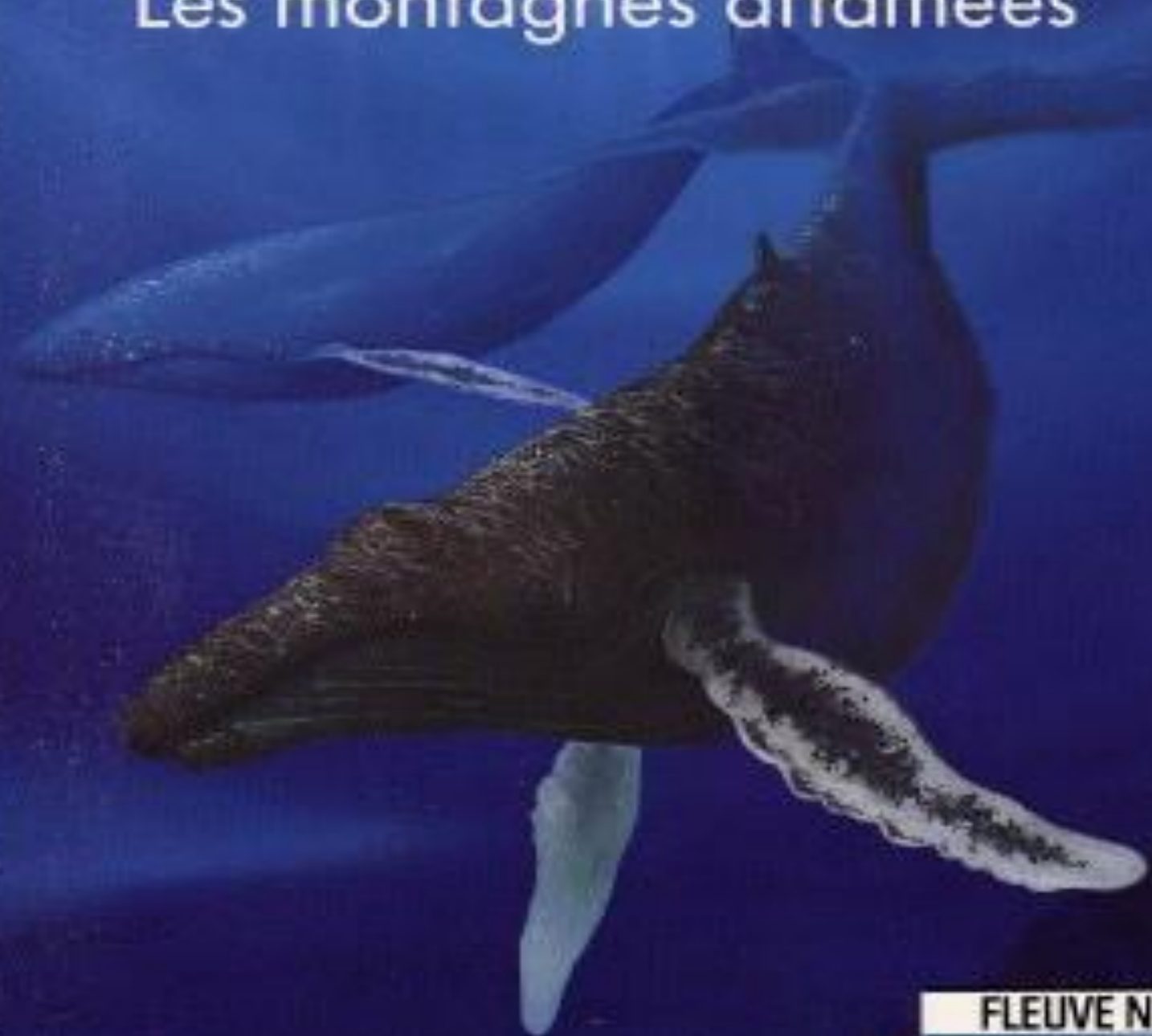


G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

— 32 —

Les montagnes affamées



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Dessiné par
D. 1994/95

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 32

LES MONTAGNES AFFAMÉES

(1987)



CHAPITRE PREMIER

Le train personnel du Président Kid atteignit le Dépotoir un soir de tempête. Lorsque la machine s'immobilisa, le Gnome put entendre le hurlement du vent à travers les carcasses blanchies des baleines qui formaient un immense labyrinthe, un palais désordonné, au centre duquel vivaient les quelques dizaines de Roux encore présents sur les lieux. La chasse aux cétacés ne donnait plus de bons résultats dans cette zone et la Guilde des Harponneurs s'était déplacée vers l'Est, le long du Viaduc géant, entraînant avec elle les tribus spécialisées dans le nettoyage des ossements.

Fields, le secrétaire du Kid, protesta lorsque son patron décida de rejoindre les Hommes du Froid :

— On annonce des vents de deux cent cinquante kilomètres heure et une chute effroyable du thermomètre.

— Que l'on prépare ma draisine spéciale.

Une tribu venue du Nord séjournait dans le Dépotoir mais, connaissant les Roux, le Président savait qu'elle pouvait lever le camp brusquement et disparaître dans l'immensité de la banquise. Or les nouveaux venus racontaient des faits inquiétants qui se seraient déroulés du côté du Réseau des Disparus.

Pilotant lui-même la petite draisine, il s'engagea sous les voûtes osseuses vaguement phosphorescentes. Bientôt il aperçut les feux des dernières chaudières où les Roux faisaient bouillir les déchets de viande et de moelle. D'une baleine ils ne conservaient généralement que les côtes, le crâne, brisaient le reste pour le plonger dans les cuves d'eau.

Le cercle des Hommes du Froid assis autour des flammes pouvait donner à penser qu'ils recherchaient la chaleur, alors que la température extérieure était de moins soixante-deux, mais les Roux

ignoraient le froid et se tenaient assez loin de ces sources de chaleur. Ils aimaient le spectacle des couleurs dansantes, faisaient parfois cuire leur nourriture, rompant ainsi avec les coutumes des tribus non intégrées.

Malgré sa combinaison isotherme, le Kid se dépêcha d'approcher des chaudières et il se tint le dos aux flammes pour discuter avec les vieux éloignés de quelques mètres.

Il apprit que de la semaine ils n'avaient pu récupérer les ossements que d'une seule baleine, une petite encore, qui n'avait pas donné grand-chose comme viande et moelle. Pas de quoi nourrir un homme durant une année.

— La Guilde nous trompe. Elle possède des chaudières plus grandes et, désormais, malgré tes ordres, elle fait notre travail de récupération.

Le Kid le savait. Les Harponneurs devenaient insatiables face à la concurrence que leur faisaient les Chasseurs de phoques et surtout de morses dont on avait découvert d'énormes colonies au Nord-Est.

— Notre Messie va bientôt revenir et il saura nous dire ce que nous devons faire dans l'avenir. Peut-être devons-nous reprendre la vie errante.

Le Président Kid ne put cacher sa surprise et son émotion :

— Jdrien revient ?

— Il est en route, lui répondit-on brièvement.

Décemment il ne pouvait insister. Les Roux avaient leur secret et on disait que Jdrien, leur Messie, communiquait par la pensée avec eux.

— Il a quitté les grandes montagnes et les hommes qui vivent accrochés dans les falaises. Il sera parmi nous très bientôt.

— J'en suis heureux, dit le Kid. Vous savez tous que c'est mon fils adoptif et que chacun de ses retours est une fête pour mon cœur.

La notion de fils adoptif leur échappait un peu car, dans les tribus des Hommes du Froid, les enfants avaient autant de pères et mères qu'il y avait de membres dans le groupe.

— Il faut qu'il reprenne sa place. Il a voyagé pour parfaire sa connaissance de notre monde mais nous avons besoin de lui. Une grande menace arrive du Nord.

— Je suis venu justement pour écouter ce que disent ceux qui

sont fraîchement arrivés parmi vous. On raconte bien des absurdités chez les Hommes du Chaud.

Les vieux désignèrent un petit groupe de trois hommes et quatre femmes. Entre eux jouaient des enfants et deux s'accrochaient aux seins maternels.

— Eux vont te dire mais nous devons traduire leurs paroles car ils n'ont pas les mêmes mots que nous.

Le Président Kid connaissait les rudiments des idiomes des Roux, mais surtout ceux des tribus vivant dans le voisinage des stations. Les nomades avaient une langue plus réduite.

Un jeune homme à la magnifique fourrure se mit à parler avec véhémence. À son poil d'un roux brillant et profond on reconnaissait le Roux vivant loin de la pollution des stations.

— Les montagnes mangeuses d'hommes se déplacent vers ici. Elles roulent de plus en plus vite. Des Hommes du Chaud venus du Nord les obligent à quitter leur territoire et c'est catastrophique pour les tribus, les colonies de pingouins, celles de manchots et de phoques. Ceux-là avaient trouvé une rookerie de manchots aussi gros que des hommes et ils ont dû fuir. Beaucoup d'entre eux ont été surpris par les montagnes mangeuses d'hommes.

C'était bien ce que l'on chuchotait dans la Compagnie de la Banquise. Jelly, cette monstrueuse amibe gélatineuse qui phagocytait tout ce qui vivait pour se nourrir, glissait vers le Sud. Bientôt elle menacerait directement les installations de chasse ou de pêche les plus septentrionales.

— Elles ne progressent pas toutes en même temps. Elles tendent un long bras, si fin parfois qu'il passe inaperçu à travers les congères, mais aussi long qu'une journée de marche. Et d'un seul coup il envahit un trou à phoques, une rookerie, et d'autres surgissent et il faut fuir au plus vite.

Les Hommes du Chaud qui forçaient Jelly à se replier vers les régions plus australes n'étaient autres que les Sibériens. Ces derniers, sous prétexte de lutter contre la secte des Rénovateurs du Soleil, avaient lancé une puissante attaque en direction de leur base. L'une d'elles, Fraternité II, était justement installée au sein même de Jelly. Les Rénovateurs, au prix de mille dangers, avaient réussi à tailler une oasis dans cette monstruosité protoplasmique. Ils y vivaient dans des conditions atroces mais protégés des Sibériens.

Ces derniers avaient trouvé, semblait-il, le moyen de détruire Jelly pour avancer vers Fraternité II. Les Rénovateurs avaient fini par évacuer leur base. L'objectif militaire n'existait donc plus mais les Sibériens persistaient, à la grande colère du Président Kid.

— Bien des tribus ont été atteintes et il y a peu de survivants.

Impossible de freiner l'ardeur des Sibériens, dans ce no man's land où ils étaient les seuls à disposer de voies ferrées qu'ils construisaient au fur et à mesure de leur conquête. Sur un territoire qui politiquement appartenait à la Compagnie de la Banquise, mais que le Président Kid avait peut-être trop négligé au bénéfice de son grand œuvre, le Viaduc géant qui devait un jour réunir la Compagnie à la Panaméricaine.

— Jdrien a une fois affronté les montagnes mangeuses d'hommes, dit un vieux du Dépotoir. Il est entré en elles et en est ressorti. Il est le seul à pouvoir les arrêter.

C'était ce qu'on disait en effet, Jdrien avait voulu rejoindre son demi-frère Liensun à Fraternité II et, pour y parvenir, il avait durant une semaine progressé à travers le protoplasma, bloquant par son pouvoir mental les réactions de l'amibe. Le Kid avait du mal à le croire, mais il savait que son fils adoptif possédait des pouvoirs surnaturels.

— Il va revenir et il ira affronter les montagnes, répétait le vieillard.

On distribuait du thé avec un alcool très fort. Les Roux primitifs refusaient cette boisson avec méfiance tandis que les vieux s'en régalaient. Avec tristesse, le Kid découvrait leur alcoolisme grandissant. Ils échangeaient les produits de récupération contre de l'alcool, d'autres aliments plus sophistiqués, des hormones qui leur permettaient de supporter le chaud plusieurs heures durant, le temps par exemple de faire l'amour avec une femme du Chaud, prostituée ou simple voyageuse cherchant des émotions fortes.

La santé des Roux du Dépotoir se délabrait et ceux qui avaient le courage de s'éloigner regrettaient ensuite ces agréments de la vie auprès des stations.

— Ceux-là vont repartir encore plus au Sud, lui dit-on au sujet des rescapés de Jelly. Ils ne veulent plus voir ça. Ils préfèrent affronter les hautes montagnes qui courent. Les icebergs géants que les vents puissants propulsaient à travers la banquise depuis

l'Antarctique. Certains étaient de dimensions colossales, capables de balayer une importante station sur leur passage.

— Ils ont vu aussi une baleine complètement dévorée par les montagnes... Il ne restait que les os et à l'intérieur il y avait des squelettes d'hommes.

Le Kid n'avait plus entendu parler des Hommes-Jonas depuis qu'il leur avait restitué la petite fille orpheline que l'on avait trouvée un jour dans un cadavre de baleine volante abattue par mégarde. Depuis il avait interdit que l'on chasse les baleines aériennes mais, comme celles-ci devenaient de plus en plus nombreuses, la Guilde des Harponneurs menaçait de passer outre.

— Elle avait été surprise. Peut-être que blessée elle attendait sa guérison pour reprendre son vol. Elle se trouvait dans une région où n'existe aucun trou d'eau et ne pouvait donc repartir qu'en volant.

— À combien de journées de marche d'ici ? demanda le Président.

Des Roux jeunes et entraînés pouvaient abattre entre cent cinquante et deux cents kilomètres par jour en ne se reposant pratiquement jamais. Lors des grandes migrations ils pouvaient en moins d'une semaine se retrouver à des distances énormes. Les Hommes du Chaud avaient du mal à croire qu'ils n'usaient pas de procédés diaboliques pour franchir ainsi de telles étendues.

— Ils sont partis...

Le vieux montra deux doigts. Les Roux comptaient le temps en fonction de la gestation d'une femme. Ils le divisaient en dix doigts, ce qui donnait environ cinquante-huit jours.

— Six mille kilomètres, murmura le Gnome...

Il essaya de savoir à quelle vitesse progressait Jelly mais ne put établir une certitude. Peut-être cinquante, peut-être cent kilomètres. Il blêmit. Dans moins de soixante jours cette monstruosité pouvait ruiner la Compagnie.

Lors de la dernière réunion du Conseil Oligarchique et de la CANYST, il avait essayé de faire admettre, par le général Sofi, qu'il était temps d'arrêter l'offensive sibérienne mais ce dernier avait éludé la question.

Son chantier du Réseau du 160° Méridien progressait bien vers le Nord, mais jamais il n'atteindrait les limites de la Concession à temps. Pour quoi faire puisqu'il ne disposait pas, comme ses voisins

du Nord, du moyen d'impressionner l'amibe. Il regrettait l'absence de Yeuse qui aurait pu aller discuter avec les Sibériens. Ces derniers l'appréciaient beaucoup, mais la jeune femme avait disparu depuis des mois et il craignait de ne jamais la revoir vivante.

— Ne t'inquiète pas, lui dit un vieux, puisque le Messie va revenir et qu'il ira ordonner aux montagnes mangeuses de faire demi-tour.

Le Kid hocha la tête. Il aurait aimé avoir la même foi, mais Jdrien était auréolé de légendes le plus souvent et il ne pouvait combattre à lui tout seul une telle horreur.

À cette vitesse, dans quinze jours les installations de pêche et de chasse seraient atteintes et, dès lors, l'opinion publique pourrait s'affoler à juste titre.

— Je vais rentrer, dit-il. Mon train repart pour Titanpolis cette nuit.

— Tu n'attends pas ton fils adoptif ?

— Je reviendrai.

— Pourtant il ne saurait tarder.

Le Kid regagna son train et se coucha sans pouvoir trouver le sommeil. Il se releva et travailla tandis que son convoi fonçait comme une fusée vers la capitale cristalline.

Bien avant l'aube, son secrétaire entra dans le bureau et le trouva endormi dans son fauteuil électrique. Mais le Gnome sentit sa présence.

— Vous apportez une dépêche ?

— Cette nuit les ombres géantes sont revenues au-dessus de la capitale, voyageur Président.

— Pourquoi tant de précautions ? Vous savez bien qu'il s'agit de baleines volantes.

— Oui, voyageur Président. Elles sont restées une heure au-dessus des coupes. Tout le monde a pu les voir.

— Elles avaient un message à me transmettre...

Il pensait aux récits des Roux nomades, à cette carcasse de baleine volante phagocytée par Jelly avec la famille d'Hommes-Jonas qui vivait en symbiose dans son corps. Une race d'hommes avait réussi cet exploit de survivre à l'intérieur des corps immenses de cétacés, filtrant leur sang pour se nourrir, profitant de leur chaleur pour échapper aux rigueurs du climat. Parfois le Kid en

rêvait, les envoyait, surtout depuis que les grands animaux volaient.

— Un message ? fit le secrétaire surpris.

— Dites au mécanicien que nous irons le plus loin possible sur le Viaduc. Qu'il fasse les pleins nécessaires.

— Pas de halte à Titanpolis ?

— Non, on continue vers l'Est.

CHAPITRE II

La Compound deux cylindres avait tenu une semaine, le temps de quitter la Sun Company et de se rapprocher de China Voksal, mais d'un seul coup sa chaudière tubulaire avait explosé en pleine solitude et ils avaient dû se faire remorquer jusqu'à cette station perdue au milieu des serres-rizières. Le remorquage leur avait coûté une fortune et ils avaient dû vendre quelques ballots de viande de yak séchée pour se renflouer.

Liensun et Ann Suba avaient fait le voyage jusqu'à China Voksal et avaient dégotté une chaudière chez un ferrailleur. Mais il fallait la démonter sur place et ensuite la remonter et ils ne disposaient pas d'assez d'argent pour l'opération. La vente de la viande aurait pu rapporter gros, mais à China Voksal, et non dans cette station où les gens se nourrissaient de riz et de poisson pêché à une grande profondeur sous la banquise. Ils devaient descendre au fond de puits vertigineux pour jeter leurs filets.

Et puis petit à petit les Roux affluèrent et les Asiates de l'endroit s'en inquiétèrent, comme s'il s'agissait de rats prêts à envahir leurs silos de grains.

Jdrien avait lancé des appels télépathiques et les tribus venaient à la rencontre de leur Messie, si bien qu'en deux semaines ils étaient six cents autour de la station. Les paysans serristes s'en effrayaient au point qu'un matin ils envoyèrent leur chef de station auprès du train.

— Nous savons que le blond aux grands cheveux habillé de fourrures est le dieu de ces... nomades. Nous vous prions instamment de bien vouloir quitter la station avant que nous ne soyons obligés de vous en chasser.

— Ce serait une sottise, dit Jdrien avec sa douceur habituelle,

car ils en seraient très mécontents. Ils ne sont que six cents mais d'autres arrivent et dans quelques jours ils seront deux mille. De quoi vous plaignez-vous ? Ils ne vous demandent rien, ils se contentent de briser les blocs de glace contenant vos déchets. Ils vous débarrassent d'une colline d'ordures où ils trouvent de quoi se nourrir.

— Deux mille ? firent les délégués. Mais c'est impossible.

— Alors trouvez-nous un remorqueur qui nous conduise à China Voksal et jusqu'à l'entrepôt où nous attend une chaudière. Nous ne pouvons payer un tel dépannage.

— Nous ne sommes que de pauvres serristes.

— Oui, mais il y a des grossistes fortunés chez vous, les maîtres des silos. Vous devez les convaincre.

Les maîtres des silos commencèrent par refuser net, mais dès lors les Roux s'installèrent sur l'unique voie ferrée qui reliait la station au réseau principal et les expéditions de riz ne purent plus s'effectuer et, au bout de deux jours, alors que le nombre de nomades avait encore augmenté, trois gros Asiates vêtus de riches fourrures demandèrent à être reçus par le dieu vivant des Roux.

Ils ressemblaient à des statues de bouddha et leurs doigts épais étaient recouverts de lamelles d'or sur chaque phalange. C'était un signe de richesse et de puissance. Ils s'inclinèrent à plusieurs reprises, et le plus âgé lut une sorte de poème à la gloire du Messie des Hommes du Froid dont la réputation était parvenue jusqu'à leur misérable station.

— Nous savons que tu peux te montrer bienveillant et nous pensons qu'une fois les ordures finies tes amis auront besoin de manger. Notre riz si difficile à récolter dans des serres-rizières ne peut être distribué gratuitement.

— Le riz est-il aussi difficile à stocker ? demanda Jdrien avec une innocence tranquille.

— Il faut des silos isothermes, des wagons isothermes. Nous avons investi beaucoup et nous devons livrer trente-quatre wagons avant demain sinon nous aurons une indemnité à payer.

— Ne pouvez-vous pas atteler notre minuscule convoi à votre train de riz ? proposa Jdrien. Lorsque je serai parti, mes frères Roux se disperseront.

— Il faudra doubler la loco et cela coûte cher en huile animale,

soupira le grossiste. China Voksal n'est pas toute proche. Ne pouvez-vous contribuer à cet effort pour moitié ? Nous n'avons aucune ressource énergétique et toute l'huile vient de la Compagnie de la Banquise.

— Dans ce cas nous serons obligés de rester encore un peu, sourit Jdrien, jusqu'à ce que nous trouvions une solution.

— Nous sommes prêts à acheter de la viande séchée à un prix raisonnable en échange de ce remorquage important.

Liensun intervint alors. Il était plus doué que son demi-frère pour ce marchandage-là.

— Je propose une douzaine de ballots de cinquante livres chacun, pas un de plus.

— Vous nous ruinez, dirent les grossistes, nous avons besoin d'au moins trois fois plus de viande, et sans compter que le poids de la marchandise que vous nous donnerez viendra en moins pour l'effort de la deuxième machine.

Mais Liensun tint bon et ne donna que quinze ballots de viande. Il leur en restait suffisamment pour effectuer le changement de chaudière et continuer leur route. Jdrien ignorait ce que le couple avait l'intention de faire, mais lui voulait rejoindre le Dépotoir le plus rapidement possible. Il espérait retrouver Yeuse de retour de Transeuropéenne mais depuis quelques mois avait d'étranges prémonitions. Elle avait dû reprendre les recherches sur la disparition de Lien Rag, son père, ainsi que celui de Liensun, et s'engager dans une aventure dangereuse. Il espérait que le Kid, son père adoptif, lui fournirait des nouvelles rassurantes.

Le lendemain, Jdrien adressa aux siens plusieurs messages télépathiques pour les prier de s'éloigner de la station que lui-même allait quitter. Mais il leur demanda d'attendre quelques heures à proximité dans le cas où les marchands de riz se livreraient à quelques duperies.

Leur convoi fut effectivement accroché à celui du riz et ils voyagèrent ainsi, réfugiés dans le poste de pilotage où le foyer de la loco donnait de la chaleur, faute de réchauffer l'eau de la chaudière.

Le voyage dura vingt-quatre heures, fréquemment perturbé, voire interrompu, par des ralentissements sur voies non prioritaires ou arrêt total sur voies de garage.

C'était le lot des trains de marchandises.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans l'entrepôt du ferrailleur, ils échangèrent des sourires enchantés. Liensun et Jdrien avaient adopté un *modus vivendi* de surface qui pouvait faire illusion, mais leur antagonisme profond subsistait toujours. Ils n'envisageaient pas de la même façon l'avenir, leurs comportements sociaux. Liensun n'avait jamais accepté d'être chassé par les lamas de la Sun Company et se promettait d'y revenir. Jdrien pensait surtout à Yeuse avec de plus en plus d'impatience érotique.

CHAPITRE III

Gus avait disparu sous l'une des étranges machines de cet entrepôt où ils venaient de pénétrer lorsque Yeuse avait hurlé le nom de code :

— Ophiuchus Quatre, Ophiuchus Quatre.

Et la paroi s'était soudain zébrée sur une belle hauteur tandis que deux pans s'écartaient en silence. C'était là que se trouvaient les étranges locos en forme de missile. Le cul-de-jatte rampait en dessous, criait qu'il ne voyait pas de roues, juste une coque arrondie.

— Possible que les bogies soient escamotables.

Yeuse restait en travers de la porte en Z, un pistolet laser au poing, prête à tirer en cas de besoin. Elle pensait surtout aux Garous. S'ils provenaient de quelque part, ça ne pouvait être que de cet endroit. Comme ces Roux déjà adultes que Gus avait rencontrés.

— Là-bas, c'est quoi ?

Gus se redressa et alla voir.

— Une porte étanche. Avec une vanne. J'ouvre ?

— Et s'ils sont derrière ?

— On ne peut pas en rester là.

Lentement la jeune femme contourna les quatre locos-missiles, se rapprocha de Gus qui devait lever les bras pour tourner la roue dentée. Elle se retourna, hurla car l'autre porte en Z se refermait.

— Ça forme un sas, dit-il. Je revise la vanne...

La porte en Z se rouvrit. Rassurée, elle lui fit signe de continuer. Une atmosphère glacée se rua sur eux et les saisit. Ils n'eurent que le temps d'enfiler leur cagoule transparente.

Très vite ils durent même augmenter le chauffage à l'intérieur de leur combi isotherme qu'ils avaient tenu à enfiler avant de poursuivre leur exploration.

— C'était bien un sas et nous pénétrons dans un endroit où le froid semble maintenu artificiellement.

Ils suivirent un couloir où de temps en temps était encastré dans le mur un thermomètre digital. La température était déjà de moins trente et plus loin ils relevèrent un moins quarante.

Gus ralentit en apercevant la lueur glauque et elle le rejoignit.

— Il y a de grandes vitres, murmura-t-il. Tout le long de ce couloir qui suit une spirale descendante.

Yeuse faillit retourner en arrière puis fit un effort et approcha des vitres épaisses. Gus la rejoignit, dut se cramponner pour atteindre le haut de la murette.

Pendant une minute ils furent incapables de parler.

Yeuse pensait à la nursery des Garous de Gravel Station, Gus avait la certitude d'avoir déjà assisté à une scène identique.

— J'en compte vingt-huit, souffla-t-elle.

— Entre six mois et deux ans.

— Ils sont magnifiques.

Des bébés roux évoluaient au-delà des glaces. Les uns tétaient d'énormes mamelles qui pendaient un peu partout, d'autres se gavaient d'une bouillie qu'ils aspiraient à une sorte de fontaine. Puis ils retournaient jouer sur le sol glacé.

— Une couveuse géante de bébés roux. Je ne comprends pas, murmurait Yeuse.

Gus continuait la descente et lui faisait signe de venir. Il y avait une autre salle avec des enfants entre deux et cinq ans, puis d'autres encore. Ils finirent par descendre plus vite, ne jetant que des regards rapides aux différents stades de la croissance physique de ces êtres à la fourrure d'un blond somptueux.

— Des adultes, comme ceux que j'ai rencontrés à l'extérieur, annonça Gus. Ceux-là vont bientôt être livrés.

— Mais à qui ?

— À la terre glacée. Voilà pourquoi le groupe que j'ai vu n'avait ni enfants ni vieillards. Ils sortent d'ici tout neufs...

Ils dépeçaient un phoque. Ils plongeaient leurs mains dans les viscères, partageaient un foie énorme, un cœur encore palpitant.

— Ce n'était que ça, une couveuse géante ?

— Mais où est le ventre qui accouche les tout-petits ? Nous n'avons pas toute la chaîne. Tout commence par des bébés de six

mois. D'où viennent-ils, qui les apporte ici ?

Ils restèrent longtemps devant les jeunes adultes, espérant assister à leur expulsion en dehors de Concrete Station, mais finirent par reconnaître que l'heure n'était pas venue. Ils continuèrent la descente et découvrirent les chèvres à fourrure. Leur apparence troubla Yeuse qui se souvenait des Garous à arrière-trains similaires.

— Des chiens...

Il y avait aussi des porcs à fourrure capables de supporter de basses températures, des ovibos et des sortes d'ânes dont le poil tombait jusqu'au sol. Ces animaux en étaient aussi à différents stades de croissance.

— Je n'ai pas envie de poursuivre, dit soudain Yeuse... Je crains...

Gus la laissa en arrière pour jeter un coup d'œil aux dernières vitrines.

— Ne regarde pas, dit-il, c'est bien ce que tu pensais.

Elle tourna la tête pour atteindre la porte suivante que Gus venait d'ouvrir, et d'où soufflait un air si chaud qu'ils durent très vite retirer leur cagoule.

— Des Garous ?

— Une vingtaine. De petite taille encore.

— Mais pourquoi ? Pourquoi des Roux, des animaux utiles mais aussi des monstres inutiles ?

Il ne répondit pas.

— Qui fait ça, tu peux me dire ? Un dieu ? Un homme doué de pouvoirs énormes ?

— Une machine certainement. Qui ne fait pas de différence, juste selon certains critères... Comme elle ne mélange pas les chiens avec les porcs à fourrure elle place les Garous dans un endroit isolé.

— Une machine folle ?

— Une machine simplement, répéta-t-il.

Elle recula instinctivement en découvrant l'abîme dont seule une barrière qui semblait fragile les isolait.

Gus passa une tête curieuse entre les barreaux.

— Cela semble infini, dit-il. Il y a des appareils pour descendre là-bas... Des sortes d'œufs transparents.

Mais elle restait figée, incapable de suivre cette course

arrondie qui surplombait ce gouffre incroyable.

— Tu ne veux pas venir ?

— Il n'y a rien...

— Il faut quand même aller voir.

— Et si en bas, ils grouillaient ?

— Je ne crois pas.

— Le bruit.

Bien sûr, l'impression que des êtres nombreux essayaient de grimper le puits énorme, se piétinaient, s'escaladaient les uns les autres.

— Alors assieds-toi et attends.

— Pas aujourd'hui... Cela suffit bien, non ?

Gus regarda les œufs transparents disposés en chapelets de l'autre côté du puits et soupira. Il revint vers la jeune femme en se dandinant.

— Comme tu voudras. Ce n'est qu'une machine, une énorme couveuse.

— Qui reçoit les nouveau-nés d'où ? Les Roux, les animaux, et les autres, les monstres ?

— Justement c'est en bas que le mystère...

— Pourquoi pas en haut ? Nous n'avons vu que le tiers, il reste combien de mètres au-dessus de nous ?

Ils remontèrent la spirale sans regarder au début. Les chiens étaient merveilleux, touchants.

— La CANYST n'en veut pas, dit-elle, ils surveillent les élevages.

— Je me souviens que dans la Transeuropéenne il en existait... Les Lapons les utilisaient pour atteler les traîneaux en dehors des rails.

— Ta mémoire, cria-t-elle, ta mémoire revient.

— Quelques images, juste quelques images... J'ai l'impression qu'on m'a tout aspiré un jour, ne laissant que des débris sans importance.

Ils étaient à nouveau dans le froid et la spirale continuait au-delà de la porte en Z, au-delà des curieuses locos.

— Le froid vient du sol, dit-il en attendant qu'elle le vérifie elle-même de sa main dégantée. Juste une seconde.

— Pour habituer les Roux, les animaux, les Garous... Même les Garous... le froid devrait les tuer.

Ils atteignirent une immense pièce nue, à l'exception d'une sorte de table étroite et longue de quatre mètres à l'autre bout.

— Comme c'est sinistre.

Apercevant des lignes sur le sol, Gus lui fit signe de s'écarter. Ils rejoignirent la table-pupitre en longeant prudemment les murs.

— La lumière arrive de partout sans qu'on puisse savoir d'où elle naît exactement.

— Regarde, dit Gus.

Dans un coin de la table il y avait un carré d'une matière rouge, lisse, brillante. À travers sa transparence on distinguait une inscription.

— *Space Interventional Center. Ophiuchus Quatre*, lut Yeuse qui dut le répéter à voix haute pour en saisir l'importance.

— Ce qui explique ton illumination... Tout ce matériel est venu autrefois d'Ophiuchus Quatre pour aider les hommes...

— Pour les aider à survivre sur la planète glacée... Pas pour les recueillir, les ramener là-bas... Tout ce qu'ils ont installé, c'est une machinerie qui fabrique un peu n'importe quoi avec de la fourrure, un métabolisme différent, quelques hormones et hop on te lâche tout ça sur les glaces, bon courage et débrouillez-vous avec. L'avenir c'est le Roux, le porc à fourrure et le Garou cannibale.

De désespoir elle tapa de ses deux poings sur les touches de cette table-pupitre qui ressemblait à un instrument de musique électronique. Des voyants s'allumèrent, des lettres, des chiffres apparurent et d'un seul coup le sol s'ouvrit, en deux panneaux qui glissèrent vers le bas.

— Nous sommes juste au-dessus des locos bizarres... Oh, il y en a une qui monte.

Yeuse recula loin du pupitre, terrorisée. La loco-missile apparut dans l'ouverture du sol et le mécanisme silencieux s'immobilisa.

Gus se déplaçait sur la chaise spéciale qui pouvait aller et venir le long du tableau de commande et dont il avait très vite assimilé le principe.

— Je me demande..., commença-t-il.

La loco-missile pivotait et pointait son nez en ogive vers Yeuse qui, peureusement, alla se réfugier derrière son compagnon. Elle avait honte d'elle-même mais depuis leur admission dans cette construction étrange elle mourait d'épouvante. La présence des

Garous quelque part en dessous bloquait ses facultés de raisonnement. Depuis Gravel Station elle n'avait jamais oublié les heures d'épouvante passées là-bas, ses compagnons déchiquetés par ces monstres affamés.

— Tu n'es pas visée... La loco est conditionnée pour se déplacer dans cette direction.

Il commuta un écran qui lui révéla certaines informations rédigées dans un anglais ancien, difficile à déchiffrer. Depuis, cette langue s'était fortement dégradée et cette modification apportait à la thèse sibérienne une assise de plus. Les archéologues et les glaciologues de cette Compagnie prétendaient que l'ère glaciaire datait en fait de deux mille trois cent soixante et quelques années, et non de trois cent soixante-trois ans. Que l'évolution des espèces animales, des hommes, la mise en place des structures ferroviaires avaient exigé bien plus que trois petits siècles.

— Est-ce que tu as des connaissances en anglais archaïque ? Il y a des mots, des tournures que je ne peux traduire...

Elle vint derrière lui et examina l'écran du pupitre.

— Non, dit-elle, je n'y comprends rien.

Gus sut qu'elle mentait, parce qu'elle voulait quitter cet endroit au plus vite, retrouver la protection de la locomotive pirate.

— Lien Rag avait-il des connaissances d'anglais archaïque ?

— Je ne sais pas, c'est possible.

— Kurts ?

— Je l'ignore.

— Nous pourrions obtenir une traduction grâce à l'ordinateur de bord. Je vais recopier le maximum de ces instructions et nous retournerons là-bas.

Il l'entendit soupirer de soulagement.

— Et cette espèce de missile ?

— On peut le laisser en place.

Elle l'aida à prendre des notes dans sa hâte de s'en aller et lorsqu'ils repassèrent la porte en Z elle fut vraiment soulagée, regarda derrière elle pour s'assurer que la fermeture était vraiment totale.

Elle se prépara un verre de vodka avec du jus d'orange qu'elle avala d'un coup, remplit à nouveau son verre. Elle avait beau se dire que Lien Rag et Kurts avaient dû venir jusqu'ici une dizaine

d'années auparavant, rien n'y faisait. Elle aurait donné beaucoup pour retourner dans la Compagnie de la Banquise, pour revoir le Kid et surtout Jdrien, le fils de Lien Rag.

Elle s'installa confortablement dans le salon avec cette image rassurante du garçon, tandis que Gus soumettait à l'ordinateur de bord les relevés d'anglais ancien.

Il revint auprès d'elle, l'air déçu :

— Il semble que l'ordinateur ait des difficultés.

Il se servit un verre puis la regarda :

— Comment as-tu eu l'idée de crier Ophiuchus Quatre pour que la porte en Z s'ouvre ?

CHAPITRE IV

L'équipage du train présidentiel, pourtant habitué aux décisions arbitraires du Kid, commençait de murmurer. Depuis vingt-quatre heures le train spécial stationnait sur cette branche latérale du Viaduc géant à des milliers de kilomètres de Titanpolis, à mille au moins d'une station habitée, et encore, un trou perdu de colons essayant de créer une grande cité.

Le secrétaire Fields n'osait plus faire part à son patron de l'impatience de l'équipage. Il avait quand même discrètement alerté les forces de sécurité qui patrouillaient en blindés sur le Viaduc, au cas où il se produirait un événement fâcheux.

On n'avait aperçu aucune baleine volante puisque c'étaient ces animaux-là que le Président attendait. Il avait interprété leur vol au-dessus de Titanpolis comme une sorte de message lui donnant rendez-vous. Il avait choisi cet endroit isolé où aucun témoin fâcheux ne le verrait attendre ainsi sans impatience.

— Que fait-il ? demandait le chef de train au secrétaire qui répondait invariablement que le patron travaillait.

C'était vrai. Le Kid étudiait le dossier du 160° Méridien, espérant pouvoir envoyer d'autres poseuses de voies sur le terrain. Il fallait gagner Jelly, et surtout les Sibériens, de vitesse.

Il restait en communication avec les postes frontières, attendant qu'on lui signale le retour de Jdrien, mais peut-être que le Messie des Roux jugerait plus convenable de venir à pied à travers la banquise.

Ce fut au bout de trente-huit heures d'attente que les trois baleines volantes apparurent. Ceux qui n'avaient jamais assisté à ce spectacle devaient en rester effarés pour toujours.

Tandis que deux restaient dans les airs, mais à basse altitude, la

troisième entreprit de se poser non loin de là sur un pilier central.

— Tout va s’effondrer, murmura quelqu’un.

Depuis des générations, des hommes habitaient les grands corps des cétacés. Ils avaient greffé sur des baleineaux des cellules en matière transparente d’origine animale. L’on apercevait, juste derrière la tête et l’évent, la cellule extérieure qui permettait à la famille habitant cette baleine de regarder au-dehors et parfois de diriger l’animal. Mais ceci était rare, les Hommes-Jonas laissant toute liberté à leur hôte pour voyager, se nourrir. Le Kid marcha seul vers la baleine échouée, se demandant comment il allait escalader ce flanc rugueux, boursoufflé de parasites, répandant une odeur forte de chair en décomposition. Il arrivait qu’en surface la peau soit gangrenée sous l’assaut des prédateurs de ces animaux.

Une sorte d’escalier échelle se déroula jusqu’à lui, et il put franchir les sept à huit mètres qui le séparaient de la petite cellule ouverte où l’attendait un homme nu.

— Steraw... Bienvenue dans notre solina.

Ils appelaient ainsi les baleines en général. Et soudain une petite fille nue surgit et noua ses bras autour du cou du Gnome en murmurant extasiée :

— Doj, oh Doj.

Elle l’avait toujours appelé tendrement ainsi sans qu’il sût ce que cela signifiait et, à vrai dire, il préférerait ne pas savoir.

— Rewa, dit-il ému, Rewa.

Il pénétrait dans l’habitable, serrant contre lui le corps nu de l’enfant. Un corps tiède, huileux comme celui d’une otarie.

— Vous avez compris notre message ? Nous savions que vous viendriez.

Le Kid reposa l’enfant qui alla s’asseoir en face de lui, souriante.

— Glinda votre compagne, qui avait tenu à suivre Rewa ici, est morte voici deux mois. Il nous a été impossible de la guérir. Nous pensons que cette vie ne lui convenait pas mais elle ne voulut jamais quitter la fillette.

Le Kid hocha la tête, incapable de parler. Glinda avait été durant des années sa fidèle compagne. Elle s’occupait de tout et veillait sur son confort, sa tranquillité, partageait aussi sa couche. Mais son amour pour Rewa avait été si fort qu’elle en était morte.

— Vous savez ce qui se passe dans le Nord ?

Le Kid s'arracha à son émotion, redevint l'homme d'État prêt à négocier.

— Jelly ? L'amibe géante ?

— Chassée par les Sibériens, elle progresse vers le Sud et attaque nos territoires. Plusieurs des nôtres ont été détruites entièrement. Alors qu'elles se reposaient ou soignaient des blessures d'orques. Que comptez-vous faire pour lutter contre l'invasion de ce protoplasma avide ?

— Je l'ignore. Il faudrait empêcher les Sibériens de poursuivre leur offensive mais je suppose qu'ils n'en feront rien. C'est pour eux une occasion trop belle.

— Nous sommes venus vous proposer notre aide... Oh, nous ne pouvons pas grand-chose, sinon jouer un rôle d'observateurs en survolant la marche de Jelly.

— Savez-vous si sa progression est régulière ?

— Les coups portés par les Sibériens ne le sont pas. Durant une semaine ils déversent sur elle, à l'aide de canons spéciaux, un liquide qui la détruit. Puis, l'approvisionnement faisant défaut, elle bénéficie d'un sursis qu'elle emploie à récupérer une faible partie du terrain perdu.

— Il y a donc des pertes chez les Sibériens ?

— Assez importantes, mais ils poursuivent néanmoins dès que les wagons-citernes arrivent.

— Mais de combien progresse-t-elle en direction du Sud ? demanda le Kid inquiet.

Rewa le voyant angoissé vint s'installer sur ses genoux et appuya sa joue contre la sienne. Il se revit avec Jdrien à cet âge, alors qu'en l'absence de son père, Lien Rag, il s'occupait de lui avec amour. Il aurait aimé avoir toujours un enfant auprès de lui.

— Parfois de cent kilomètres par jour, puis elle retourne vers le Nord. Cela doit représenter entre deux et quatre cents kilomètres par semaine.

— C'est énorme, dit-il.

Rewa alla lui chercher une boisson chaude qu'il avala sans y penser, c'était bon avec un goût difficile à identifier. Steraw sourit :

— C'est une boisson calmante... Vous vous sentirez euphorique. Mais c'est sans danger.

— Accepteriez-vous de m'amener avec vous jusqu'au-dessus de

cette monstruosité ?

L'homme nu le regarda avec un air songeur.

— Solina ne fait pas que voler. Elle nage, rampe et flotte dans l'air. Pour arriver au-dessus de l'amibe il faudrait près de deux semaines, peut-être autant pour le retour.

Le Kid secoua la tête :

— Je ne puis m'absenter aussi longtemps. Je ne savais pas que ce serait si long.

— Vous ne craignez pas aussi d'enfreindre les lois ferroviaires, de commettre un sacrilège ? demanda l'homme avec un sourire ironique.

— Le danger est là, grogna le Kid... Comment ferez-vous pour me renseigner dans ces conditions ?

— Nous établirons des relais. En moins de vingt-quatre heures vous aurez les messages de la baleine observatrice, mais il faudra que vous désigniez une personne discrète et capable.

Brusquement le Kid resta silencieux, se rendant compte qu'il ne disposait plus de personne de confiance autour de lui. Ni Yeuse, ni Jdrien... Il restait R, l'écrivain. Accepterait-il de venir passer des jours et des jours dans cette solitude effrayante ?

— Nous pourrions fixer un autre rendez-vous, proposa l'Homme-Jonas.

Le Kid fit signe qu'il était d'accord. Peu à peu la boisson agissait sur son émotivité et le rendait plus disponible.

— Nous avons déposé le corps de votre amie dans la caverne de glace où dort déjà un certain Pavie. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Oui, je sais qu'on appelle l'endroit la Station Fantôme.

CHAPITRE V

Depuis China Voksal, où il avait décidé d'abandonner son demi-frère et Ann Suba, il avait voyagé dans des trains anonymes, parmi des voyageurs qui ne le connaissaient pas. Des convois très lents, très mal chauffés où les gens restaient enfouis dans de mauvaises couchettes dans l'espoir d'échapper au froid. Puis dans la Mikado Cie il avait rejoint une tribu de Roux qui l'avaient reçu avec simplicité et sans étonnement. Ils savaient que le Messie viendrait un jour leur rendre visite, c'était dans toutes les mémoires depuis longtemps. Ce fut avec eux qu'il traversa la frontière de la Compagnie de la Banquise.

Il reprit d'autres trains plus confortables et atteignit le Dépotoir un matin, alors que les chaudières remplies d'ossements brisés commençaient à répandre dans l'air des vapeurs grasses qui gelaient plus difficilement.

Les plus vieux vinrent à sa rencontre parce qu'eux aussi savaient qu'il approchait.

— Tu es parti longtemps, trop longtemps, dit le plus âgé qui avait un poil blanc clairsemé, sous lequel on apercevait sa peau ridée. Pourquoi faut-il que tu nous abandonnes alors que les baleines se font rares ? Nous ne sommes plus très nombreux dans le temple d'os.

Ils le conduisirent jusqu'au mausolée de glace transparente de sa mère Jdrou et, une fois de plus, il fut ému par la tendre jeunesse et la beauté de celle qui l'avait mis au monde.

— Cherchais-tu ton père ? lui demanda-t-on.

Il ne répondit pas.

— As-tu trouvé ton demi-frère, celui qui veut faire fondre les glaces ?

— Oui, je l'ai trouvé.

— Tu l'as tué ?

— Tué, non. Il vit encore.

— Pourquoi le laisses-tu poursuivre son œuvre menaçante ?

— Il a quitté les siens. Désormais il vit avec une femme et ne pourra nous nuire avant longtemps.

— Il fallait le tuer, comme on tue le loup rouge ou les gros rats sournois...

Il dut faire le tour des chaudières, trois seulement fonctionnaient ce matin-là, mais on aurait pu en faire chauffer plusieurs dizaines. Il savait que les baleines passaient plus au sud et que les Harponneurs se réservaient désormais les carcasses jusqu'aux dernières gouttes d'huile.

— Maintenant rentre chez toi.

Chez lui, c'était cette construction hétéroclite de peaux de bêtes et d'ossements. On en avait doublé les parois, on y allumait des feux pour qu'il puisse bénéficier d'une bonne température. Métis d'Homme du Chaud et d'une Rousse, il pouvait se contenter de quinze degrés, mais ses frères Roux ne connaissaient pas de limites quant à leur résistance au froid.

Et puis il vit Vsin qui attendait dans le vestibule de sa demeure qui formait un sas. Vsin, sa très jeune compagne qui ne pourrait le suivre dans l'intérieur chauffé qu'en absorbant des hormones.

Vsin qui paraissait inquiète avec son gros ventre où la fourrure paraissait plus rare, laissant apparaître la peau distendue.

— Vsin, murmura-t-il abasourdi par cette grossesse inattendue.

Il ne put s'empêcher de tomber à genoux pour caresser cette boule où gîtait son enfant. Il se souvint qu'avant de pouvoir affronter Jelly, l'amibe géante, il s'était fortement concentré, échappant peu à peu au monde extérieur pour ne devenir qu'une force mentale totale. Pendant des semaines il avait avec d'énormes complications exploré le système nerveux de l'amibe, étudié ses points faibles, ses défenses, préparé sa future progression. Durant tout ce temps, Vsin lui trouvait sa nourriture, le faisait manger, le protégeait du froid et lui faisait l'amour. Il se souvenait d'avoir joui d'elle, mais comme dans un rêve un grand nombre de fois, et Vsin n'avait rien fait pour éviter la conception.

— Dans combien de temps ?

- Un doigt.
- Vingt-huit jours environ ?
- Je savais que tu viendrais pour la naissance, dit-elle.

Vsin parlait dans sa langue natale, y mêlant quelques mots d'anglais.

- Tu sais qu'il sera un métis, qu'il va craindre le froid ?
- Moins que toi.

Oui, moins que moi né d'un Homme du Chaud et d'une Femme du Froid, mais tout de même.

— Il faudra prendre des précautions... Il faudra accoucher dans un endroit spécial.

— J'ai attendu que tu reviennes pour prévoir. C'était inutile avant.

Il se releva. Il souhaitait aller plus loin dans sa demeure, rejoindre le feu d'huile qu'on avait allumé mais Vsin ne pourrait l'y suivre.

- Viens, dit-elle. J'ai pris des pilules.
- Il ne faut pas, pour l'enfant.
- Jamais durant les neuf doigts précédents. Juste maintenant.

Il la suivit dans la grande pièce qui ressemblait à l'intérieur d'une yourte mongole. Pour lui elle avait disposé des boissons, de la nourriture.

— L'Homme aux jambes de bébé est venu mais je ne me suis pas montrée et j'avais demandé qu'on ne parle pas de moi.

— Le Kid est venu ?

— Il ne m'a pas vue, j'avais peur. Il n'aurait peut-être pas aimé me voir avec un gros ventre.

Jdrien s'assit et prit une confiserie que les Roux du Dépotoir achetaient à un marchand itinérant. Ils achetaient bien des choses, mais surtout de l'alcool et justement il y avait une bouteille de vodka.

— Bois, dit Vsin, ça te fera du bien.

Il s'en versa un tout petit peu.

— Pourquoi le Président est-il venu ici ?

— Pour rencontrer ceux qui venaient d'arriver. Ceux qui fuyaient.

— Fuyaient qui ?

— Les montagnes mangeuses d'hommes. Elles arrivent. Un jour

elles seront ici. L'Homme aux jambes de bébé a peur pour ses frères.

— Ainsi donc les Sibériens continuent de la harceler... Elle fuit devant eux.

Il y avait aussi du thé dans une bouteille isotherme.

Vsin avait appris bien des choses depuis qu'elle désirait vivre avec lui et il était ému par ses efforts constants.

Elle essayait de se comporter comme une Femme du Chaud, pensant que Jdrien était plus attiré par ses origines paternelles que par le peuple de sa mère.

— C'est très bon, disait-il tandis qu'elle préparait des tartines avec du miel synthétique.

— Tu as retrouvé ton demi-frère ? Il est toujours aussi méchant ?

— Je ne sais pas. Nous sommes venus ensemble jusqu'à une station du Nord et nous avons l'impression de nous entendre. Mais ce n'était peut-être qu'une illusion. Sais-tu si Yeuse est revenue dans la Compagnie ?

La jeune femme lui jeta un regard noir.

— Tu la veux toujours, celle-là ? La femme de ton père qui t'a appris l'amour ?

— Ne sois pas jalouse... As-tu entendu dire qu'elle soit de retour ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas entendu parler d'elle. On dit qu'elle a disparu très loin dans un endroit qui s'appelle...

Elle chercha longtemps avant de trouver :

— La Dépression Indienne.

— Il a donc fallu qu'elle retourne là-bas ? murmura-t-il, inquiet.

Vsin essaya de le distraire en racontant comment elle avait fini par revenir au Dépotoir. Mais visiblement il pensait à cette Femme du Chaud et elle finit par s'exclamer :

— Elle n'est pas une vraie femme puisqu'elle n'a jamais donné d'enfant ! Ni à ton père, ni à toi, ni à l'Homme aux jambes de bébé.

— Allons, dit-il souriant, ne dis pas des choses pareilles. C'est une amie du Président, c'est tout.

— Moi je sais qu'elle a fait l'amour avec lui et que ça lui a plu.

Était-ce l'effet de la jalousie ou la fin de la protection hormonale, mais il se rendit compte qu'elle commençait de se sentir mal. La peau de son ventre était très rouge et il dut la prendre par le

bras pour la conduire dehors. Mais elle voulait faire l'amour avec lui et sa main s'insinuait dans les fourrures de Jdrien pour dénicher son sexe.

— Non, dit-il, plus tard... Tu ne vois pas comme tu as du mal à respirer. C'est dangereux pour toi et pour l'enfant.

— Alors comme les Femmes du Chaud, dit-elle, véhémence...

— Plus tard... Et ne va pas prendre d'autres hormones sans me le dire...

Mais elle essayait de lui arracher ses vêtements, s'agenouillait pour lui faire comprendre qu'elle le voulait dans sa bouche.

Il finit par la convaincre et la raccompagna auprès des autres Roux qui étaient en train de vider les chaudières et de mouler les déchets, la gélatine et la graisse obtenue, dans des cubes découpés à même le sol glacé.

— Où sont ceux qui ont réchappé aux montagnes mangeuses d'hommes ? demanda-t-il.

— Ils sont repartis vers le Sud... Ils ne voulaient pas attendre ici que les montagnes les rattrapent. Tu crois qu'elles vont arriver jusqu'au Dépotoir ?

— Nous allons les arrêter, dit-il.

D'après les récits, il comprenait que le danger augmentait chaque jour et que le Kid craignait pour les stations de pêche ou de chasse du nord de la banquise.

Là où précisément on avait découvert des colonies de grands phoques et de manchots. On construisait des voies pour transporter l'huile, et les réserves énergétiques de la Compagnie pouvaient devenir inépuisables, à la condition que Jelly soit refoulée vers le Grand Nord ou complètement détruite.

Jdrien restait pessimiste. Ma Ker, qui disposait de dirigeables et de moyens considérables, n'avait jamais pu entièrement conquérir l'amibe. Elle avait créé Fraternité II avec d'énormes difficultés et de grandes pertes. Lui, Jdrien, avait réussi à mater le monstre, à pénétrer dans le protoplasma. Une fois au sein de la base des Rénovateurs, il avait dû garder son emprise mentale constamment en éveil pour empêcher la masse gélatineuse de récupérer son territoire. Certes il pouvait se rendre dans le Nord et obliger Jelly à ne pas franchir une certaine ligne. Mais combien de temps tiendrait-il ? Ce n'était qu'une solution provisoire, et seulement

dans le cas où une station serait directement sous la menace de l'animal.

Dans l'après-midi, un train de marchandises pénétra dans le Dépotoir et commença d'escalader la spirale qui permettait le déversement des ossements de baleines.

— Le Président a tenu parole, lui fit-on remarquer. Il a dit que nous recevions des déchets.

Les wagons-bennes basculaient en effet et une énorme quantité de squelettes mal équarris s'empila en bas de cette rampe d'accès. Avec des cris de joie les quelques dizaines de Roux qui s'obstinaient à vivre là se précipitèrent vers cette manne inespérée.

— On va pouvoir rallumer toutes les chaudières, disaient les vieux qui commençaient de garnir les foyers avec des cubes de graisse.

Il fallait aussi transporter des blocs de glace que l'on ferait fondre.

Pour oublier ses préoccupations, Jdrien travailla comme les autres. Transporter une côte de baleine nécessitait beaucoup de force et un seul crâne mobilisait une demi-douzaine de personnes.

Le soir, il rentra épuisé et trouva un repas chaud qui l'attendait ainsi que de l'alcool. Vsin avait fait de gros efforts d'imagination pour qu'il trouve ce qui, d'après elle, était ce qui se faisait de mieux chez les Hommes du Chaud. Où avait-elle déniché cette nappe blanche et ce véritable verre qui devait valoir cher ?

L'enfant à naître surclassait tous les autres sujets de réflexion qui s'imposaient à lui depuis son retour. Ce ne serait qu'un métis, avec une quasi-intolérance au chaud, alors que lui pouvait tout de même pénétrer dans les stations chauffées et dans les maisons mobiles.

Parfois il éprouvait une certaine fatigue mais rien de bien grave. L'enfant, lui, devrait rester avec les Hommes du Froid, affronter les cruautés d'une vie pour laquelle il ne serait pas tout à fait préparé. L'apport de son père dans sa constitution physique et spirituelle resterait toujours un handicap.

Il dut avaler trop d'alcool car il finit par s'endormir au coin du feu, une sorte de cheminée construite en os au milieu de laquelle brûlait un grand brasero rempli d'huile sur laquelle flottaient de grosses mèches. Un réflecteur renvoyait la chaleur vers le reste de la

pièce.

Il rêva que Yeuse était de retour et qu'elle venait de s'allonger auprès de lui, sous les grandes couvertures en fourrure de loup. Il voulait caresser son visage, l'embrasser mais elle fuyait et il sentait le poids très doux de sa tête sur son ventre.

Puis il sut qu'il ne rêvait pas et que c'était la petite Vsin qui, prenant tous les risques, le ravissait d'une volupté tendre.

CHAPITRE VI

Ils avaient longuement discuté d'Ophiuchus Quatre avant qu'elle ne se retire pour dormir. Gus avait accepté de prendre le premier tour de garde, malgré l'impression de sécurité qu'ils pouvaient ressentir dans Concrete Station et doublement dans l'immense loco, mais Yeuse songeait à la nursery de Garous existant dans le même bâtiment et ne pouvait garder toute sa sérénité.

C'était Lien Rag qui avait appris le premier que des hommes avaient atteint l'une des planètes d'Ophiuchus avant que la Terre ne se couvre de glace.

— Je ne sais où est cette terre, mais lui avait découvert, dans une station de pêche, des documents.

Déjà les Tarphys étaient intervenus pour faire disparaître les descendants des voyageurs de l'espace.

— Mais as-tu lu quelque chose dans le livre de cette femme Ragus : *Mémoires d'une femme de langue française* ?

— Oui, elle disait qu'elle était parente des Bermann Veriano, ceux qui étaient partis pour l'espace et le mot d'Ophiuchus est alors revenu dans ma conscience.

Gus pensait à la plaque encadrée dans le pupitre de la dernière salle.

— *Space Interventional Center, Ophiuchus Quatre.*

— Un centre d'intervention dans l'espace en langage actuel mais spatial ne veut plus rien dire. Pour n'importe quel habitant de cette planète glacée ça peut aussi bien vouloir dire grand, confortable... En fait il s'agit de tout ce qui est extérieur à la Terre.

— Ces voyageurs lointains seraient revenus installer Concrete Station ? Dans le but de nous alimenter en Roux, animaux, êtres vivants résistants au froid ?

— Et aussi en Garous, ajouta Yeuse à mi-voix, comme si l'évocation de ces êtres pouvait les faire apparaître spontanément.

— Ne pouvaient-ils pas nous aider différemment ?

Les Roux vivent à part, ne sont qu'un exemple désespérant pour ceux qui doivent survivre dans des stations mal chauffées.

— Peut-être que nos ancêtres espéraient que nous utiliserions leur exemple pour vivre de la même façon. Que nous percerions leur secret.

— Sait-on ce qu'était Ophiuchus Quatre ?

Yeuse avait espéré que les mémoires de la machine pourraient les renseigner mais, visiblement, aucune information sur ce monde lointain n'était stockée.

— Ou alors la mémoire concernant ce monde est verrouillée par prudence. Qu'en disait Lien Rag ?

— Je ne crois pas que nous en ayons beaucoup parlé.

— Et cette femme Ragus n'est pas très précise, sinon tu aurais retenu ses explications. Moi aussi... Ce livre de mémoires est composé de façon étrange. Une première lecture ne donne qu'ennui et agacement et puis, au fur et à mesure qu'on le relit, d'autres révélations apparaissent. Il faut se laisser captiver, hypnotiser pour accéder peu à peu à des découvertes.

— C'est inquiétant, frissonna Yeuse... Je me demande si on ne risque pas d'aller trop loin, je veux dire de ne jamais plus réussir à reprendre pied dans la vie quotidienne. Nous avons remarqué l'air égaré de celui qui passe trop de temps dans cette lecture, le mal qu'il a à revenir à un comportement normal.

Elle se réveilla plusieurs fois dans la nuit et préféra aller prendre son tour de garde. Gus, qu'elle trouva en train de manipuler l'ordinateur, refusa d'aller se coucher.

— Il a réagi sur certains mots. Il se trouve qu'il a en mémoire un très vieux texte sur des recettes de cuisine.

Elle en resta estomaquée avant d'avoir le fou rire.

— Des recettes de cuisine ?

— Oui, des choses complètement inimaginables, des panses de brebis farcies, des grouses à la confiture de je ne sais plus quoi. Et certains termes que j'ai relevés sur l'écran du pupitre sont similaires.

— Tu ferais mieux d'aller te reposer.

— Je voudrais bien poursuivre dans cette voie. Il me semble que nous ne sommes plus très éloignés de la solution.

— Normalement Lien Rag et Kurts sont venus ici voici au moins dix ans, sinon plus. Dans ton esprit, est-ce ainsi ?

Gus hocha la tête.

— Logiquement, oui.

— Ils n'avaient pas la machine...

— Lors d'un premier voyage si... Et c'est alors qu'ils ont ramené les Garous à Gravel Station.

Elle blêmit.

— Mais pourquoi ?

— Peut-être pour les étudier, peut-être qu'au cours d'un premier voyage ils n'ont trouvé que des Garous. Après tout, c'est possible qu'à certaines dates les nurseries de Roux, de chiens ou de cochons soient vides ?

Yeuse plia sa jambe et appuya son menton sur son genou. Gus regarda sa cuisse nue à la peau nacrée, se demandant si elle portait un cache-sexe.

— Cela rejoint ma conviction intime, dit-elle sans se rendre compte de l'intérêt de son compagnon, à savoir que la machinerie est parfois détraquée et accouche de n'importe quoi. Possible qu'il y ait de longues périodes creuses... Lien Rag serait revenu ensuite avec une simple draisine.

— Parce qu'ils avaient traduit ce qui apparaît sur l'écran ?

Elle hocha la tête. Peu convaincue, mais Gus pouvait aussi avoir raison.

— Les Garous étaient en observation à Gravel Station. Puis ils se sont révoltés et nous connaissons hélas la suite. Depuis ils survivent là-bas en dévorant les rares voyageurs ou bien leur progéniture. Ils finiront par disparaître, mais dans combien de temps ?

Elle remarqua que Gus négligeait l'ordinateur depuis un moment et fixait sa cuisse d'un air songeur. Cette préoccupation frivole la choqua tout d'abord, et elle voulut ne pas y porter attention puis elle se dit que tous les deux y gagneraient peut-être une certaine sérénité.

Lentement elle fit pivoter son siège et s'offrit en toute impudeur.

Gus descendit du sien, glissa vers elle. Depuis quelque temps il laissait pousser cheveux et barbe et ce fut cette boule poilue qui

s'inséra entre ses cuisses, irritant quelque peu la peau délicate vers l'aîne. Debout il avait exactement la bouche à hauteur de son sexe qu'il investit d'une langue experte.

Pendant ce temps l'ordinateur cliquait avec douceur, offrait des données sur les écrans qu'il récapitulait sur une imprimante sans fin. L'appareil paraissait, songea Yeuse, jouir lui aussi du spectacle.

Lorsqu'elle retourna dans sa chambre elle se crut victime d'une hallucination. Durant une fraction de seconde elle aperçut Jdrien, le fils de Lien Rag. Le Messie des Roux se trouvait dans une sorte de tente immense auprès d'un feu, enfoui sous des fourrures.

Elle fut certaine qu'au même instant il rêvait d'elle et une immense nostalgie la fit fondre en larmes. Il n'y avait pas là qu'un regret amoureux, mais la certitude d'avoir perdu à jamais l'occasion d'un grand bonheur, d'une sérénité seule capable de lui permettre de surmonter le quotidien d'une vie difficile.

Qui cherchait-elle dans cette solitude effrayante ?

Lien Rag ? La preuve formelle qu'il était mort ? Avait-elle besoin de cette certitude pour retourner sans culpabilité auprès du jeune métis ? Lors de son dernier passage en Compagnie de la Banquise, il essayait de rejoindre son frère pour l'empêcher de poursuivre ses criminelles tentatives de résurrection du Soleil. Le Kid avait appris qu'il venait de pénétrer dans le corps de l'amibe géante pour aller jusqu'au bout de sa mission. Avait-il réussi ?

Elle passa dans la salle de bains pour essuyer ses larmes, se regardant dans le miroir en espérant découvrir tant de motivations cachées.

C'était là-bas, en présence des trains-cimetières où pour la première fois Jdrien et elle avaient osé s'aimer.

Une fois certains, rassurés, que le cadavre de Lien Rag ne gisait pas dans cet endroit sinistre. Avaient-ils au contraire espéré l'y découvrir ?

CHAPITRE VII

Petite fille, on l'appelait Mya mais elle ne se souvenait plus pourquoi. Il lui semblait que c'était une vieille dame aux cheveux blancs qui la surnommait ainsi et qui avec douceur lui disait :

« — Ma petite Mya, viens prendre ce gâteau sucré. » Plus tard on lui avait donné le nom de son compagnon, c'est-à-dire Farnelle, et c'était avec lui qu'elle s'était embarquée dans cette histoire de cargo.

Un cargo d'avant la glaciation, surpris en plein Pacifique Sud avec une cargaison de bauxite et qui attendait depuis trois cent cinquante ans qu'on vienne la récupérer. De la bauxite de bonne qualité qui pouvait donner de l'aluminium.

« — On deviendra immensément riches », disait Farnelle.

Elle le croyait. Elle avait dix-huit ans alors. Maintenant elle approchait des quarante. Tout le monde se méfiait de ces histoires de cargos emprisonnés par la banquise. La plupart avaient coulé, écrasés sous la poussée fantastique, mais d'autres avaient échappé à l'étreinte, s'étaient retrouvés sur la glace, parfois renversés sur un côté mais qu'importait. Celui-là, c'était le cargo *Princess*, aucune voie ferrée n'y conduisait.

Pourtant on savait où il était, il y avait eu des tentatives pour le joindre. Toutes vaines. Chaque société avant de faire faillite avait construit son bout de chemin de fer.

« — Tu te rends compte, lui disait Farnelle, reste plus que cinquante kilomètres, peut-être soixante mais pas plus de quatre-vingts. » Et de lui fourrer une carte sous le nez. Une carte marine copiée sur d'anciennes cartes, avec la position de chaque cargo. Un document exclusif retrouvé dans les archives de la Lloyd.

« — C'était la plus grosse société d'assurances dans le temps.

Elle suivait heure par heure le déplacement des cargos qu'elle assurait, savait où ils se trouvaient, pourquoi ils avaient du retard, ce qu'ils transportaient, si un membre de l'équipage était malade...» À l'encre rouge, on avait tracé la voie ferrée depuis une petite station de pêche presque abandonnée, Bug Station, qui voulait à la fois dire la station des dingues ou du cauchemar, à moins que ce soit la station des punaises. Bref il fallait se rendre à Bug Station avec de quoi poser des rails.

« — C'est tout droit, tout plat... Microclimat, zone avec presque pas de vent. » Ouais, presque pas, mais il y avait d'autres inconvénients. Et en premier lieu une fragilité de la glace. Ils s'en étaient vite rendu compte lorsque leur premier wagon chargé de rails, qu'ils poussaient à l'aide d'une vieille machine essoufflée, avait disparu dans l'océan.

À peine un mètre de glace et pourrie. Il avait fallu prendre une autre direction, contourner la zone fragile.

Au bout de trois ans ils s'étaient retrouvés seuls, Farnelle et elle. Les associés avaient disparu, morts ou enfuis loin de ce cauchemar.

« — Il ne reste plus que dix kilomètres. On va pas craquer, non ? » Ils n'avaient pas craqué. Pour faire la jonction, ils avaient suffisamment de rails achetés à des ferrailleurs mais rien d'autre. Il avait fallu faire un autre détour pour trouver une rookerie et produire de l'huile, pêcher des poissons pour se nourrir. Deux années à ne manger que du poisson et parfois des œufs de goélands quand on tombait sur des nids. Et puis un matin comme un mirage.

« — Tu le vois, dis-moi que tu le vois. »

« — Bien sûr que je le vois. »

« — Bon sang, il a glissé hors de la banquise et il est resté tout droit. »

Ils le voyaient enfin, le cargo *Princess*, à quelques kilomètres. Tout jaune sur la banquise bleutée.

« — En plastique. En gros plastique solide. Il a tenu le coup. Et dedans des milliers de tonnes de bauxite... On va s'en fourrer jusque-là. Et nous avons la concession...» Farnelle était allé chercher le document pour l'agiter, comme si quelqu'un dans cette solitude allait contester son droit de propriétaire.

« — Demain je vais là-bas à pied. »

« — C'est encore trop loin. »

« — Bon, mettons après-demain. »

Il avait dû attendre trois jours et il était parti avec sa vieille combi douteuse et de quoi survivre. Il devait revenir avant la nuit avec des échantillons de bauxite, mais elle l'avait attendu en vain. Le lendemain il avait fini par apparaître, titubant sur la glace comme s'il avait bu, et effectivement il avait trouvé des bouteilles d'alcool dans la cambuse.

« — Le fond, bégaya-t-il, le fond n'a pas tenu. Toute la bauxite par quatre mille de fond. Plus rien... Si, de quoi bouffer des années... Tout est conservé... Même la bidoche, même le chat, même le capitaine. »

Ils avaient quand même terminé la ligne à voie unique parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire que de s'installer dans le cargo *Princess*. Il y avait effectivement à manger et du fuel lourd pour se chauffer. Six ans que ça durait. Farnelle était mort de trop boire les réserves de la cambuse. Parfois ils partaient jusqu'à la cross station la plus proche revendre quelques antiquités comme des lits-couchettes, des commodes dévissées dans les cabines. Ils avaient dû se débarrasser des douze cadavres de l'équipage et de celui du chat.

Elle était seule depuis quatre ans avec deux gosses. Deux petits métis d'Homme Roux qui ne craignaient rien et la faisaient enrager de se promener à moitié nus sur la banquise. Ils étaient entièrement couverts de poils presque rouges et elle les trouvait très beaux.

Une tribu de Roux passait régulièrement tous les six mois. Au début, elle avait failli leur tirer dessus à coups de carabine. Au deuxième passage elle s'était laissé faire par un jeune garçon qui s'était présenté dans toute l'impudeur d'une érection surprenante.

Désormais elle attendait chaque passage avec une certaine impatience, mais au besoin la présence de ses deux fils lui aurait suffi pour son bonheur. Ils descendaient à l'intérieur du cargo pour pêcher de gros poissons qu'elle trouvait excellents. Parfois ils glissaient mais barbotaient en riant dans l'océan glacé. Elle ne s'y habitait pas.

Son grand souci, c'était de mesurer régulièrement l'enfoncement du bateau. Elle traçait des marques. Parfois elles disparaissaient et puis si la glace se resserrait autour de la coque, elles redevenaient visibles. Un jour le cargo serait englouti et elle avec. Elle dormait avec un gilet de sauvetage et avait préparé un

radeau sur le pont, avec une foule de provisions, mais les deux garnements pillaient ses réserves de sucre.

Des hommes, seuls ou en bande, étaient venus pour essayer de s'installer dans le cargo, mais elle veillait et tirait sans sommation. On commençait de le savoir à la cross station et désormais on lui fichait la paix. Elle ne recevait que les revendeurs d'objets anciens, à condition qu'ils viennent seuls et se laissent fouiller avant de pénétrer dans le cargo. Elle avait mis de côté un peu d'argent et surtout entassé des provisions et de l'huile pour le chauffage, mais avec les deux petits métis de Roux elle n'envisageait pas d'aller ailleurs. Elle se méfiait des réactions des gens du Chaud envers ces hybrides et, de toute façon, elle se trouvait bien là. Sauf qu'elle aurait aimé réparer le fond du bateau, pomper l'eau pour l'empêcher de s'enfoncer un beau jour. On lui avait dit qu'il y avait des spécialistes du renflouement mais que ça coûtait très cher. Quand elle aurait suffisamment d'argent, elle se renseignerait. En attendant le passage de la tribu des Roux, elle vivait calmement, tirait parfois sur les goélands géants qui piquaient sur les ordures.

Le soir, quand les gosses dormaient, elle sortait la carte de la Lloyd et regardait les petites croix qui signalaient les autres cargos immobilisés par les glaces depuis trois cent soixante ans. L'un d'eux surtout la faisait rêver, car il portait le numéro 117 et que dans la légende on indiquait : transporteur d'automobiles.

Une fois, une seule, elle avait vu ce véhicule d'autrefois et ne l'avait jamais oublié. La pensée qu'à deux ou trois mille kilomètres de chez elle tout un cargo était bourré de ces chefs-d'œuvre la ravissait. Elle rêvait ensuite la nuit de ces véhicules étranges.

Ce fut Gdano, le plus âgé des enfants, qui donna l'alerte. Il la secoua alors qu'elle reposait dans sa cabine et en grande hâte elle grimpa dans la passerelle de commandement d'où elle découvrait des kilomètres de banquise. De plus, à l'aide d'un appareil optique sur pied, elle pouvait apercevoir un visage à trois kilomètres de distance.

Il y avait deux points noirs qui venaient du Nord. Deux êtres d'apparence humaine mais qui ne suivaient pas la voie ferrée. Même les tribus de Roux suivaient les rails pour arriver jusqu'au cargo *Princess*. Ces deux-là lui parurent suspects et dans l'oculaire elle aperçut un visage de Roux.

— Tiens, d'où ils sortent, ces deux-là ?

En même temps elle était rassurée car les Roux ne manifestaient jamais d'agressivité envers elle, même quand ils avaient bu. Parfois elle leur offrait une bouteille mais contrairement à Farnelle ils restaient calmes.

— On dirait que l'un d'eux est blessé... Tout de même, deux Roux sans tribu c'est pas clair.

Elle arma la carabine et continua de les examiner avec attention. Possible que deux types malintentionnés se soient déguisés pour la surprendre, mais ils auraient quand même suivi les rails alors que ceux-là sortaient de nulle part. Du Nord, bêtement du Nord, où il y avait mille kilomètres de solitude.

— Faut quand même pas qu'ils se croient les plus forts, dit-elle entre ses dents gâtées par un début de scorbut.

Elle sortit de la passerelle et tira en l'air. Les deux silhouettes s'immobilisèrent aussitôt.

— Pas rassurés, mes bonshommes, jubila-t-elle toujours amusée par l'effroi qu'elle pouvait provoquer.

Puis elle leur fit signe d'approcher et retourna les observer à la longue-vue.

CHAPITRE VIII

— Je vais être père, dit Jdrien au Président Kid.

Ce dernier venait de lui demander de retourner dans le Nord pour affronter Jelly, du moins pour essayer de limiter son expansion.

Le Président Kid tressaillit.

— Qui est la mère ?

— Vsin.

— La petite Rousse ?

Il fronça les sourcils et Jdrien sentit qu'il s'emplissait de colère.

— Tu imagines la destinée de cet enfant ?

— J'essaye, dit le garçon en souriant. Elle ne sera pas pire que la mienne.

— Il sera plus proche des Roux que tu ne l'as été... Je veux dire que...

— Ses caractères d'Homme ou de Femme du Froid seront plus marqués ? Je sais mais nous n'y pouvons rien. Il va naître dans trois, quatre semaines.

— Et tu refuses de m'aider contre cette amibe géante que tu connais ?

— Je ne peux la maîtriser à moi seul. Les Sibériens ont découvert un procédé pour la détruire et elle fuit devant leurs attaques. Il faut essayer de la combattre de la même façon.

— Mais de quoi s'agit-il ?

— Une solution bactérienne qui la détruit spectaculairement. Les Sibériens l'amènent par wagons-citernes entiers depuis un laboratoire secret.

— Les Rénos n'ont jamais rien fait pour s'emparer du secret ?

— Les Rénos sont épuisés. L'installation dans cette base secrète,

au sein même de Jelly, leur a coûté terriblement cher en hommes, ressources, et leur courage, leur volonté ont été brisés par le terrible danger ambiant. Les gens disparaissaient, phagocytés par l'amibe, et quand je suis arrivé ils m'ont considéré comme un sauveur. Ma Ker a compris qu'ils aspiraient à une vie plus calme, qu'ils étaient prêts à abandonner leur idéal pour sauver l'essentiel... Elle a accepté de partir pour la Sun Company. Là-bas aussi ils vivent dans des conditions effrayantes.

Il lui parla des échafaudages d'épouvante où la colonie des Rénos s'était installée.

— Ce sont des Échafaudages vertigineux de cueilleurs de lichens, la seule nourriture des yaks. Les Tibétains vivent ainsi depuis des siècles. Les Rénos essayent de s'adapter. Ils y parviendront et déjà ils ont fait d'énormes progrès. Les lamas leur interdisent les dirigeables et ils doivent obéir.

Le Kid ne cachait pas son mécontentement et Jdrien s'étonna :

— Tu serais allé jusqu'à t'allier avec eux ?

— Pourquoi pas ?

— Il fallait leur donner le nord de la Concession dans ce cas. Ils auraient lutté contre Jelly, auraient constitué des avant-postes.

— Je ne pouvais le faire à cause de la CANYST. Pas ouvertement. J'ai attendu longtemps ton retour pour en discuter avec toi mais entre-temps ils ont émigré là-bas dans les hautes montagnes.

Jdrien ne savait s'il devait le croire vraiment. Le Kid était un politique qui savait tenir des discours contradictoires au besoin.

— Tu pensais que j'irais chercher les Rénovateurs du Soleil ? Sans dirigeables, ayant perdu une bonne partie de leurs installations scientifiques, ils ne sont plus à même de venir t'aider. Les Sibériens ont remporté une double victoire, sur eux et sur toi puisqu'ils sont en train de te prendre un territoire immense sans que tu puisses te plaindre. Ils construisent un réseau énorme avec des machines colossales.

— Viens-tu me faire enrager ? se rebella le Kid.

— Non, mais je veux que tu réalises ce qui se passe là-haut. Et tu ne disposes que des Hommes-Jonas et des baleines volantes. Il leur faut des semaines pour se rendre dans le Nord, alors que les dirigeables pouvaient se déplacer jour et nuit à deux cents

kilomètres à l'heure.

— Que me proposes-tu ?

— Je veux assister à la naissance de mon enfant.

— Je suis là... Je m'occuperai de tout. Cette petite Rousse disposera des meilleurs...

— Elle n'a besoin que de moi. Ensuite j'embarquerai dans une baleine.

— Pendant ce temps Jelly aura franchi mille kilomètres et sera prête à fondre sur les plus septentrionales des stations de pêche et de chasse. À proximité du terminus du Réseau du 160° où Lichten dirige le chantier.

— Donne rendez-vous aux baleines à proximité et je les rejoindrai par le train.

CHAPITRE IX

Ann Suba possédait l'adresse d'un Rénovateur du Soleil de China Voksal et elle l'avait contacté. Très vite elle s'était rendu compte que le groupe auquel il appartenait utilisait la magie noire, les vieux grimoires, d'anciens manuels d'astronomie, et des incantations pour ressusciter le Soleil. Mais, faute de mieux, Liensun et elle avaient assisté à une soirée. Ces gens-là croyaient vraiment que leurs simagrées pourraient réanimer l'astre du jour.

La soirée ne fut pas perdue, contrairement à ce qu'ils pensaient, car une vieille femme les invita à venir chez elle le lendemain.

— Ne croyez pas que je souscris à ces sottises, mais nous avons besoin de ces illuminés pour continuer notre travail.

Elle possédait un magasin de livres anciens et Ann Suba fut émerveillée par la richesse de ses rayons.

— Ici on peut à peu près tout faire, il règne un certain climat de liberté. C'est illusoire parfois. Les gens ne songent qu'au commerce et sont prêts à vendre n'importe quoi au grand dam de la CANYST, dont les commissions de surveillance se succèdent en vain.

— Ils sont venus ici ? s'effraya Liensun.

— Très souvent. Ils dressent des procès-verbaux. Ailleurs je serais lourdement condamnée aux trains-bagnes, mais ici je m'en tire avec une amende.

Son train-bibliothèque était formé de deux wagons de trois étages. Elle habitait tout en haut, dans un ensemble très chaleureux.

— Je voulais vous parler d'une affaire en cours. Connaissez-vous un certain Charlster qui a écrit des livres imprimés sous le manteau ? J'en ai plusieurs exemplaires ici.

Ann Suba fronça ses sourcils et Liensun pensa qu'elle avait une prévention contre ce type-là.

— Il se dit astrophysicien ? J'ai toujours pensé que c'était un charlatan.

— Non, dit Ladira la bibliothécaire. Il se trouve que ses écrits ont été falsifiés par la CANYST et les Aiguilleurs. Ils les ont réécrits pour faire passer Charlster pour un illuminé, mais j'ai ici quelques exemplaires de son œuvre. Je vais vous les prêter et, quand vous les aurez lus, vous serez d'un avis différent.

— C'est lui qui a émis l'hypothèse d'un nœud astral qui formerait comme une clé de voûte des poussières lunaires ?

Ann Suba souriait avec condescendance, mais la libraire ne s'offusqua pas.

— Oui, et il donne des arguments solides. Lisez ces livres et nous en discuterons plus tard.

— Comment les détenez-vous ?

— Ils viennent directement de Panaméricaine. Charlster a entendu parler de moi et il espère que je vais les faire réimprimer et diffuser sa réelle pensée.

Ann Suba rentra dans le vieux train qu'ils étaient en train de réparer et faillit oublier les livres de l'astrophysicien. Pourtant un soir elle en ouvrit un et, en pleine nuit, Liensun se leva pour lui demander si elle comptait passer le reste du temps dans le poste de la locomotive.

— C'est extraordinaire, fit-elle.

— Charlster est vraiment un bonhomme extraordinaire... Si sa théorie est vraie, nous avons complètement pataugé durant des siècles.

— Viens te coucher.

Ladira ne fut pas surprise de l'enthousiasme de la jeune physicienne et dès qu'elle put elle l'entraîna dans son grand compartiment d'habitation.

— Je savais qu'il vous emballerait. Il essaye de quitter la Panaméricaine. Il veut retrouver un groupe de Rénos dirigés par Ma Ker.

— C'est mon groupe, avoua spontanément la jeune femme qui le regretta aussitôt. (La libraire pouvait être une provocatrice ayant utilisé les livres de ce Charlster pour la piéger.)

— Je m'en doutais, mais comment vous trouvez-vous ici à China Voksal, alors qu'on vous situe sur le nord de la banquise du

Pacifique ?... Mais ça ne me regarde pas... Il faut aider Charlster à sortir de la Panaméricaine. Lui seul peut faire progresser notre grande cause.

— D'après lui, nous pouvons toujours essayer de flocler les poussières, elles se reproduisent et les lucarnes que nous sommes arrivés à ouvrir dans le ciel pour libérer le Soleil se rebouchent tôt ou tard, à cause de ce nœud astral qui serait en quelque sorte un générateur constant de poussières opaques.

— Oui, j'avais compris ça, dit Ladira, mais les arguments sont très compliqués pour moi.

— Il dit aussi qu'en attaquant ce nœud astral, et seulement lui, nous obtiendrons un résultat moins brutal. Les poussières se disperseraient plus lentement mais sûrement sur quelques années, évitant les catastrophes comme fonte brutale des glaces, inondations, réchauffement intensif et formation d'un brouillard permanent.

Le libraire hocha la tête :

— Nous sommes un groupe décidé à le faire sortir de la Panaméricaine mais nous avons besoin de vous.

— De moi ?

— Exactement de l'un de vos dirigeables.

CHAPITRE X

Comment deux Roux pouvaient être ainsi isolés, et avoir aussi faim ? Elle leur apporta du poisson cru mais ils n'en voulurent pas. Elle leur donna du pain et de la viande bouillie et ils se jetèrent dessus. Farnelle était pleine de méfiance et les deux gosses, surtout l'aîné Gdano, tournait autour comme s'il flairait quelque chose de douteux dans leur apparence.

— Vous venez d'où ? demanda-t-elle en idiome commun, en choisissant ses mots et ses mimiques.

— Du Nord, dit le plus grand.

Il était vraiment d'une taille exceptionnelle pour un Roux et Farnelle ne pouvait s'empêcher de jeter des regards sournois sur ses organes génitaux. Il était assis sur la glace, en bas de l'échelle de coupée, et dévorait le pain et la viande. Son sexe s'étalait entre ses cuisses, gainé de poils plus sombres. Son compagnon plus petit paraissait plus pudique, ce qui ne manquait pas de surprendre. Les mâles roux ne cachaient jamais leur bas-ventre ni leur érection. Les femelles n'étaient pas plus discrètes d'ailleurs.

— Du Nord ?

Elle se rendit soudain compte que le grand avait prononcé ce mot en anglais. En idiome roux, cette notion n'existait pas.

— Tu comprends l'anglais ? fit-elle en posant sa main sur la culasse de sa carabine.

— J'ai vécu près d'une station, ânonna-t-il.

Elle se dit qu'il devait parler beaucoup mieux qu'il n'en donnait l'impression.

— De quelle tribu êtes-vous ?

Le grand dit qu'il ne savait pas. Qu'ils avaient toujours travaillé sur le toit d'une station dans le Nord et qu'ils avaient fui parce que

les Hommes du Chaud les chassaient. Ils marchaient depuis des semaines.

— En voilà une histoire. Et quels sont vos noms ?

— Moi c'est Jdriele et lui c'est Jdruk, dit le plus petit.

— Vous appartenez aux tribus du sel alors ?

— Oui... On a faim.

Gdano alla chercher du pain et du lard. Sa mère lui cria d'apporter une Thermos de thé.

— Pourquoi n'avez-vous pas suivi les rails ?

— Pour ne pas être retrouvés.

— Vous avez commis quelque chose de mal ? Un vol, un crime ?

Ils secouèrent la tête en même temps. L'enfant revenait les mains pleines.

— Vous n'avez donc pas chassé ?

— Un phoque, il y a deux doigts. On n'a plus de graisse ni de lanières.

Du moins ils avaient conservé les méthodes ancestrales de chasse. Les Roux découpaient la viande en lanières qu'ils tressaient très vite tant qu'elle était chaude. En gelant, la lanière devenait un bâton très dur sur lequel ils enfilait les boules de graisse façonnée d'après le lard animal. Ainsi équipés, ils pouvaient franchir des distances énormes lors des grandes migrations.

Pourtant elle restait sur ses gardes, conservait sa carabine à portée de la main.

— Comment s'appelait la station en question ?

— Stanley Station... dit Jdriele.

— Stanley... Il y a dix ans que je n'y suis pas allée, fit-elle soudain rêveuse.

C'était là-bas qu'elle avait connu son compagnon, qu'ils avaient établi ce projet fou de retrouver le cargo *Princess*... Des larmes montèrent à ses yeux.

— Ils chassent les Roux maintenant, fit-elle d'une voix émue, essayant de combattre cette faiblesse.

— Hommes du Chaud très méchants, dit Jdriele en mordant dans sa viande.

Il avait de belles dents blanches, ce qui était surprenant également. Les Roux possédaient une denture solide et saine mais plus jaune. Les canines étaient plus longues.

— Où allez-vous ?

— Là-bas.

Ils désignaient l'Est.

— Vous venez du Nord et vous allez vers l'Est ? Mais c'est où ?

— Il y a des baleines, des Roux... Beaucoup de Roux.

Elle se souvint de quelque chose.

— Dans la Compagnie de la Banquise ? Mais c'est loin, très loin, vous n'avez pas tellement le sens de l'orientation. Vous lui avez tourné le dos en quelque sorte.

Possible que d'avoir vécu trop longtemps sur la verrière d'une station leur ait ôté bien des facultés primitives.

— C'est le Dépotoir, dit-elle. Des Roux y dépècent les baleines ou quelque chose comme ça. Il y a des milliers de kilomètres depuis ici.

Elle ne pouvait rester là. Malgré sa vieille combinaison isotherme, ses fourrures, elle commençait d'avoir froid.

— Montez, dit-elle. On continuera à discuter là-haut.

Ils se regardèrent avec inquiétude.

— Je vous fais peur ?

Prudente, elle monta devant eux mais à reculons. Une fois dans la passerelle de commandement, elle put se réchauffer tout en les surveillant. Il y avait un système d'interphone et ils ne parurent pas surpris par cette technique. C'était déjà la preuve qu'ils avaient vécu auprès des Hommes du Chaud et que certaines installations leur étaient familières.

— Vous aimez le thé ?

Ils se partageaient la thermos.

— Vous voulez de l'alcool ?

— Oui, dit le grand Jdruk.

Gdano leur apporta une fiole isotherme qu'ils partagèrent en souriant. Farnelle ne savait que penser de ces deux-là. Ils lui posaient un problème. C'étaient bien des Roux puisqu'ils supportaient le froid avec seulement leur fourrure, mais par ailleurs ils avaient un comportement d'Hommes du Chaud. Ils n'avaient pas voulu du poisson gelé, ayant préféré une nourriture plus sophistiquée.

Elle finit par les abandonner à la surveillance de ses deux garçons pour continuer son travail. Elle avait des fourrures à

assembler. Des fourrures de loup qu'elle avait tués depuis plusieurs semaines. Les peaux étaient tannées et elle comptait s'en faire un manteau. Sa combi n'était plus tellement étanche et elle aurait dû dépenser une petite fortune pour en racheter une autre à la cross station. Pas le moment de gaspiller son argent si elle voulait réparer le fond du cargo et le rendre définitivement sûr. La banquise ne lui inspirait qu'une confiance médiocre. D'un coup elle pouvait diminuer d'épaisseur, se transformer en eau. Si le cargo était capable de flotter elle serait en toute sécurité. Il se produisait des phénomènes bizarres dans le fond de l'océan. Les courants chauds se déplaçaient sans raison. On disait que sous la pression des glaces, des volcans naissaient d'un coup, modifiant le climat dans des zones limitées.

De temps en temps, un gosse venait la rejoindre dans la cabine, le seul endroit chauffé à sa convenance. Ses fils ne pouvaient y séjourner trop longtemps, supportaient tout juste quelques degrés au-dessus de zéro. Elle s'était procuré quelques hormones mais ne les utilisait qu'en cas de maladie des enfants, pour pouvoir soit les garder auprès d'elle, soit affronter leur propre ambiance.

- Ils dorment dans le recoin de la passerelle. Ils sont fatigués ?
- Ils ont dû marcher beaucoup. Où est Gdami ?
- Il regarde s'ils ont des poux.

Elle sourit. Il arrivait que certains Roux aient des poux et elle s'étonnait toujours que ces parasites puissent survivre par de tels froids. Mais c'était auprès des stations que les tribus ramassaient ces parasites. Possible que les deux isolés en aient quelques-uns. Gdami avait l'habitude de les chasser dans la fourrure des Roux de passage et de les croquer.

- Va le rejoindre.
- Je voudrais aller pêcher, se plaignit l'enfant.
- Plus tard. Il ne faut pas les quitter de l'œil.
- C'est pas des Hommes du Chaud.
- Non, mais ils en ont le comportement.

Elle reprit sa couture. Se rendit compte qu'il lui manquerait une peau de loup pour terminer son ouvrage. Il lui faudrait appâter la meute pour l'attirer dans le coin. Elle utilisait la vieille loco pour franchir une vingtaine de kilomètres et laissait derrière elle, au retour, des morceaux de goélands. La meute de loups finissait par

rôder autour du cargo et elle les tirait, embusquée derrière un hublot ouvert. Elle pouvait les surprendre n'importe où et ce genre de chasse lui plaisait, mais les enfants se plaignaient car ils ne pouvaient plus sortir de plusieurs jours. Les loups rouges étaient parfois énormes et un seul pouvait emporter un gosse dans sa gueule. La meute ne consentait à s'enfuir que lorsqu'elle en avait abattu trois ou quatre. Les peaux n'étaient pas toujours parfaites car ils se battaient sauvagement entre eux, ou contre des éléphants de mer. Il y avait beaucoup de déchets.

Un peu plus tard, elle remonta sur la passerelle. Les deux Roux dormaient toujours. Ils avaient dû marcher longtemps, veiller à tour de rôle pour éviter les loups par exemple ou les rats, du côté des colonies de goélands. Les deux enfants étaient à l'avant du cargo et s'amusaient à descendre le long de la chaîne d'ancre. Les maillons étaient assez larges pour qu'ils puissent glisser leurs petits pieds dedans et c'était un de leurs jeux favoris. Une fois, elle avait surpris Gdami en train de narguer les loups, se tenant juste au-dessus et obligeant un grand mâle à faire des bonds désespérés.

Lorsqu'une meute rôdait autour du *Princess* elle devait relever l'échelle de coupée, car une fois elle les avait vus arriver sur le pont. L'un d'eux avait même voulu se glisser dans une écoutille et était tombé dans le fond déchiqueté où, après avoir nagé, silencieux et plein d'orgueil, des heures, il avait fini par se noyer.

Elle fit des signes impératifs pour empêcher les deux enfants de s'amuser avec la chaîne d'ancre mais évidemment ils l'ignorèrent. Elle retourna dans la cabine reprendre l'assemblage de ses peaux.

La chaleur l'engourdisait un peu, ralentissait ses gestes et dans son cerveau naissaient des images de plus en plus précises concernant le plus grand des deux visiteurs. Serait-elle capable de l'exciter, de lui faire avaler une thermo-hormone qui lui permettrait, durant quelques heures, de rester auprès d'elle dans cette cabine ? Elle préférait cette solution à celle qui consistait à prendre elle-même des cryo-hormones. La modification de son métabolisme la rendait amorphe et la privait de sa jouissance, tandis que les Roux supportaient très bien l'absorption de la drogue. Et puis, dans son for intérieur, elle pensait que c'était à eux de prendre des risques. Parce qu'ils étaient des mâles et seulement des Roux, c'est-à-dire une sous-race. Elle avait un peu honte de cet état d'esprit quand elle

voyait ses enfants métissés, mais n'en persistait pas moins.

Oui, c'était le grand qu'elle choisirait pour commencer, mais peut-être que le petit lui réservait d'agréables surprises. De toute façon, il valait mieux espacer les prises d'hormones pour éviter les accidents cardiaques par exemple. Après le plus grand, elle testerait le second. Pourquoi montrait-il une certaine pudeur ? Même dans son sommeil il s'arrangeait pour cacher son bas-ventre. Était-ce vraiment un mâle ?

Certains négriers qui trafiquaient la main-d'œuvre rousse en avaient châtré pas mal à une époque, bien que cela fût en règle générale interdit par les lois. Mais ces trafiquants sans scrupules persistaient et cela la fit pouffer à l'idée que Jdriele était peut-être eunuque. Et elle fantasma même au-delà, imaginant que le petit était peut-être la maîtresse du grand. Farnelle, son compagnon, affirmait que l'homosexualité existait chez les Roux, qu'il en aurait même été le témoin mais elle n'avait jamais rien constaté de tel, sauf peut-être chez les enfants qui n'avaient pas toujours des jeux innocents. D'ici quatre ou cinq ans il lui faudrait prendre garde avec ses fils, car la puberté commençait très tôt chez les Roux.

Lui restait-il encore des thermo-hormones ? C'est qu'elles coûtaient cher, ces pilules, et il fallait se méfier. Des escrocs en vendaient des imitations qui ne permettaient qu'une résistance de quelques minutes. Pour avoir les bonnes pilules, elle devait se rendre à la cross station. Quand elle présentait sa demande, l'employé de l'apothicariat ricanait. On savait qu'elle vivait seule sur un vieux cargo et qu'elle recevait des tribus de Roux. En général, c'étaient des chasseurs de phoques ou des pêcheurs qui faisaient ce genre d'achat. Une seule pilule valait dix dollars. Certains ne touchaient pas une telle somme par semaine. Mais elle ne voyait pas comment se passer d'un mâle. Avec les Roux c'était simple. Pas de chantage sentimental ensuite. Ils disparaissaient pour des mois, tandis qu'avec un Homme du Chaud elle aurait eu des problèmes. Il se serait installé, aurait voulu tout régenter, commander les enfants, peut-être les maltraiter. Non, elle ne supporterait plus un compagnon de ce type. Des partenaires d'une heure ou deux lui suffisaient depuis pas mal d'années.

Gdano fit soudain irruption dans la cabine et pointa son doigt sur le cou de sa mère.

- C'est quoi, ça ?
- Un collier en or... Je t'ai dit cent fois que c'était de l'or.
- Le grand il en a au fond de sa bouche. Toute une dent. Il est riche alors ?

CHAPITRE XI

Vsiena naquit une nuit sans trop donner de souci à son entourage. Vsin n'éprouva que des douleurs normales et les médecins envoyés par le Kid n'eurent pratiquement rien à faire, car les matrones rousses se chargèrent de tout. C'était une petite fille de trois kilos cinq cents à la magnifique toison blonde. Comme chez son père Jdrien, elle avait le torse et le visage dénudés mais la fourrure de son crâne descendait bas sur son front.

Rapidement les médecins établirent un diagnostic grâce à une multiplicité d'appareils étranges qui encombraient la yourte du Messie où on n'avait pas allumé de feu. Tous opéraient en combinaison isotherme.

— Elle ne supportera pas plus de cinq degrés au-dessus de zéro, annoncèrent-ils.

Jdrien en fut un peu dépité mais Vsin le rassura d'un sourire épuisé. Ils pouvaient se tromper. Le Kid l'appela par radio et il dut pénétrer dans le wagon sanitaire pour lui répondre, wagon qui avait conduit les médecins jusque-là.

— Une petite fille, je suis ravi, fit le Gnome d'une voix un peu tremblante.

— Elle est très blonde, ressemble à sa mère mais aussi à moi.

Ils restèrent silencieux quelques instants puis le Président reprit le dessus :

— Quand partiras-tu pour le Nord ?

— Demain.

— Les Hommes-Jonas sont dans le coin. Ils t'attendent. J'ai évité de prévenir Lichten. C'est un grand maître Aiguilleur et en tant que tel il serait opposé à l'idée d'utiliser des baleines volantes. Il reste très orthodoxe dans ses idées.

— Je ne lui révélerai pas le but de mon voyage, dit Jdrien. Vous ne savez rien de Yeuse ?

— Toujours rien. J'ai des correspondants un peu partout dans la Dépression Indienne mais ils n'ont rien découvert de nouveau. Un temps, une énorme locomotive a semé l'effroi dans pas mal de stations mais il semble que depuis quinze jours elle ait complètement disparu. Les Forces fédérales d'intervention affirment qu'elles l'ont détruite mais je n'y crois pas.

Jdrien retourna auprès de Vsin et de la petite fille. Les médecins allaient repartir et les matrones suffiraient pour l'instant. Vsiena était une petite Rousse solide qui devait prospérer sans ennuis comme les autres bébés de la même ethnie.

On installa la jeune accouchée dans l'entrée de la yourte, de sorte que Jdrien pût rallumer du feu et s'étendre auprès dans ses fourrures. Mais sans cesse il allait voir la jeune femme, se penchait sur l'enfant qu'elle tenait au creux de son bras et qui venait de téter goulûment.

Il finit par avaler une cryo-hormone pour pouvoir rester auprès d'elles. Il prit son enfant et la berça doucement, en lui fredonnant une comptine qui remontait de ses souvenirs d'enfance et que devait lui chanter Yeuse ou le Kid.

Il put résister deux heures puis commença de grelotter et Vsin, effrayée, le renvoya auprès de son brasero où il subit le contrecoup du médicament. Exactement comme s'il avait obtenu deux heures de sursis avant de connaître les affres du grand froid. Il ne parvenait pas à se réchauffer, avait l'impression que ses extrémités étaient gelées et que son cœur allait s'arrêter de battre. Il pensait que Vsin supportait sans se plaindre les mêmes angoisses, mais dans un registre différent, avec accélérations cardiaque et respiratoire, fièvre exténuante, déshydratation totale.

Pendant toute une partie de la nuit il claqua des dents, ne s'endormit que sur le matin mais les matrones envahissant la tente le réveillèrent. Elles apportaient les cadeaux habituels pour la mère. Des ivoires de morse sculptés, des boules de graisse fine de bébé phoque, pour enduire l'enfant. On disait que des tribus allaient aussi envoyer des présents à l'enfant du Messie.

Les vieux du Dépotoir défilaient pour regarder l'enfant sur toutes les coutures, et Jdrien se choquait de les entendre se réjouir

que sa petite fille fût aussi bien fendue pour le plaisir des hommes. La traiter déjà en objet érotique faisait partie des compliments usuels, mais lui n'appréciait pas vraiment.

Plus tard il emporta l'enfant jusqu'au Mausolée de sa mère Jdrou et la lui présenta. Dans son éternité de glace, la très jeune et très jolie Rousse paraissait sourire et Vsiena qui gémissait un peu s'arrêta soudain. Ce silence de l'enfant fut interprété comme un signe de respect pour son ancêtre, et les vieux en tirèrent des motifs de longues spéculations sur son avenir et sur celui des Hommes du Froid.

Vsin fut heureuse de la reprendre dans ses bras et de la serrer sur sa poitrine gorgée de lait. Jdrien n'avait jamais vu des seins aussi remplis, presque énormes, avec des pointes d'un rouge marron très sombre. Il aurait aimé en approcher sa bouche et en téter le lait, estimant que sa petite fille avait plus que le nécessaire. D'ailleurs les matrones le disaient et insistaient pour que Vsin nourrisse un malade. C'était la coutume dans les tribus. C'était la meilleure médication pour un certain nombre de maux.

Quand on apporta un jeune homme d'une quinzaine d'années atteint d'un mal mystérieux qui l'affaiblissait au point qu'il ne marchait plus depuis des mois, Jdrien préféra s'en aller plutôt que de le regarder téter sa femme avec une telle frénésie.

Il rejoignit ceux des chaudières qui indirectement se mirent à ironiser sur la naissance de sa fille, en rappelant avec des regards en dessous que pour faire un garçon il fallait l'avoir plus longue pour bien pénétrer le ventre de la femme, et que seules les courtes fabriquaient des filles. Jdrien le prit avec bonne humeur, apporta quelques bouteilles d'alcool qui firent le tour de chaque bouche.

La pensée de repartir dans le Nord lui déplaisait. Il aurait préféré rester sur place avec Vsin et sa fille à essayer de remplir son rôle de guide des tribus de la banquise, mais il ne pouvait refuser au Kid, son père adoptif qui lui avait sauvé la vie en Sibérienne, d'aller à nouveau affronter l'amibe géante.

Dans l'après-midi on apporta d'autres cadeaux, beaucoup de nourritures, quelques os de baleines gravés, des peaux de loup qui serviraient à tirer le bébé sur la glace quand sa mère serait fatiguée de le porter.

Des envoyés des tribus lui demandaient ce qu'il comptait faire

au sujet des montagnes mangeuses d'hommes, et il disait qu'il allait faire le voyage là-bas et qu'il déciderait sur place.

— Il n'y a plus de tribus là-bas, plus d'hommes, de femmes, d'enfants, plus de phoques ni de manchots. C'est un gros ventre blanc qui s'installe et qui s'emplit de nos frères. Si toi le dieu vivant tu ne peux rien faire, qui le pourra ?

Il les écoutait avec attention, essayant de ne pas laisser percer son embarras. Pour se défendre, il s'irritait quelquefois, rappelait qu'on lui avait demandé d'anéantir ceux qui voulaient faire fondre les glaces et qu'il avait réussi à leur faire quitter le nord de la banquise.

— Je sais qu'il m'a fallu des mois, mais je ne peux pas user de violence. Il m'a fallu les convaincre petit à petit.

— Tu comptes faire la même chose avec ces montagnes carnivores ? se moquait-on.

— Pourquoi pas ? J'ai voyagé à l'intérieur de celles-ci et j'en suis ressorti intact. Tant que je suis resté à l'intérieur elles n'ont pas osé m'attaquer.

Vsin avait appris qu'il partirait le lendemain matin et elle boudait, serrait farouchement Vsiena sur son sein débordant de lait.

— Il faut toujours que tu me quittes. Même ta fille, tu la laisses pour affronter la mort.

— Cette fois ce sera plus court.

— Tu mens. Je serai seule et cette fois sans un enfant dans mon ventre. Le temps va me paraître interminable.

CHAPITRE XII

Ils ne retournèrent dans la salle des commandes qu'au bout de trois jours, lorsque Gus crut avoir quelque peu éclairci les explications en langue archaïque. Yeuse avait passé son temps à regarder des films, à lire, à préparer des repas en buvant beaucoup et en prenant des euphorisants. Elle ne pouvait plus arracher son compagnon de devant l'ordinateur et elle n'osait même plus sortir de la machine.

— Je crois que je pourrais faire quelques essais, dit-il un matin.

Elle hésita au moment de l'accompagner mais le suivit dans l'immense salle du haut. La loco-missile restait toujours pointée dans la même direction.

— Où sont les rails ? fit Yeuse goguenarde. Elle va passer à travers les murs ?

— Il faut que je procède à quelques expériences, dit-il.

Et le plus fort fut qu'après quelques tâtonnements il obtint des résultats. Brusquement la loco-missile descendit au rez-de-chaussée, à la grande frayeur de la jeune femme, mais le cul-de-jatte réussit à la faire remonter.

— Elle aurait pu tout aussi bien exploser, dit-elle hargneuse.

— Je commence à reconnaître certains signes sur les touches.

— Bon, mais qui les manœuvre d'habitude ?

Gus resta muet, très embarrassé.

— Oui, à qui sert ce pupitre ? Y a-t-il quelqu'un ou une équipe qui régulièrement vient s'occuper de tout ce bazar, voir si les enfants, les animaux sont en bonne santé ?

— C'est différent, dit-il. Enfin pas tout à fait. Je pense que ces locos-missiles sont une navette.

— Entre ici et quoi ?

— Je n'en sais rien, répliqua-t-il sèchement. C'est maintenant que j'espère l'apprendre.

— Bon, vas-y.

Visiblement, il hésitait avant de poursuivre ses manœuvres. Enfin il frôla les touches et la loco-missile pivota lentement, glissa vers le mur du fond et sans bruit ce dernier s'ouvrit et se referma.

— Tu l'as envoyée vers la spirale, vers les couveuses.

— Ou vers le puits immense... Il est possible que ce soit de là-bas que ces engins prennent leur essor. J'ai lu quelque chose au sujet des fusées que l'on envoyait vers le ciel et qu'on enterrait dans des sortes de silos.

Il réfléchit avant d'appuyer ailleurs et tout aussi rapidement la loco-missile revint.

— Je commence à la maîtriser ! s'exclama-t-il non sans une ridicule fierté.

Yeuse regarda l'engin avec un soupçon grandissant.

Jusque-là il lui avait paru uniforme mais à le scruter d'un peu plus près elle découvrait des sortes de rectangles de chaque côté.

— Il y a des fenêtres, des hublots...

— Hum, certainement chromatiques... On doit pouvoir les éclaircir.

— Tu crois que c'est nécessaire ?

Mais au lieu de les rendre transparents il fit une erreur et tout un flanc, le gauche, de la loco-missile s'ouvrit lentement.

— C'est malin... Je t'en prie, hurla-t-elle, referme vite.

Il paniqua et faillit ouvrir plus grand. Juste comme une tête bizarre apparaissait dans l'ouverture. Cette tête n'eut que le temps de se retirer pour ne pas être écrasée.

— C'était un... Garou ?

— Non, un cochon poilu.

Il eut un petit rire détestable de satisfaction.

— La machine était allée faire le plein de passagers. J'ai compris. Elle peut aussi bien embarquer que débarquer toutes sortes d'êtres vivants. Elle est conditionnée pour cela. Mais je me demande si on peut embarquer dans cette salle.

— Tu devrais renvoyer ce petit cochon auprès des siens.

Il obéit et fit faire l'aller-retour à la loco.

— Bon, cette fois elle doit être vide et je vais...

Mais dès que la porte s'ouvrit ils entendirent des hurlements de bébé. Ils échangèrent un regard effrayé, et comme Yeuse n'avait pas l'intention de bouger, ce fut lui qui se traîna jusque-là-bas.

— Oh, le vilain chagrin... Dodo, les petits enfants... Mais oui, je vais vous ramener là-bas près de votre loco.

Il s'affaira sur le pupitre mais quelque chose lui échappait, car au retour l'appareil fit le plein avec des ânes adultes aux braiments épouvantables. Sachant qu'il finirait par faire embarquer les Garous à la dernière salle, Yeuse s'enfuit jusqu'à la locomotive géante.

Gus rentra très tard, visiblement épuisé, et dut avouer qu'il lui avait fallu ce temps pour résoudre le problème. Chaque fois il ramenait le plein d'animaux de bébés ou d'adolescents roux, et pour comprendre comment s'y prendre il avait dû recommencer ses calculs à zéro.

— Cette fois je crois que je peux la maîtriser.

— On en reparlera demain, dit-elle sceptique.

Au réveil elle refusa de l'accompagner et il resta toute la journée absent. Une seule fois elle l'aperçut qui venait se ravitailler aux distributeurs du hall, l'air très absorbé. Elle passait sa journée devant l'écran à visionner des films à moitié, changeant sans arrêt de programme, allant prendre une douche, boire un alcool, ne supportant plus cette attente solitaire.

Gus rentra plus tôt, l'air déprimé et but d'un trait le verre qu'elle lui avait préparé, sursauta :

— C'est fort.

— De l'alcool avec des épices. On fait chauffer et on flambe. C'est explosif.

— Parfois j'ai envie de démonter ce foutu pupitre mais il ne doit pas y avoir de câbles. Juste des relais et pour comprendre ce que chaque relais commande...

— Tu fais toujours la navette avec la spirale ?

— Non. J'ai pu arrêter ça, mais je ne peux pas ouvrir la porte pour jeter un coup d'œil à l'intérieur, et en plus je n'arrive pas à comprendre comment ça fonctionne.

— Il faudrait un scientifique.

— Je sais que j'ai peu de connaissances, mais tout de même.

Il lui tendit son verre.

— Encore un peu d'explosif. Puis je retourne à l'ordinateur de

bord. Je vais lui confier mes tourments. Peut-être pourra-t-il quelque chose pour moi.

Très vite l'ordinateur lui répondit que les signaux étaient effectivement acheminés électroniquement et qu'il devait exister des fonctions multiples, la combinaison de plusieurs touches pour obtenir un seul résultat.

— Je m'en doutais, triompha-t-il. Demain je vais voir ce que ça donne en réalité.

Mais il lui fallut trois jours pour ouvrir la porte sans que la loco-missile soit passée par les nurseries. Il visita l'intérieur et revint déçu.

— Il n'y a rien. C'est comme un œuf vide. Confortable mais c'est tout. Conditionné pour différents transports.

— Donc c'est bien ce que nous pensions. Juste une navette qui part d'un point inconnu, arrive ici et repart quand on la demande.

— Quand on la demande ?

— Oui.

— Mais alors le pupitre ?

— Il est en partie court-circuité. Il a servi autrefois mais c'est fini.

Gus secoua la tête :

— Je n'en crois rien.

— Comme tu voudras, mais si tu ne veux pas manquer le prochain départ, je te conseille d'aller t'installer là-bas avec de quoi survivre, car le départ peut se produire n'importe quand.

— Je deviendrai maître de cette machine, répliqua-t-il furieux.

Il s'entêta encore deux jours, harcela l'ordinateur qui n'en pouvait mais ne donnait que les réponses dont il disposait

dans ses mémoires. Gus l'injuriait copieusement, le traitait plus bas que terre en des termes appris chez les traîne-wagons.

Yeuse commençait d'en avoir assez de Concrete Station. Toutes ces aventures, ces dangers, pour buter contre une impossibilité. Elle envisageait de plus en plus le retour vers des régions plus hospitalières. Décida qu'elle en parlerait le soir même à Gus.

Mais ce fut ce soir-là qu'il prépara ses bagages, un stock de provisions, des sacs de couchage.

— Je vais attendre dans la loco-missile, le temps qu'il faudra. Tu n'es pas obligée d'en faire autant.

— Ce n'était pas mon intention, dit-elle, et vexé il s'en alla furieux.

CHAPITRE XIII

Réveillés brutalement, les deux Roux avaient découvert Farnelle qui les menaçait de sa carabine.

— Debout tous les deux !

Ils obéirent, encore endormis.

— Vous savez ce que c'est, ça, je suppose ? Ça fait boum et ça tue.

— Nous savons, dit Jdriele.

— Tu parles un peu trop bien, toi, il me semble. Même pour un Roux qui a gratté la glace sur la verrière des villes et bouffé les ordures des Hommes du Chaud. Tu sais peut-être lire aussi ?

Il ne répondit pas. Elle désigna le grand costaud.

— Mets-toi à genoux et ouvre la bouche.

Il regarda son compagnon en pensant qu'elle était folle mais Farnelle le détrompa :

— J'ai toute ma raison, je veux voir quelque chose.

Le Roux dut obéir et ouvrir la bouche. Farnelle sortit une lampe électrique et la braqua dans le palais.

— Gdano a bien vu. Tu as une dent en or.

Malgré le poil qui recouvrait leur fourrure ils parurent catastrophés.

— C'est quand même incroyable. Deux Roux qui parlent aussi bien que moi, qui débarquent sans tribu et l'un d'eux a une dent en or au fond de la bouche. Et toi, qu'est-ce que tu as d'étrange, hein ? Un truc artificiel ?

Elle l'obligea à se tourner et vit que le petit était tout aussi bien constitué que le grand.

— Tu peux me dire d'où elle sort, cette dent en or ?

— Stanley Station.

— Un copain dentiste, hein ? Un copain dentiste qui a pris la peine de fabriquer une couronne en or à un pauvre Roux, hein ? Peut-être que vous jouiez au ball dans le même club ?

— Je peux me relever et fermer la bouche ?

Elle recula et fit signe qu'il pouvait. Il se massa la mâchoire d'un air dubitatif.

— C'est des Hommes du Chaud qui se sont occupés de moi... Ils ne faisaient que ça, aider les Roux. J'ai failli mourir à cause de cette dent et ils m'ont fait soigner par un dentiste qui est venu exprès dans notre campement.

— Ce que je ne dois pas entendre de ces deux types ! jura Farnelle. Bon sang, j'ai envie de vous envoyer dans le fond de l'océan, ni vu ni connu. Pas question de laisser traîner les cadavres.

— Et puis vos enfants pourraient parler, dit Jdruk.

Elle lui jeta un sale regard.

— Collez-vous contre la paroi, les bras et les jambes écartés et plus vite que ça ! Ils obéirent. Elle avait assisté à des opérations de la police ferroviaire dans le temps et copiait leur comportement.

Elle appuya son canon sur la nuque du petit et commença de tirer sur ses poils.

— Vous me faites mal, dit-il.

— Si t'as un déguisement, tu ferais mieux de l'enlever tout de suite car je compte le découper au couteau. On a déjà vu des chasseurs de Roux endosser des combis sur lesquelles ils collaient des poils.

— Je vous jure que c'est réellement sur mes poils et sur ma peau que vous vous acharnez.

Elle le singea avec rage :

— Que vous vous acharnez...

Elle tirait en vain et soudain elle passa sa main entre ses jambes et lui tordit les testicules. Il sauta en l'air en hurlant de douleur.

— Ben, c'est bien des vrais, fit-elle stupéfaite.

Elle s'éloigna et les autorisa à se recoucher mais resta devant eux.

— Vous êtes comme des Roux, mais c'est pas tout à fait ça.

— Autrefois nous étions en Zone Occidentale. C'est là-bas que notre évolution a commencé depuis notre jeune âge.

— Connais pas cette Zone Occidentale.

— Elle est en tampon entre la Transeuropéenne et la Panaméricaine, et les Roux qui y habitent sont très avancés dans différentes techniques. Ils conduisent des draisines, portent les armes et ont des industries.

— C'est un paradis pour les Roux alors ?

— Pas tellement. Nous en sommes partis voici longtemps et nous avons échoué à Stanley Station. Puis nous avons dû fuir à nouveau et nous voici devant vous.

— Plus vous causez, plus vous m'embrouillez l'esprit.

Elle rentra dans la passerelle, y resta un long moment à réfléchir puis gagna sa cabine mais elle n'avait pas envie de se remettre à coudre. Elle chercha dans les quelques livres qu'elle possédait, et effectivement sur un atlas datant d'une dizaine d'années elle trouva cette Zone Occidentale. Il n'y avait pas grand-chose sur l'endroit mais on indiquait cependant qu'il était habité par des Roux qui essayaient de vivre comme des Hommes du Chaud.

— Ben, j'y aurais jamais cru sans ces deux-là. Mais ça fait rien, qu'est-ce qu'ils viennent faire dans ce coin perdu ? Oh, que j'aime pas ça, mais alors j'aime pas ça du tout.

Pourtant avant la nuit elle leur fit porter de quoi manger, du poisson en ragoût qu'elle préparait avec des haricots qu'elle faisait pousser dans une serre installée dans l'ancien poste d'équipage. Elle ajouta des confiseries au miel artificiel et un peu de bière. Puisque c'étaient des Roux évolués, ils ne pouvaient aimer que ça.

Elle verrouilla toutes les issues, vérifia les écoutilles. Dans ce fichu rafiote on en oubliait toujours une et les gosses lui compliquaient sa tâche et sa surveillance en se fourrant partout. Parfois elle les cherchait durant une demi-journée avant de les retrouver dans un endroit inattendu.

Eux, ils voulaient manger comme les Roux des tribus qu'ils admiraient fort, et de les voir mordre dans des poissons fraîchement pêchés lui coupait souvent l'appétit. Ils auraient aimé qu'il y ait des phoques autour du *Princess* pour pouvoir les chasser et manger leur foie chaud. Les Roux primitifs affirmaient que c'était un morceau de choix. À défaut de phoques, ils pêchaient souvent des petits requins qu'elle devait abattre à coups de carabine, car ils ne savaient jamais comment les décrocher de l'hameçon sans se faire mordre. Ces petits monstres marins lui donnaient la chair de poule, et elle se

doutait que de bien plus gros hantaient les fonds glauques du cargo.
Allongée sur sa couchette, elle eut du mal à trouver le sommeil.
Non seulement ces deux inconnus l'inquiétaient mais en plus elle se demandait si elle oserait en entraîner un dans sa cabine.

CHAPITRE XIV

Lichten, le grand maître Aiguilleur qui dirigeait les travaux sur le chantier du 160° Méridien, avait connu des jours meilleurs quand il dirigeait non seulement la police, mais l'armée et les services de renseignements du Président Kid. C'était un héros de la guerre panaméricaine où il s'était engagé à fond et avait aidé à la victoire des Banquisiens, mais ses origines en faisaient quand même un élément suspect. Le Kid avait soudain perdu confiance en lui et l'avait exilé dans le nord de la banquise. Il accomplissait un travail extraordinaire pour rentrer en grâce auprès du Gnome, et désormais le réseau avançait prodigieusement vers le Nord.

Il n'aimait pas les Roux, il n'aimait pas Jdrien, mais il savait le cacher et il le reçut comme un hôte de marque. Ce fut à la fin du repas qu'il remarqua :

— Je suppose que c'est la progression de cette chose mystérieuse qu'on appelle Jelly qui vous a entraîné jusqu'ici.

— Vous ne croyez pas à cette amibe géante ?

— J'ai quand même du mal, mais je suis à votre entière disposition dans la mesure de mes moyens. Malheureusement ils sont réduits. Je peux vous faire voyager sur une centaine de kilomètres sur la voie unique de reconnaissance que nous traçons en avant du grand chantier, c'est tout.

— Ce sera suffisant, dit le Messie des Roux.

— Vous allez rejoindre des tribus errantes ?

— Oui, pour avoir des nouvelles fraîches.

— Il y a aussi sur la droite des stations de pêche et de chasse récentes. Des sociétés nouvelles se sont lourdement endettées pour installer des voies uniques de plusieurs centaines de kilomètres. Elles ont trouvé des trous à phoques, des rookeries, parfois rien du

tout. Croyez-vous qu'il faudra les évacuer ?

— Tout dépend de ce que j'apprendrai.

— Ce sera un coup dur pour elles. Elles commencent à fournir de l'huile de morses et de manchots, des containers de poisson surgelé. C'est l'avenir de la Compagnie qui se forge dans cette partie négligée de la banquise.

Lichten se considérait comme le vice-roi de cette région énorme de plusieurs millions de kilomètres carrés. Tout passait par lui en effet, l'économie, le rail évidemment, la police et même la politique.

Une fois retiré dans sa cabine, le Messie se demanda si le maître Aiguilleur n'était pas en train de se tailler un royaume personnel qui, un jour, pourrait donner du fil à retordre à son père adoptif. Il lui en glisserait deux mots à son retour, mais le Kid n'en faisait qu'à sa tête et peut-être était-il secrètement au courant des intentions de son envoyé spécial dans cette Province reculée.

Jdrien avait été frappé par le luxe dans lequel vivait le maître Aiguilleur, par sa table, le repas, toute cette cour qui gravitait autour de lui. L'administration du chantier occupait des wagons-bureaux innombrables et l'on pouvait se demander si l'installation d'un réseau, pour important qu'il fût, nécessitait un tel déploiement d'effectifs. Possible que l'ancien chef de la police ait recruté parmi les Aiguilleurs pour être sûr de la fidélité de ses subordonnés.

Depuis toujours les complots se fomentaient dans la Compagnie de la Banquise. C'était un territoire si grand que tout paraissait possible, même de s'y tailler une baronnie. Jusque-là le Kid, rusé et pouvant montrer une cruauté sans faille, avait su anéantir ses ennemis.

Le lendemain, il voyagea à bord d'une draisine blindée. Il y avait beaucoup d'engins de ce type sur le chantier et même des unités plus redoutables encore. À se demander ce que craignait Lichten dans cette solitude. Les Sibériens étaient à des milliers de kilomètres et aucun réseau, même pas la plus misérable des lignes, ne leur permettait d'intervenir dans le Sud.

Le long de celle-ci, les machines avaient déjà bien aplani le terrain, et l'un des hommes qui l'accompagnaient lui dit qu'en moins de vingt-quatre heures le réseau aurait tout recouvert, que les aiguillages de sorties et de rentrées seraient installés et qu'une nouvelle station, une cross, serait esquissée.

— C'est à partir des cross que les gens hardis qui veulent créer leur entreprise se lancent vers l'Est surtout. Ils bâtissent leur propre voie. Avec des moyens réduits, mais le grand maître leur fournit une niveleuse et une poseuse. S'ils travaillent dur ils peuvent progresser de dix à vingt kilomètres par jour. L'obstacle reste les formations de congères. Il suffit d'une dépression pour trouver de véritables collines. Il faut les contourner en tenant compte du vent, sinon en moins d'une semaine les rails ont disparu sous un mètre de glace poudreuse. C'est une lutte constante, mais au bout il y a des fortunes colossales à faire dans le morse, le manchot. Ah, le manchot ! On en tue d'énormes qui donnent jusqu'à cent, cent cinquante litres d'huile. De vrais barils sur pattes. Si gros, si gras qu'ils ne peuvent même pas s'enfuir. Un enfant pourrait les rattraper pour les égorger. Et les tripailles attirent les goélands qui produisent du guano. D'ici deux mois vous pouvez exporter votre wagon-tombereau de guano chaque semaine, et c'est vraiment de l'or qu'achètent les maraîchers de Hot Station par exemple.

L'homme, c'était le chef de convoi, continua à parler de richesses, d'argent facile à gagner et Jdrien finissait par éprouver un profond dégoût pour tous ces gens qui ne venaient dans le Nord que pour se remplir les poches ou pour se bâtir un empire économique ou politique.

— Devrons-nous vous attendre ?

— Non, c'est inutile, répondit le métis de Roux comme ils atteignaient le véritable terminus du chantier.

— Vous reviendrez quand ?

— Je l'ignore.

— Si vous attendez une semaine nous serons trois cents, quatre cents kilomètres plus au Nord. Nous finirons par rejoindre l'ancien Cancer Network.

— Il n'existe plus, dit Jdrien, même pas sous forme de piste.

L'autre le regarda avec condescendance :

— Oui, vraiment ?

— Vous ne le trouverez jamais. La seule ligne qui aille d'Est en Ouest ou vice-versa c'est le Réseau des Disparus.

— C'est beaucoup plus haut.

— Voilà, vous n'avez qu'à me laisser.

Il désignait un groupe de dix Roux assis sur la banquise à l'écart

des travaux. Un vent peu violent écrétait les congères et une grêle fine tombait à l'oblique.

— Vous allez vraiment marcher à pied ?

— Bien entendu.

— On dit que vos sujets vous tirent sur une peau de phoque graissée.

Il préféra ne pas répondre. Ses sujets ! Quelle sottise ! Il n'avait jamais consenti à se laisser traîner même dans les plus grandes randonnées.

Dès qu'il approcha les Roux se levèrent. Il n'y avait que trois femmes. Parmi les plus robustes. Ils étaient lourdement chargés de bâtons de viande et de boules de graisse et l'un d'eux expliqua qu'ils allaient traverser une région difficile et vraiment déserte. Ils ne trouveraient pas de rookerie avant au moins un demi-doigt de marche forcée, c'est-à-dire deux semaines environ.

— Nous avons des peaux graissées, dit-il avec un regard gêné.

— Inutile, dit Jdrien, je sais aller vite.

Dans la tempête de grêle, les hommes de la draisine blindée les virent disparaître vers le Nord-Est et le chef de convoi haussa les épaules.

— Complètement cinglés, ces sauvages, et leur chef n'est pas mieux. Je ne comprends pas qu'on les tolère encore... Si Lichten devenait président il s'en occuperait.

La première étape dura cinq heures et ils s'arrêtèrent une heure pour manger.

— Les baleines volantes ne pouvaient pas approcher plus, dit celui qui pouvait passer pour le chef du groupe, encore que les Roux n'aient aucun sens de la hiérarchie mais Mneo connaissait le terrain et tout naturellement conduisait la horde.

— Tu connais les baleines et ceux qui vivent dedans ?

— Nous les connaissons car nous les avons souvent aidés. Quelquefois les baleines s'échouent et nous les nourrissons pour qu'ils ne prélèvent pas une partie du sang de l'animal.

Ce serait donc plus long que prévu par le Président Kid, cette course vers Jelly. Pendant ce temps, l'amibe continuerait sa descente vers le Sud.

La tempête de grésil les poursuivit toute la journée et même une partie de la nuit. Pour dormir, Jdrien s'enferma dans un petit igloo

que les Roux bâtirent en un temps éclair. Parfois ils se réfugiaient aussi dans ce genre d'abri lorsque la grêle devenait dangereuse. Mais cette nuit-là ils dormirent dans des alvéoles à même la banquise et, cinq heures plus tard, ils repartaient après avoir absorbé de la graisse et de la viande. Jdrien rêvait déjà d'un thé bouillant et d'un petit déjeuner copieux à l'abri d'un compartiment douillet. Il penchait plus pour la vie des Hommes du Chaud que pour celle de ses frères de race. Il se souvenait de wagons luxueux habités par Yeuse par exemple, avec des boiseries, des sièges en cuir, des tapis, des salles de bains où il faisait bon s'attarder dans l'eau chaude.

La tempête avait cessé, mais du coup les Roux marchaient beaucoup plus vite. Il était certain qu'à cause de lui ils avaient fait une longue halte, alors que d'ordinaire une ou deux heures de sommeil leur suffisaient.

Au bout du voyage il y aurait les baleines volantes à l'intérieur desquelles l'on vivait nu. Il se souvenait que tout jeune il avait partagé la vie des Hommes-Jonas avec Yeuse et son père Lien Rag, pour échapper à des mois de naufrage dans une ville géante inhabitée. Les baleines y avaient une sorte de cimetière marin, et c'était de cette station fantôme que les premiers Hommes-Jonas avaient embarqué à bord des cétacés, après un pacte de symbiose signé entre eux et les animaux géants. Yeuse, toujours Yeuse. À cette époque il n'était qu'un petit garçon précoce qui soupçonnait les mystères de la sexualité et jalousait son père. Télépathe, il suivait ses ébats amoureux et connaissait aussi bien que lui les charmes de Yeuse.

Une grosse tempête de grêle les obligea à construire en hâte deux igloos.

CHAPITRE XV

La libraire de China Voksal les tenait au courant de ses tractations secrètes avec toute une organisation de Rénovateurs du Soleil qui essayaient de récupérer le savant Charlster dans un train-bagne de l'Antarctique.

— Nous commençons à apprendre des détails sur sa situation qui n'est pas brillante. Mais nous ignorons encore de quel train-bagne il s'agit car, dans la Province australe, ils sont au nombre de six au moins, peut-être huit.

Ann Suba continuait de dévorer les livres de l'astrophysicien et résistait mal à l'enthousiasme que ces hypothèses soulevaient en elle, si bien que Liensun finissait par être jaloux de ce personnage prestigieux. Pourtant la jeune femme savait lui témoigner l'attachement physique, viscéral qu'elle avait pour lui. Quand ils faisaient l'amour, il n'y avait plus de physicienne, mais une fille au comportement érotique assez frénétique. Elle semblait rattraper des années de frustrations, mais jamais elle n'accusa son mari Greog d'impuissance ou d'inappétence pour le sexe.

Au bout de quelque temps ils reçurent des nouvelles des Échafaudages. La vie s'y organisait et passait progressivement du stade des passerelles branlantes au stade troglodyte. Ma Ker leur demandait d'ailleurs de chercher certains matériels, disant qu'elle enverrait quelqu'un avec de l'argent et un convoi pour récupérer les achats.

Le couple vivait assez médiocrement dans leur train en se félicitant que leur quartier soit suffisamment chauffé pour qu'ils puissent économiser l'énergie. De plus la libraire leur donnait un peu de travail, des livraisons pour Liensun, du secrétariat pour Ann. Elle leur faisait porter de la nourriture sous prétexte qu'elle était

souvent payée en nature et ne savait que faire de tout ce riz, de cette viande et de ce poisson.

— Si jamais nous repérons le train-bagne de Charlster il faudra organiser un commando pour le délivrer, dit-elle, un soir.

— Dans ce cas, fit Liensun avec un sourire ravi, je m'en charge. Nous pourrions récupérer l'un des dirigeables là-bas dans la Sun Company. Il faudrait un équipage qui soit entraîné à ce genre d'action.

— Tu rêves, disait Ann Suba. Tous ces gens-là sont dispersés. Nous avons une force d'intervention. Des parachutistes.

— Des parachutistes, dit la libraire ébahie, mais qu'est-ce que c'est ?

Ils le lui expliquèrent mais elle resta incrédule. Ann Suba dut rechercher de vieux livres, des revues de jadis pour lui prouver que l'on pouvait utiliser cet appareil pour se jeter dans le vide et atterrir sans blessures.

— Se jeter dans le vide, répétait Ladira sans pouvoir se représenter ce que ça impliquait comme détermination et danger.

Il fallait avoir volé en dirigeable pour prendre conscience de la troisième dimension. Les wagons-immeubles de plus de quatre étages n'existaient pas dans la grande station asiatique, et la libraire affirmait qu'elle avait le vertige quand elle rendait visite à des amis qui, précisément, habitaient un compartiment à dix mètres au-dessus du quai.

— Je ne pourrais pas fermer l'œil de la nuit si je logeais là-bas.

Malgré l'opposition d'Ann Suba, Liensun, toujours aussi entêté, persistait dans son projet. On pouvait emporter un dirigeable dans un train de plusieurs wagons ainsi que le minimum de matériel. Deux filtres à hélium et un moteur.

— Pas besoin de tous les appareils de navigation habituels. Ce sera réduit au minimum et uniquement pour une opération de quelques heures. On rejoindra ensuite le convoi, on abandonnera le dirigeable à son sort.

— Il faudrait plus de cent mille dollars, disait sa compagne. C'est de la folie.

Par ailleurs, la pensée d'aller remettre en liberté un rival aussi prestigieux freinait parfois l'ardeur du garçon. Il connaissait désormais le comportement d'Ann. Il l'attirait par sa nature brutale,

une sensualité exacerbée, mais si elle admirait un autre homme, elle pouvait très bien le quitter pour partager un peu plus que l'extase de la volupté. C'était une femme que l'activité cérébrale rendait encore plus heureuse que l'orgasme. Il n'avait qu'à la regarder en train de lire les ouvrages de ce Charlster pour s'en convaincre. Elle se pâmait, s'agitait, prenait sans même s'en rendre compte des attitudes provocantes, des postures de femme excitée.

Un soir, on frappa à la porte de leur sas et Liensun reconnut Astyasa, un géant barbu et non violent qui avait dirigé l'exode des Rénovateurs de Fraternité I en direction de l'Ouest. Ce groupe de dissidents avait fini par rejoindre Ma Ker dans les falaises aux échafaudages et l'homme venait sur l'ordre de la vieille femme.

— Elle est très fatiguée et songe à abandonner le pouvoir. J'arrive avec de l'argent et une liste d'achats. Nous avons eu la chance de découvrir un filon de charbon en creusant la falaise, qui nous garantit une indépendance énergétique future.

— Nous avons trouvé la plupart des matériels, dit Ann. Mais faute d'argent nous n'avons pas pu les retenir.

Ils invitèrent le géant à partager leur repas. Il parla de la colonie des Rénovateurs, assura que les lamas n'intervenaient jamais dans leur vie et les laissaient agir à leur guise à la condition qu'ils ne descendent pas trop souvent de leur échafaudage.

— La vie sur un perchoir, ricana Liensun, comme des volailles dans un poulailler, très peu pour moi.

— Tous les Rénos sont désormais réunis. Nous faisons du beau travail.

— Les dirigeables ?

— Tous démontés, il a bien fallu prendre une décision.

— Mis en lieu sûr, j'espère, et dans de bonnes conditions de conservation ? insista Liensun.

Astyasa paraissait peu préoccupé par les dirigeables. Il expliqua que les urgences de l'heure ne permettaient pas de faire de projets de reprise des vols avant des années.

— Mais c'est stupide, hurla Liensun. Nous avons, nous, un projet pour délivrer un grand savant... Ann saura mieux parler que moi.

Le géant écouta poliment la jeune femme en buvant son dernier verre de vin de riz chaud.

— Je comprends bien, dit-il, mais nous avons renoncé à toutes les expériences sur le Soleil. La construction d'un laboratoire exigerait de nous trop de privations, de souffrances, et nous voulons d'abord nous implanter dans cette falaise. Nous allons la trouser verticalement, horizontalement, en faire une véritable ville où l'on se sentira en sécurité. On ne peut pas mener deux combats à la fois. Toute l'énergie est absorbée par les foreuses et l'amélioration du confort.

Liensun fit un effort pour contenir sa colère.

— Il y a dans cette station et dans bon nombre d'autres des Rénovateurs qui ont les yeux tournés vers la Sun Company, qui attendent de vous la réalisation de leur idéal. En vous repliant sur vous-mêmes, en recherchant votre sécurité et votre bien-être vous brisez un élan formidable.

Il fallait d'autres arguments pour émouvoir Astyasa.

— Vraiment ! S'ils veulent que nous poursuivions nos recherches et nos expériences, que ne nous envoient-ils pas de l'argent et des instruments pour y parvenir ? Pendant des années dans la banquise du Pacifique nous avons lutté seuls contre la nature sauvage, les Sibériens. Qui est venu à notre secours ? Seuls les exilés, les traqués sont accourus. Total, nous avons continué à duper tout le monde en prétendant poursuivre notre but et nous n'avons rien fait.

— Il y a cet homme extraordinaire, intervint Ann, dans un train-bagne panaméricain, Charlster. Il faudra que Ma Ker lise ses ouvrages, découvre ses théories... pourrai-je vous confier l'un de ses livres pour le lui remettre ?

— Bien sûr, mais Ma Ker est très lasse, malade. Elle n'a pas souvent le courage de veiller tard.

Liensun s'inquiéta :

— Il faut que je retourne là-bas pour la voir, la secourir.

— Si vous revenez, dit le géant, nous aurons de graves ennuis avec les lamas. Nous n'y tenons pas.

— Vous allez la laisser mourir, cria Liensun. Pour prendre le pouvoir à sa place.

— Je vais aller dormir plutôt que d'entendre ces sottises accusations. Demain nous irons visiter les magasins.

Le lendemain Liensun refusa de les accompagner.

Ann Suba n'y vit aucun inconvénient. Comment pouvait-elle accepter d'aider ce renégat ?

Il se rendit chez la libraire et effectua quelques livraisons. Ensuite elle l'invita à déjeuner dans le petit restaurant voisin où l'on mangeait des grosses crevettes d'élevage. Il en dévora des dizaines tout en libérant sa rancune et ses déceptions.

— Cet homme a raison, décréta Ladira. Nous n'avons jamais rien fait pour aider Ma Ker et les autres, les différentes fraternités. Il faudrait constituer un réseau mondial pour percevoir les dons, et créer une caisse commune qui alimenterait un fond de recherches méthodiques. Nous avons eu des passionnés, des fanatiques, des illuminés, d'authentiques savants et techniciens, et total, en trente ans qu'en est-il résulté ? Huit jours de Soleil catastrophiques alors que la solution Charlster est beaucoup moins dangereuse.

Apparemment elle n'avait pas entendu parler de la dernière expérience d'Helmatt dans les vallées tibétaines, et il n'eut pas envie d'en parler. Tout avait été si rapide, si vain, si controversé. Les Rénovateurs eux-mêmes avaient lutté contre ce génie complètement fou.

— Je ne peux pas même retourner là-bas pour secourir Ma Ker. Il lui faudrait venir ici. Les médecins ont bonne réputation, même s'ils sont onéreux. Je crains qu'elle ne meure et que tout le groupe ne soit attiré par une vie sans relief, sans ambitions.

Lorsqu'ils retournèrent à la librairie, Astyasa et Ann s'y trouvaient. Ils avaient acheté beaucoup de matériel de forage et de quoi installer une sorte de chauffage central dans les cavernes de la falaise.

— Je n'ai presque plus d'argent, dit le géant, mais je suis satisfait.

Ladira lui demanda pertinemment s'ils accepteraient des réfugiés dans leurs nouvelles installations troglodytes, et le géant ne cacha pas sa répugnance à voir le nombre d'habitants augmenter.

— C'est ce qui a coulé Fraternité I, l'afflux de tous ces gens pourchassés pour leurs opinions. Nous n'avons pas encore atteint un équilibre satisfaisant au point de vue place, nourriture. Nous préférons décourager les candidatures.

— Vous refuseriez des frères rénovateurs ?

— Nous les recevrons, mais les Tibétains eux-mêmes ne les

laisseraient pas entrer aux frontières. Ils nous tolèrent mais ne veulent pas que nous devenions un État dans l'État.

— Je vais repartir là-bas, dit Ann Suba. Je ne suis pas interdite de séjour, moi, et je veux me rendre compte de l'état de Ma Ker et des progrès effectués.

Liensun en resta muet de désespoir. Il s'attendait à tout sauf à cette décision brutale.

— Je ne peux m'y opposer, dit Astyasa, même si vous venez faire de la propagande pour la reprise des expériences solaires. Vous allez au-devant d'une déception affligeante.

Liensun profita d'un afflux de clients dans les wagons-librairies pour entraîner la jeune femme dans un rayon écarté.

— Tu veux vraiment me quitter ?

— Tu le ferais si tu pouvais aller là-bas. Je veux le faire à ta place.

— Tu détestes Ma Ker.

— Peut-être, mais je ne veux pas qu'on la laisse mourir ainsi, sans lui laisser l'espoir qu'après elle d'autres Rénos reprendront l'initiative.

— Voudrais-tu hériter de son pouvoir ? fit-il soudain soupçonneux.

CHAPITRE XVI

Elles étaient trois, énormes, qui arrivèrent de l'Est. À l'heure où le jour se levait et où, ce qui était assez rare, l'Orient devenait fortement plus pâle que le reste du ciel croûteux. Les Roux dirent que c'étaient de gros nuages menaçants de grêle, mais comme le vent restait nul Jdrien comprit qu'il s'agissait des baleines volantes.

Elles survolèrent la horde, s'immobilisèrent, flottant à une cinquantaine de mètres. Seule la flèche de leur gigantesque queue frémissait et des algues, même des coquillages, tombaient çà et là.

Lentement elles se posèrent au centre du cercle que formaient les Hommes du Froid, et Jdrien se rendit compte qu'une seule était habitée à la vue du petit dôme transparent juste derrière la formidable tête.

Il salua ses amis, se dirigea vers celle-là. Une échelle souple se déroula vers lui. Un homme nu, enduit d'une couche vernissée d'huile, l'attendait dans l'habitable.

— Mon nom est Steraw. Nous devons vous rejoindre beaucoup plus tôt mais une tempête terrible soufflait à l'Est et notre amie solina ne pouvait prendre l'air. Il a fallu attendre une accalmie.

L'habitable se refermait et la baleine frémissait.

— Elle filtre l'air pour en extraire l'hélium nécessaire. Celui-ci est ensuite diffusé dans l'immensité du corps. Nous allons nous élever.

Jdrien, qui avait vécu l'aventure des dirigeables des Rénovateurs, trouva qu'il n'y avait aucun point de comparaison. Pas un seul instant il n'eut l'impression que son sort était lié à celui d'une machine inerte. Au contraire, la sensation de s'envoler lui-même l'enthousiasma et, avec reconnaissance, il communiqua sa joie au cerveau de l'animal, fut énormément surpris que celui-ci

accepte avec un humour tranquille ses compliments. Avec gentillesse, la solina lui laissa « visiter » mentalement tout son système nerveux, et les secrets de son évolution qui l'avaient arrachée à l'océan pour la faire flotter dans les airs.

— C'est prodigieux, dit-il à Steraw.

Venant de se réveiller, la petite Rewa grimpa à travers les tubes transparents, depuis les chambres de repos jusqu'à la cellule translucide, et regarda Jdrien qui sur le conseil de Steraw était en train d'ôter ses fourrures.

— Bonjour, dit-il, tu es ma petite sœur, n'est-ce pas, puisque le Kid t'avait adoptée. Tu sais qu'il m'avait aussi protégé quand j'étais aussi petit que toi ?

Elle hocha la tête.

— Conduis-le jusqu'à Meloze, qu'elle l'enduisse d'huile. C'est absolument nécessaire pour éviter l'irritation de la peau. Il y a aussi des risques d'infection, la matière translucide de notre habitat est osmotique et peut laisser passer certains virus dangereux.

Il suivit la petite fille jusque dans les chambres profondes où régnaient une tiédeur et une lumière agréables. Il y avait là plusieurs personnes, deux femmes, un homme âgé et un jeune garçon.

Meloze était une femme blonde d'une quarantaine d'années au corps très bien conservé. Elle le fit étendre sur une couche et l'enduisit d'un baume.

— Nous le retirons du sang de solina et il contient des anticorps.

Ensuite on lui offrit à boire et il remonta dans l'habitable d'où Steraw dirigeait, semblait-il, le vol, mais grâce à la télépathie Jdrien se rendit compte qu'il n'en était rien, que tout se déroulait en total accord. La baleine savait où il lui fallait aller et l'homme se contentait de surveiller l'horizon. Les deux autres baleines non habitées flottaient de part et d'autre.

— Nous ne mettrons que trois quatre jours pour apercevoir les premiers pseudopodes de l'amibe.

Le repas eut lieu dans les profondeurs. Des piles alcalines donnaient lumière et chaleur pour cuire les aliments. Ces derniers provenaient uniquement des échanges sanguins de l'animal. Jusqu'aux arômes qui empêchaient la lassitude de l'uniformité.

Vers le soir, les baleines se posèrent dans un trou à phoques et

plongèrent pour poursuivre un voyage sous-marin au cours duquel elles se nourriraient copieusement.

Jdrien s'endormit dans la sérénité la plus totale. Il était en pleine harmonie avec son environnement, avec cette solina.

Trois jours plus tard, ils survolaient les pseudopodes de Jelly. Vus du ciel, ils formaient des sortes de talus blanchâtres, des vallées au fond desquelles on apercevait la banquise.

— Je ne la croyais pas aussi avancée vers le Sud.

Les baleines ne pouvaient s'engager au-dessus de la grosse masse gélatineuse, préféraient en suivre les contours.

— En cas de fatigue ou de malaise, les risques seraient trop grands, expliquait Steraw, et depuis qu'elles volent, les solinas ont des problèmes cardiaques à résoudre. C'est une question d'adaptation qui peut demander des années.

— Là-bas c'est un réseau ? Il est en partie occupé par le protoplasma.

— Peut-être le Réseau des Disparus.

Malgré leur existence en marge, les Hommes-Jonas possédaient des renseignements sur la vie ferroviaire du reste du monde. Ils emmagasinaient leurs connaissances dans le cerveau extraordinaire de leurs baleines qui les restituaient à la demande, uniquement par télépathie.

— Mais lorsqu'elles meurent ?

— Elles prévoient leur fin, sauf en cas d'accident bien sûr ou de capture par les chasseurs. Nous savons éviter les stations de chasse, mais parfois certaines se laissent piéger. Avant de mourir, une baleine transmet tout son savoir à une plus jeune.

— Ce sont les plus évoluées des solinas, les autres restent en troupeaux et périssent sous les coups de harpon.

— Nous ne sommes alliés qu'à une seule famille, et depuis longtemps nous n'utilisons que les descendantes d'un couple. Comme elles-mêmes n'acceptent que ceux de notre famille.

— Mais pour assumer une descendance elles doivent s'accoupler ?

— Bien entendu. Dans ce cas nous débarquons dans quelques endroits secrets où nous sommes recueillis par d'autres Hommes-Jonas, le temps du rut.

Les baleines s'éloignèrent de Jelly pour tenter de rejoindre un

trou de phoques mais, la nuit venant, elles durent se poser sur la banquise.

— Que décidez-vous ? demanda Steraw.

— Si je le savais. Il n'y a que la composition bactérienne des Sibériens qui détruit Jelly. Ils en conservent le secret et l'aurions-nous que nous ne pourrions l'utiliser. Comment amener jusqu'aux premiers pseudopodes des wagons-citernes de produit ?

— Et vos amis Rénovateurs, avec leurs dirigeables ?

— Ils ne sont plus dans cette zone, ils ont dû renoncer à leurs aérostats. Ils sont allés au-delà de leurs possibilités, tant humaines que techniques.

C'était au cours du repas du soir qu'ils discutaient ainsi.

— Nous sommes tous menacés par la fuite de Jelly devant les Sibériens, déclara l'Homme-Jonas. Jusqu'où iront-ils ?

— Je l'ignore, mais cela devient un problème politique angoissant pour le Président Kid. Au début, il espérait que Jelly se dirigerait vers l'Est, c'est-à-dire vers la Panaméricaine et que Lady Diana interviendrait. Mais les Sibériens ne veulent pas de conflit avec leur principale Compagnie rivale. Et comme cette zone est déserte, revendiquée par le Kid mais non équipée, ils en profitent pour agrandir leur territoire sur la banquise. Ils ont besoin des ressources de la banquise, baleines bien sûr, morses, manchots.

Le lendemain une dernière fois les baleines survolèrent les abords de Jelly. Celle-ci ne donnait pas l'impression de progresser, mais ce n'était qu'une apparence car les pseudopodes les plus minuscules ne cessaient de s'allonger vers le Sud, de s'y fixer et ensuite la masse du protoplasma suivait.

— Elle a dû nettoyer plusieurs rookeries et trous à phoques, dit l'Homme-Jonas. Elle paraît repue pour le moment.

— Il est inutile de s'attarder, dit Jdrien... Il faudra que le Kid envoie un négociateur chez les Sibériens, mais il ne dispose de personne.

Lorsque les baleines survolèrent la horde des Roux, il éprouva une grande tristesse à la pensée de quitter les Hommes-Jonas, et la petite Rewa lui demanda de dire à son « Doj » qu'elle l'aimait beaucoup et que plus tard elle reviendrait le voir.

Les Roux l'attendaient avec un festin. Ils avaient capturé un jeune ours blanc dont il dut manger le cœur et le foie pour

augmenter ses forces. Il le fit sans répugnance.

— Les montagnes mangeuses d'hommes approchent-elles encore ?

— Toujours.

— Nul ne les arrêtera ?

— Nous ne pouvons pas savoir.

Ils retournèrent vers le Sud et mirent deux jours de moins à rejoindre le terminus car, entre-temps, le chantier avait fortement progressé. Lichten l'entraîna dans son compartiment-bureau pour s'entretenir avec lui de Jelly.

Il l'écouta avec attention puis désigna la grande carte murale.

— Il faut construire une voie double, qui ira vers l'Est. Avec nos moyens, on peut progresser de plus de cent kilomètres par jour et si nous recevons des renforts nous pouvons encore augmenter ce chiffre. Nous amènerons des wagons de liquide inflammable. En distillant l'huile minérale on peut obtenir ce produit. Nous établirons une barrière de flammes.

— Les Sibériens ont essayé. Le protoplasma se retire mais n'est pas détruit. Jelly a des réactions défensives très efficaces.

— Alors il faut aller voler la formule aux Sibériens.

— Le Kid seul peut décider de ce qu'il faut faire. Je lui apporte mon rapport.

Il retourna dans le Sud à bord de son train spécial dont il goûtait particulièrement le confort. Il s'en voulait de ses faiblesses d'Homme du Chaud, mais depuis sa plus tendre enfance il n'avait connu que cette vie-là avant d'être brutalement obligé de vivre comme les Roux.

Il dut aller jusqu'à Titanpolis. Il n'aimait pas cette ville aux coupoles cristallines, on en comptait vingt-cinq, habitées par des technocrates qui ne rêvaient que de vie facile et de plaisirs sophistiqués. Très peu intellectuels, détestant la culture, ils méprisaient Kaménépolis, l'autre rivale qui avait jadis, sous la direction de Yeuse, rayonné dans le monde entier. Depuis, la situation s'était quelque peu modifiée par l'arrivée de grands centres de loisirs, mais la station encourageait toujours les arts.

On allait encore le regarder comme une bête curieuse sur les quais de la ville cristalline, et même s'il s'en moquait cela finissait par devenir agaçant.

Le Kid s'excusa de l'avoir fait venir jusque-là, mais il travaillait à une refonte totale de ses forces de sécurité, justement en prévision du danger que représentait Jelly.

Il écouta les mauvaises nouvelles avec calme puis Jdrien lui parla du projet de Lichten.

— J'y ai songé aussi. Mais pour maintenir Jelly dans des limites raisonnables par une barrière de feu par exemple, il faudrait doubler le budget de la Compagnie et c'est tout à fait irréalisable. Nous devrions traiter pour l'approvisionnement en huile minérale pour des quantités telles que le prix de la tonne augmenterait très vite et que nous ne pourrions faire face. De plus, à raison d'un homme tous les cent mètres, ce qui serait à peine suffisant, il faudrait déployer entre cinquante et soixante-dix mille hommes pour protéger notre zone nord. C'est-à-dire que nous viderions nos frontières sud avec l'Antarctique. Lady Diana serait tentée d'en profiter.

— Vous allez renoncer ?

— Je vais négocier avec les Sibériens, mais je crains qu'ils ne me demandent le territoire nord jusqu'au Réseau des Disparus. Yeuse m'en a révélé la richesse. Ce serait pour nous une perte désastreuse.

Ce n'était pas le moment de lui parler de ce que Jdrien avait vu sur le chantier du Réseau du 160°, du rôle que le grand maître Aiguilleur jouait là-bas. Le Kid avait besoin de cet homme pour concourir à la défense de la Compagnie. Plus tard, le garçon essaierait de le mettre en garde.

— Tu vas retourner au Dépotoir, fit tristement le Kid.

— Je peux rester quelques jours auprès de vous, répondit Jdrien.

— C'est vrai ? Je sais que tu n'aimes pas cette ville. Tu fais un gros sacrifice et je t'en remercie.

Il eut un petit sourire amer.

— Vois-tu, je la voulais merveilleuse, pure comme la glace la plus pure. J'avais vu comment Kaménépolis, avant la guerre, s'était dégradée dans ses mœurs et je ne voulais pas que ma capitale devienne un lupanar géant. Mais je me suis trompé. Il n'y a pas de bordel officiel mais les habitants s'offrent des partouzes à domicile, sont plus débauchés, plus avides que les épaves que j'ai connues ailleurs. Cette apparence cristalline n'est là que pour donner le

change.

— On s'y débauche parce qu'on s'y ennuie peut-être.

— J'ai trop misé sur la technique, la science, donné de trop hauts salaires. Ces gens-là préfèrent aller chasser le loup rouge, et se vautrer au retour dans l'alcool et la pornographie qu'ouvrir un livre ou assister à une représentation théâtrale. Mais je suis le premier responsable de cet état de choses. Le grand Viaduc, à force d'exalter les imaginations de ceux qui y travaillent, leur donne une morgue intolérable.

CHAPITRE XVII

D'abord ils aimaient un peu trop le thé et les plats chauds. Bon, d'accord, c'étaient des Roux, aucun doute là-dessus, mais avec des habitudes d'Hommes du Chaud. Ils perdaient un peu de leur prestige à ses yeux.

D'habitude, Farnelle, quand surgissait de l'horizon une tribu de Roux, devenait toute languide à la pensée de tous ces mâles qui allaient se présenter devant elle. La plupart ne cachaient pas le désir qu'elle leur inspirait et avalaient sans rechigner l'hormone qui leur permettrait de passer une ou deux heures avec cette Femme du Chaud dont la science amoureuse les surprenait. Leurs compagnes ne les avaient pas habitués à tant de raffinement mais, durant des mois, l'imagination de Farnelle pouvait bâtir plusieurs scénarios de joute érotique lorsque la solitude devenait particulièrement lourde et que le vent soufflait à des vitesses inimaginables.

Mais ces deux-là n'avaient pas l'air de la trouver à leur goût. Et même quand elle avait tâté, peut-être un peu trop brutalement, leur appareil génital pour vérifier qu'ils étaient bien des Roux, aucun n'avait semblé apprécier.

Ça faisait le troisième matin qu'elle leur apportait du thé avec des toasts, du beurre, de la confiture synthétique, du poisson fumé, sans que se soit produit le moindre signe d'intimité.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? J'en sais fichtrement rien. Ils pensent aller vers la Compagnie de la Banquise mais ils n'y parviendront jamais dans ces conditions. Supporteront pas le voyage.

Lorsqu'elle constata qu'ils avaient tout mangé, elle se planta devant eux.

— C'est la belle vie, hein ? Mais faut pas croire qu'elle va durer.

Il faut choisir, les gars. Vous voilà rassasiés, la Compagnie de la Banquise c'est par là.

— On se demande, dit le plus grand, si vous pourriez pas nous déposer quelque part. Vous avez une loco qui fonctionne encore ?

— Vous voulez dire que je devrais en plus vous trimbaler vers une cross station par exemple ? Ils n'ont rien à foutre des Roux là-bas. Les Roux c'est fait pour marcher sur la glace, bouffer des bâtons de viande et des boules de graisse, pas pour se prélasser dans un pullman.

— C'était juste une question. Peut-être que la loco ne fonctionne pas ?

— Quand j'en ai pas besoin je la vidange entièrement, sinon c'est la catastrophe. Faut pas oublier un centimètre cube d'eau ni même un peu de buée... Sinon ça pète de partout. En ce moment j'ai des ennuis avec le système de graissage. J'ai pas trouvé de l'huile assez fluide et elle a gelé, si bien que le système est tout bousillé.

— Eh bien voilà, fit le grand en se levant. Fallait nous le dire. On a fini de se rouler les pouces, pas vrai, Jdriele ? On va réparer la loco de voyageuse Farnelle en échange des bons soins qu'elle a pour nous.

La veuve se gratta la tête à travers sa cagoule de protection :

— C'est le monde à l'envers. Des Roux qui seraient capables de remettre à neuf mon système de graissage ?

— Vous savez, en Zone Occidentale on a des locos tout aussi fragiles.

— Elle a bon dos, cette fichue Zone Occidentale. Si je l'avais pas vue sur mon atlas, j'y aurais jamais cru.

— On va aller voir.

Sûre qu'ils allaient bousiller sa vieille loco, elle les accompagna jusqu'au butoir qui marquait la fin de sa voie ferrée personnelle.

Mais dès que les deux hommes eurent les outils en main, elle constata qu'ils n'avaient pas exagéré et qu'ils s'y connaissaient. Elle finit par les laisser pour aller voir ce que faisaient ses deux garnements au saut du lit. Lorsqu'ils apprirent que les deux étrangers travaillaient sur la loco, ils les rejoignirent.

Depuis la passerelle elle surveilla tout son monde à l'aide de la longue-vue sur pied. Puis elle vit revenir les deux enfants avec un bout de tuyauterie en cuivre :

— Ils demandent si t'as la même. Ils disent que dans la salle des machines du *Princess* il y a certainement la même chose.

Elle descendit dans la salle des machines à moitié envahie par l'eau de mer. La glace qui la recouvrait n'avait qu'une dizaine de centimètres d'épaisseur et restait dangereuse. Elle finit par trouver un bout de tuyau. Elle en avait déjà vendu pas mal à des brocanteurs. Avec le cuivre ils fabriquaient des imitations d'objets d'autrefois qu'ils revendaient un prix fou.

— Ça marche, les réparations ?

— Ils pensent qu'ils en ont pour deux ou trois jours.

Ça la fit ricaner :

— Le contraire m'aurait étonnée. Ils s'incrument. Si jamais la loco ne marche pas au bout de trois jours, je les écorche et je me fais un tapis de leurs peaux.

Mais quand elle vit qu'ils ne revenaient pas manger, elle s'équipa pour leur porter le repas, ainsi que ceux des enfants.

— Les pistons en ont pris un coup, lui dit le plus petit, mais on va essayer de chemiser le cylindre.

— Chemiser le cylindre, fit-elle abasourdie par leurs connaissances techniques.

— Vous avez bien de l'acier en plaque dans votre cargo et de quoi faire une soudure ? Ça sera un travail assez grossier mais nous obtiendrons une meilleure compression de la vapeur. Depuis pas mal de temps vous ne tourniez que sur un cylindre qui n'est pas fameux. Au cours du prochain voyage, vous risquiez de tomber en panne définitive.

Elle en eut des sueurs froides. En panne à des centaines de kilomètres de la station voisine ? Les deux gosses auraient résisté au froid, mais elle n'aurait pas tenu quarante-huit heures. Que seraient devenus ses deux fils dans cette immensité ? On méprisait trop les métis dans le monde du Chaud pour les recueillir, et les tribus de Roux ne passaient pas régulièrement.

— Regardez.

Il éclaira l'intérieur du cylindre et elle aperçut les griffures du métal.

— Le mieux, ce serait un plastique spécial qui résiste à la chaleur et à la pression. Vous n'avez pas ça ?

Elle secoua la tête, la gorge nouée, incapable de parler tant le

choc avait été rude.

— Très bonne, votre viande, c'est du porc, hein ? Vous l'achetez dans la station ?

— C'est ça... Le poisson à la fin... La viande de loup quelquefois mais c'est coriace.

Pour la première fois le géant lui fit un sourire gentil qui la rendit toute chose.

CHAPITRE XVIII

Au bout de deux jours, Yeuse n'y tint plus et décida d'aller voir ce que devenait Gus. Elle vivait comme une recluse dans l'énorme locomotive pirate, se gavait de films, de confiseries et d'alcool, cédait à des crises de larmes et ne dormait que grâce à des somnifères.

Elle prépara quelques provisions et après avoir prononcé le nom de code pénétra dans l'autre partie du bâtiment. Pistolet-laser dans la main, elle était prête à tirer sur tout ce qui bougerait. Les Garous avaient déjà donné la preuve qu'ils pouvaient s'évader de leur cage.

À son grand soulagement, elle découvrit que la loco-missile était toujours en place et que Gus, assis au clavier extérieur, prenait des notes.

— Tiens, te voilà ?

— Tu vas attendre longtemps que cet engin soit appelé quelque part ?

— Je ne sais pas encore. En fait je me suis trompé. L'un des engins est venu puis est reparti.

Elle haussa les épaules.

— Il est invisible et silencieux dans ce cas, car je n'ai rien vu.

— Silencieux, absolument, mais pas invisible. Tu ne pouvais pas le voir car il est arrivé de ce côté-ci. Le mur s'est entrouvert pour le laisser passer. Il s'est rendu directement dans la nursery.

Yeuse n'en croyait rien.

— Qu'apportait-il ?

— Des bébés roux. Six filles, quatre garçons.

— Parce que tu es allé voir ?

— Bien entendu.

— Tu as vu ceux qui font ce trafic ?

— Il n’y avait personne. Les manipulations sont automatiques. Les bébés sont déposés, expulsés sous anesthésie, se réveillent dans la pièce aux mamelles artificielles. Ils sont instinctivement aussi propres que des chatons. Tu as vu des chatons dans les zoos ? Les bébés roux se comportent ainsi.

— Et qu’est devenue la loco-missile ?

— Elle est repartie.

— Vide ?

— Je pense que oui ; je n’en suis pas sûr car elle est allée ensuite plonger dans l’immense puits où elle est restée environ deux heures.

— Elle se déplace comme ça, comme un dirigeable ?

— Pas tout à fait.

Il fit pivoter son siège et passa sa main dans une barbe de plusieurs jours.

— J’ai pensé à tout sauf à un rasoir... Pourras-tu aller le chercher ? Je n’ose pas m’absenter une seconde de crainte de manquer une occasion unique.

— Comment se déplaçait cette loco ?

— Sur des rails.

Elle eut un sourire sans joie.

— Que je suis bête ! Bien sûr, des rails. Invisibles aussi ?

— Non, des rails lumineux. L’engin glisse sur deux rails lumineux qui le précèdent de plusieurs mètres, du moins à l’intérieur des bâtiments... Mais quand il est reparti à l’extérieur, j’ai vu que les deux rails lumineux se prolongeaient très loin. Comme il faisait nuit, je n’ai pas eu idée de leur longueur. Et derrière lui leur image persiste longtemps. Peut-être une image rémanente mais je ne peux rien affirmer.

Elle vit que la porte de l’engin était ouverte.

— Tu peux visiter, l’encouragea-t-il, mais c’est vraiment décevant. Tout juste confortable en fait.

— Jamais de la vie ! Je ne tiens pas à aller visiter l’endroit où se fabriquent les bébés roux, les bébés cochons et surtout les autres petits monstres. J’imagine une sorte de mère fantastique, peut-être de dimensions inimaginables qui pond tout ça pour en fournir la Terre.

Elle glissa derrière le pupitre avec ses provisions et Gus prit une boisson fraîche.

— Te demandes-tu ce qu'il y a au bout du voyage ?

— Bien sûr, mais ma curiosité est plus forte que ma terreur. De plus qu'est-ce que je risque ? J'ai atteint mon but. Depuis deux ans je suis hanté par ce mot de Concrete Station. Je ne vais quand même pas renoncer même si je dois me fondre dans l'inconnu à jamais. Crois-tu que ce soit une existence que la mienne, que trimbaler ce tronc sur mes mains soit vraiment si agréable que je redoute une mort qui me délivrerait au moins de la pesanteur ?

Il but d'un trait, poussa un soupir, refusa le reste des provisions :

— Plus tard.

— Pourquoi des Roux ? Pour compenser les pertes ? Pour équilibrer la faible longévité des Hommes du Froid ? Pour faire enrager ceux du Chaud ? Les Roux se multiplient normalement et sont même assez féconds puisqu'en moyenne une femme entre douze et trente ans donne une naissance par an.

— Je ne sais pas.

— Ils sont vraiment originaires d'un Ailleurs qui continue d'approvisionner la Terre ? Un ventre qui ne cesse d'engendrer.

— Tu pourrais aller chercher mon rasoir, soupira-t-il, cette barbe me démange vraiment.

Sans enthousiasme elle fit l'aller-retour, craignant de ne plus le trouver dans la salle. Il commença sa toilette sur-le-champ.

— Je ne suis pas très propre. Il n'y a pas de sanitaires dans le coin et j'ai dû aller à côté pour l'indispensable.

— Dans les nurseries ?

— Il y a un système qui aspire les déchets et je l'ai dévié à mon usage personnel. J'en arrive à penser que ces locos-missiles entreposées ici n'ont qu'un but, permettre à des humains, à certains humains, de rejoindre cet Ailleurs dont tu parles. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas réussi à faire admettre ma candidature. Il est certain que quelque chose fait défaut. Si ce sont mes jambes, c'est absurde et injuste. Je ne pense pas que cet Ailleurs fasse du racisme contre les handicapés. Lien Rag et Kurts le pirate sont venus jusqu'ici et n'en sont pas ressortis. C'est donc qu'ils ont pu rejoindre l'Ailleurs. Le Ventre Originel, tout ce que tu voudras. Pourquoi pas moi ?

Au début il affichait une ironie désinvolte, mais vers la fin sa

gorge se noua et des sanglots gonflèrent ses paroles. Yeuse crut voir ses yeux briller de larmes.

— Je suis un Ragus, je suis aussi prédestiné ou conditionné pour ce genre d'épreuves.

— Nous avons quand même réussi à pénétrer dans Concrete Station, ce que personne n'avait, à notre connaissance, réalisé auparavant. Je veux dire ceux qui s'en vantaient le plus. Pourquoi te désespérer ?

— Yeuse, j'ai réfléchi. Tu ne coopères pas. C'est la raison de mon échec. Il faut être deux pour réussir. Lien Rag était accompagné de Kurts... Toi, tu m'abandonnes.

Elle s'éloigna de lui, effrayée, certaine qu'il aurait été capable de l'attacher pour qu'elle reste.

— J'ai accepté bien des choses, cria-t-elle, mais ne me demande pas plus. Je veux retourner dans le monde actuel. Je me fous de notre destinée, des possibilités d'en finir avec le froid. D'ailleurs qui prouve que c'est ainsi qu'on y parviendra, en embarquant dans une loco bizarre pour une destination effrayante. Je préfère devenir Rénovatrice et attaquer l'enveloppe de poussière qui prive la Terre de Soleil... Enfin ils disent que c'est ainsi, mais que m'importe. Je veux travailler avec des hommes, des femmes, pas avec des puissances inconnues, des machines à moitié folles qui apportent sur cette Terre déjà bien meurtrie et désolée des monstruosité comme ces Garous en bas.

Gus ne la regardait pas. Il lissait ses joues nues avec ses mains, soupirait de plaisir.

— Je finirai par repartir, par te laisser seul ici. Tu iras téter les mamelles artificielles dans les nurseries, tu feras ce que tu voudras, mais d'ici huit jours moi je retourne, j'ai besoin de l'air vicié des stations ferroviaires, de voir des visages, de boire un thé dans une cafétéria, de regarder des tableaux, la télé. Tiens, une simple serre d'élevage avec des vaches me ferait plaisir. Mais pas cet endroit, et surtout pas cet Ailleurs. Jamais de la vie ! Si vous, les Ragus, vous êtes conditionnés pour explorer ce mystère, moi je ne me sens pas le moins du monde conditionnée. Si tu veux des provisions, je suis prête à vider les soutes de la loco géante, à ne conserver que le minimum.

Épuisée, elle se tut et se retint pour ne pas éclater en sanglots.

Juché sur son siège mobile, Gus allait et venait devant le grand pupitre, l'air secrètement ravi. Capable d'attendre des mois, des années.

— Veux-tu autre chose pour aujourd'hui ?

— Non, c'est très bien. Retourne en bas. Tu devrais prendre des tranquillisants.

— C'est tout ce que tu as à me dire ?

— C'est tout ce que tu as à me proposer ? répliqua-t-il. Nous étions unis dans la même recherche, la même foi et, la première, tu renonces en dépit de la proximité du succès.

— Quel succès ? Aller voir la fabrique de loups garous, de chèvres garous ou de cochons garous ?

— Il n'y a pas que ça... Pas que ça... Lien Rag l'a bien compris lui aussi... Et puis les Garous ne sont pas tous aussi dangereux. Je commence à me souvenir de leurs bons côtés quand j'étais dans ce gouffre au nord de la Transeuropéenne. Ils m'ont recueilli, soigné, nourri... Ils n'étaient pas féroces... Ce gouffre, c'était une tentative malheureuse d'implantation d'une installation comme celle-ci... Le système a foiré... La pile atomique certainement...

— Tu trouves que c'est parfait ici ?

— Quelqu'un, quelque chose a essayé de venir en aide aux Terriens décimés par l'ère glaciaire. Voilà ce que je vois et tu sais, tout à l'heure, en croyant m'humilier, tu m'as donné une idée. Quand tu m'as conseillé d'aller téter les mamelles artificielles, j'ai soudain pensé que la prochaine fois qu'une loco-missile arrivera, ce sera avec des bébés chèvres. Il suffira que je sois dans la partie qui leur est réservée pour avoir une chance d'embarquer pour le voyage de retour.

CHAPITRE XIX

Lorsqu'ils demandèrent à se laver avec de l'eau chaude et des détergents pour ôter le cambouis, Farnelle essaya de considérer la chose comme normale, mais d'habitude les Roux se trempaient dans les trous à phoques et n'avaient que rarement l'idée de se laver.

Ils utilisèrent la seule salle de bains encore en fonctionnement mais elle dut arrêter le chauffage. Ensuite, ils se hâtèrent de sortir sur le pont. C'est là qu'elle leur apporta le dernier repas avant la nuit. Elle le fit avec l'intention de séduire le plus grand et, pour cela, elle avait aussi emporté la boîte d'hormones.

— Demain on finit le chemisage. Après-demain on refait le plein d'huile de graissage et celui de la chaudière au fur et à mesure que le foyer la réchauffera. On fera des essais.

— Ça veut dire quoi ? fit-elle soupçonneuse... Que vous comptez toujours sur moi pour vous balader sur les réseaux ?

— Vous savez, Farnelle, dit Jdruk, nous n'avons plus la résistance de nos parents. On se ramollit en Zone Occidentale. On a cru reprendre la vie nomade, mais c'est pour ainsi dire un échec. Si bien qu'on préfère revenir vers une grosse station pour reprendre le travail de nettoyeur de verrières. Ce sera beaucoup mieux pour nous.

Elle rentra sans avoir fait de propositions précises et se jeta avec énervement sur sa couchette, fut poursuivie toute la nuit par des rêves d'une obscénité rare. Lorsqu'elle se réveilla, ils étaient déjà au travail et ses deux gosses les aidaient.

— Je deviens leur servante, fulmina-t-elle.

Elle s'examina devant une glace. Bien sûr, son visage avait pris un coup de vieux sous ces latitudes et avec la vie rude qu'elle menait. Pourtant elle avait encore de beaux seins généreux, un

ventre à la toison noire sur les cuisses rondes. Pourquoi paraissaient-ils ignorer l'un et l'autre ses charmes ?

Elle leur apporta de quoi manger ainsi qu'à ses gosses et les envia tous les quatre de pouvoir s'installer à même la banquise pour ce repas. Elle sentait le froid l'envahir sous les fourrures et sa méchante combinaison usée.

— Le brûleur en a pris un coup. Vous devriez filtrer l'huile que vous achetez.

— C'est de l'huile minérale. Je la prends dans les soutes du cargo. Mais le niveau est très bas.

— Il y a des boues, expliqua le plus petit. C'est ce qui encrasse le brûleur. On va tout vidanger et épurer. Vous aurez une loco terrible. Capable d'aller loin.

En revenant vers le *Princess*, elle remâcha ses dernières paroles. Une loco capable d'aller loin ! Non, mais qu'est-ce qu'ils imaginaient, qu'elle allait les trimbaler jusque dans la Compagnie de la Banquise ? Traverser toute la Fédération australasienne avec les dangers que ça représentait ?

Elle restait attachée à son cargo. Ils en avaient trop bavé des années pour l'atteindre, c'était pas le moment de l'abandonner. Avec les bandes de truands qui rôdaient à l'affût d'une base, si elle partait trop longtemps, au retour ces gens-là risquaient d'avoir pris sa place.

Depuis la passerelle, elle surveilla les deux Roux et ses gosses. Que ces types-là n'essayent pas de filer en douce dans sa loco. Ils découpaient de grands blocs de glace pure qu'ils transportaient jusqu'à la chaudière.

— Faut que je les aie à l'œil.

À tout hasard elle alla boucler l'écoutille qui pouvait conduire directement aux soutes d'huile minérale, laquelle était figée depuis des siècles. Il fallait la découper à la scie pour en remonter les blocs, les faire fondre dans une chaudière, mélanger le résultat avec un produit qui empêchait la solidification. Ils ne pourraient pas opérer à son insu et c'était elle qui détenait les bidons du produit.

Au milieu de la journée elle leur apporta un ragoût de sa fabrication. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas cuisiné ainsi.

— Vous avez vu, on a fini le chemisage.

À tous les deux ils manœuvrèrent la bielle et le piston parut

fonctionner sans le moindre jeu.

— Vous verrez tout de suite le changement. Il y avait aussi la distribution de la vapeur qui donnait du souci mais c'était pas grand-chose.

— Faut qu'on fasse le plein d'huile à brûler, dit Jdriele.

— Faut aller la chercher, mon vieux, répliqua-t-elle. Elle se découpe à la scie dans la soute. C'est pas commode. Ça pue, c'est dégueulasse.

Ils s'en retournèrent avec elle et elle ouvrit l'écoutille en question. Ils descendirent, suivis par les deux gosses enchantés. Ils commencèrent à remonter des blocs. Au dixième elle se fâcha :

— Ça suffit pour le moment. C'est juste pour essayer, non ?

— Avec ça on n'ira pas loin, dit Jdruk conciliant.

— Il n'est pas question d'aller loin, fit-elle sèchement.

— Bon, d'accord. Vous avez de quoi empêcher l'huile de durcir ?

Elle préleva juste la quantité nécessaire dans ses réserves. Ils firent fondre l'huile, l'épurèrent avec un filtre, la rendirent ingélifiable. Du moins jusqu'à moins vingt-cinq mais les réservoirs étant calorifugés, cela suffisait.

Ils ne firent aucune réflexion, emportèrent l'huile ainsi préparée dans des bidons spéciaux. Il faisait presque nuit lorsque Gdano, son fils aîné, vint la chercher :

— Viens voir, maman, ça marche rudement bien. Ils t'attendent pour aller faire un tour.

— D'accord, fit-elle.

Sous ses fourrures elle glissa deux revolvers à barillet de gros calibre. Elle redoutait une perfidie.

Dans la cabine elle se rendit compte que la montée en pression s'effectuait beaucoup plus vite et que les fuites étaient pratiquement toutes colmatées. Quand Jdriele envoya la vapeur dans les pistons, ceux-ci réagirent sur-le-champ, les roues motrices patinèrent sur le verglas des rails. Il fallut que la glace fonde pour que la loco commence d'avancer lentement. Le verglas la ralentissait énormément mais enfin elle marchait très bien.

— C'est parfait, dit-elle. Un professionnel n'aurait pas fait mieux et ça m'aurait coûté les yeux de la tête.

— Alors on peut compter sur vous pour nous faire parcourir une partie de notre itinéraire ?

Elle regarda le géant dans les yeux en rejetant sa tête en arrière.
— On pourrait en discuter dans ma cabine, dit-elle. Vous et moi.
Un peu angoissée, elle osa sortir ses hormones.

— Une seule et vous supporterez mon atmosphère deux ou trois heures.

— D'accord, fit Jdruk. À quel moment ?

— Disons après le repas du soir.

CHAPITRE XX

Lorsqu'elle remonta vers la conscience des choses, Yeuse crut qu'elle ne s'éveillerait jamais, tant était long et douloureux le cheminement jusqu'à cette chambre luxueuse installée dans le cœur d'une énorme locomotive.

— J'avais bu, avoua-t-elle à voix haute, mais il n'y avait personne pour l'entendre.

Elle avait beaucoup bu, ces dernières vingt-quatre heures, plus que nécessaire pour s'abrutir dans des sommeils épais et âcres qui s'achevaient brutalement en cauchemars. Elle reprenait de l'alcool, s'enfonçait un peu plus, mais les horreurs étaient toujours au fond d'elle-même et ne se libéraient que par épisodes.

En titubant elle gagna la salle de bains, projeta une douche glacée sur sa nuque avec l'espoir de redevenir elle-même, de n'être plus cette femme dépendante d'une boisson forte, d'une pilule, d'un souvenir angoissant. Comme elle était heureuse lorsqu'elle dansait dans le cabaret érotique où le Kid lui servait de partenaire ! Et dans le train-bagne sibérien avait-elle eu de ces cauchemars ? Non, juste la hargne et la volonté de s'en sortir un jour. Mais là c'était le bout du chemin, la fin d'une attente.

Elle examina son visage, le trouva boursoufflé. Depuis des semaines elle accumulait les subterfuges pour tromper sa terreur.

— C'est aujourd'hui que je prends ma décision. Aujourd'hui je vais rester sobre, je vais affronter ces horreurs accumulées dans ma mémoire et dire que je pars, que je retourne vers l'Est, vers la Compagnie de la Banquise.

Elle rit doucement. Pour ce faire, il lui faudrait échapper aux meutes de tous ses ennemis. La réapparition de la monstrueuse locomotive sur les réseaux de la Dépression Indienne mobiliserait

tous les tueurs, les Tarphys de Lady Diana comme tous ceux que la promesse d'une prime lancerait dans le sillage. Mais pour l'instant elle n'avait pas d'autres moyens à sa disposition.

— Gus, mon pauvre Gus, je suis désolée mais c'est aujourd'hui que nous nous séparons, répéta-t-elle devant sa glace en enfilant sa combinaison isotherme.

Même dans Concrete Station elle la portait toujours, sûre qu'à tout moment la machinerie pouvait s'arrêter. Cette chose qui fonctionnait depuis des siècles finirait bien par tomber en panne. Il n'y avait pas d'exemple de pérennité d'une machine.

Voilà, elle était prête. Il suffisait de rejoindre la passerelle, d'emprunter l'échelle de coupée et d'aller trouver le cul-de-jatte. La tentation la guettait de n'en rien faire, de repartir sournoisement sans le prévenir. De toute façon, il refuserait de venir avec elle, à quoi bon donner un caractère dramatique à leur séparation ?

Elle gagna la passerelle, descendit dans le hall immense, puis cria :

— Ophiuchus Quatre.

La porte en Z s'ouvrit et elle commença de suivre la spirale ascendante jusqu'à la salle du pupitre.

— Gus ?

Elle l'imaginait endormi dans la loco-missile dont la porte restait ouverte. Elle s'en approcha avec méfiance, appela :

— Gus, tu m'entends ?

Un seul coup d'œil lui suffit : il n'était pas là.

Pour l'attendre, elle s'installa derrière le pupitre, pensant qu'il était parti dans la zone froide surveiller les nurseries, peut-être voir si les chèvres à longs poils ne seraient pas lâchées prochainement, ce qui signifierait l'arrivée d'un autre convoi de bébés chèvres.

Curieux, ces chèvres que l'on préparait pour le grand froid et qu'on ne voyait nulle part. Peut-être ne supportaient-elles pas la liberté. Que mangeaient-elles sur la banquise où rien ne poussait ? Des chèvres carnassières ? Elle ne s'était jamais posé la question.

— Peut-être une erreur de plus de la machine, pensa-t-elle. Elle n'en manque pas une. C'est comme ces cochons poilus. Il en existe quelques-uns, mais les loups doivent les traquer sans pitié.

Le temps s'écoulait et elle envisageait le pire, une descente dans la spirale, dans le froid, pour y retrouver Gus et lui parler.

— Mais que fait-il ? Il ne passe quand même pas sa vie là-bas...

Elle devait aller voir. Lentement elle ferma la cagoule qui protégeait son visage, renforça le chauffage à pile et finit par se décider.

Elle aperçut les bébés roux qui grouillaient dans la nursery, puis à côté elle chercha les chèvres déjà adultes. Il n'y avait que de minuscules chevreaux lainés qui tétaient eux aussi des simulacres de mamelles. Ils n'étaient là que depuis peu, deux jours peut-être. Et Gus avait pu embarquer dans l'engin avant qu'il ne reparte vers la source mère de ces étranges choses.

CHAPITRE XXI

Tout au long du voyage, Ann Suba eut l'impression qu'Astyasa désapprouvait sa décision, appréhendait même secrètement qu'elle ne s'obstine à rester sur les Échafaudages, dans le cas où Ma Ker ne serait plus capable de diriger les affaires de la petite communauté des Rénovateurs.

Le convoi qu'il avait loué s'avérait particulièrement poussif et inconfortable, et leur logement était aménagé dans un fond de wagon de marchandises avec juste des couchettes et un poêle à charbon qui refoulait une fumée étouffante. La loco alimentée également au charbon, c'était la principale ressource de la Sun Company avec les yaks, paraissait à bout de souffle et, comme on ne trouvait pas des dépôts de combustibles dans chaque station, il fallait faire des stocks énormes qui alourdissaient encore la charge.

Ann profitait des longues attentes dans des cross stations pour faire un peu de toilette et écrire à Liensun qui avait très mal pris son départ. Il lui avait jeté au visage qu'elle devenait ambitieuse et cynique. Doué pour lire dans l'âme des gens, il avait certainement découvert qu'effectivement elle désirait depuis toujours s'imposer à la tête de la colonie rénovatrice. Déjà à Fraternité I, et elle était à l'origine de la scission qui était intervenue lors de la création de Fraternité II dans le protoplasma de l'amibe géante.

Au cours des derniers mois d'exil dans China Voksal, Ann avait fini par convenir que sa passion dévorante pour Liensun n'avait été en fait qu'une façon de le détourner de Ma Ker. Certes, elle avait assouvi avec lui ses plus secrets désirs, mais la perspective de diriger les Rénovateurs des Échafaudages avait pesé plus lourd que son attachement pour le jeune garçon.

À la frontière, les gardes parurent réticents pour la laisser

entrer. Elle était considérée comme compagne de Liensun, lui-même interdit de séjour par les autorités religieuses de la Compagnie.

— Je viens seulement pour quelques jours, assura-t-elle, espérant que plus tard elle obtiendrait une autorisation à long terme.

Leur convoi fut retardé près de vingt-quatre heures et Astyasa enrageait.

— De quoi vous plaignez-vous ? dit-elle cinglante. Grâce à moi vous n'avez pas perdu de temps à China Voksal et vous avez économisé une partie des fonds. Vous pouvez bien patienter quelques heures.

On finit par l'autoriser à revenir dans la Compagnie sans lui fixer de délai. Seul Liensun était considéré comme dangereux.

Il y avait du nouveau dans la sinistre Vallée des Échafaudages abandonnés. Les Rénovateurs avaient construit une voie de raccordement qui, d'ici à quelques semaines, atteindrait le pied de la falaise. Pour l'instant, il restait un petit kilomètre à parcourir. De plus, deux ascenseurs monte-charge fonctionnaient et les emportèrent jusqu'à l'étage, à plusieurs centaines de mètres, où Ma Ker avait son bureau.

Si les Échafaudages existaient toujours et avaient même été consolidés, refaits avec des bois imputrescibles, les cavités forées dans la roche étaient en augmentation. Désormais la vieille physicienne travaillait et résidait dans une grande salle protégée du froid par des doubles cloisons de verre.

Ma Ker était encore amaigrie et elle tendit une main tremblante à la jeune femme avec un sourire ironique.

— Je savais que vous reviendriez quand je serais sur le point de tout abandonner, et malgré ma défiance envers vous je ne vois personne d'autre capable de prendre ma succession.

— Même pas Liensun ?

— Non. Plus tard peut-être, quand les épreuves et surtout les échecs l'auront rendu plus tolérant.

— Je ne suis pas venue pour prendre votre place mais pour vous apporter des ouvrages. Avez-vous déjà lu les livres de Charlster ?

Ma Ker hocha doucement la tête en se laissant aller contre le dossier de son siège :

— Charlster... Bien sûr.

— Vous connaissiez ?

— Nous nous sommes tous connus à une époque. Nos chemins ont bifurqué à cause de la répression surtout. Je sais qu'il était très suspect aux yeux des scientifiques.

— La Panaméricaine ou les Aiguilleurs avaient falsifié ses ouvrages. Plutôt que de les interdire ils les avaient rendus farfelus pour déconsidérer Charlster, mais j'ai avec moi les originaux.

— La théorie du nœud astral, de l'écheveau flocculatif, c'est son néologisme. C'est vrai que c'est intéressant pour expliquer que différentes expériences n'ont réussi qu'à créer des lucarnes éphémères dans les strates de poussières lunaires. Charlster soutient qu'il y a un diffuseur constant capable de régénérer ces strates.

— La Lune réduite en cendres n'aurait donc pas complètement essaimé. Il resterait un noyau important qui laisserait échapper des couches denses pour réparer les fameuses lucarnes ? Mais cela suppose une mécanique obéissant à des lois.

— Justement, soupira Ma Ker, Charlster n'a jamais pu formuler ces lois et c'est par là qu'il pêche. Le reste de sa théorie implique trop de hasards, de mystères, d'hypothèses inconsistantes.

— Mais vous devriez relire les originaux, insista Ann Suba. Je voudrais comparer ensuite votre réflexion sur cette relecture avec les miennes.

— Je suis trop épuisée pour avoir le courage de lire ce genre de livres. Je consacre toutes mes forces à la création de cette nouvelle base. C'est tout ce que je peux faire.

— L'idéal des Rénovateurs vous laisse désormais indifférente ?

— Non, mais j'estime que pour reprendre nos recherches, voire nos expériences, il nous faut des installations fiables. Nous avons commis trop d'erreurs au cours des quinze dernières années et surtout sur la banquise et dans le corps de Jelly. Vous pouvez triompher, vous aviez raison de vous opposer à ce projet. Mais je voulais obtenir les meilleures conditions de sécurité.

Ann Suba fut troublée par cet aveu. Ma Ker avait toujours été une femme forte, impérieuse, difficile, et voilà qu'elle faisait presque ses excuses.

— Liensun ?

— Il rêve d'un commando allant en dirigeable délivrer Charlster emprisonné dans un train-bagne qui circulerait dans la Province Antarctique.

— C'est de son âge de rêver à des combats grandioses et inutiles. Charlster doit être comme moi, à bout de résistance. Il y a des décennies qu'il est persécuté. Peut-être même n'a-t-il plus sa tête... Ce serait une entreprise folle... Vous l'avez abandonné ?

— Il fallait que je revienne... China Voksal n'est pas un endroit où je me sens bien.

— Alors qu'ici vous sentez le pouvoir vous frôler ? À juste titre. Il faut que ce soit une femme comme vous qui dirige les Rénovateurs, je veux dire une scientifique, sinon ils retourneraient bien vite aux superstitions et à la magie. Il faut relever le niveau de l'enseignement. Les enfants doivent devenir sinon des génies, du moins des hommes capables de prouver que le Soleil existe au-delà de ce ciel croûteux, capables d'expliquer la mécanique astrale, capables aussi de poésie en racontant les récits d'autrefois où le Soleil faisait le bonheur des hommes. Il ne faudra rien négliger de leur formation. Rien. Ils devront être forts mais sensibles, intransigeants sur les faits mais tolérants pour les autres hommes et leur ignorance. Nous avons besoin de missionnaires qui répandront la vérité. Nous aurions dû nous constituer comme une Église.

— On nous accuse déjà d'être une secte, murmura Ann Suba.

— Parce que des imbéciles brandissent des soi-disant grimoires et des images fadasses d'un monde solaire stéréotypé.

Ann Suba trouva à se loger non loin de là et participa au repas en commun du conseil de gestion. On ne parlait déjà plus de collectif. Tous les étages étaient en principe représentés, mais elle eut l'impression que ceux voués à l'économie domestique, comme ceux où on élevait des yaks et des volailles, étaient quelque peu délaissés. C'étaient des endroits où l'on travaillait dur et où les gens n'avaient peut-être pas le temps de se rendre à ces repas. N'empêche que la prise de pouvoir par les scientifiques et les techniciens était déjà un fait acquis.

— Nous sommes heureux de vous revoir, Ann Suba, dit Ma Ker en levant un verre de bière fabriquée sur place. Votre retour est d'un heureux présage pour nous.

Personne n'avait demandé des nouvelles de Liensun. Par contre,

quelques personnes s'étaient inquiétées de Jdrien.

— Il a rejoint des tribus, avait-elle répondu brièvement.

Dès le lendemain, Ma Ker la convoqua dans son bureau pour lui montrer les plans des futures installations. Une cheminée centrale était en cours de percement pour rejoindre le plateau inconnu en haut de la falaise.

— Les Tibétains ne s'y sont jamais risqués. Il y aurait, paraît-il, les ruines d'un temple ancien. D'ailleurs, d'après les anciens membres des équipages de dirigeables, il resterait des traces sous la couche de glace.

— Vous pensez installer les laboratoires là-haut ?

— Sous de grandes coupoles de verre que nous commençons de fabriquer ici. Nous créons aussi un système de chauffage par air chaud pulsé. Nous forons les conduites dans la roche. Quand celle-ci nous paraît incertaine, nous la doublons avec des injections de plastique.

— Mais les Échafaudages ?

— Ils ne sont là que pour l'illusion, mais personne ne vient jamais nous inspecter. Il suffit que nous payions notre location. La production de lichens augmente lentement. Nous avons eu la chance de tomber sur un filon de charbon. Il n'est pas très important mais pour le moment il nous fournit l'énergie dont nous avons besoin.

Dans l'après-midi, elles prirent un ascenseur qui les conduisit dix étages plus haut, à un niveau qui paraissait abandonné. La jeune femme, intriguée, suivit Ma Ker qui s'enfonçait dans un étroit boyau faiblement éclairé. Elles débouchèrent dans une salle circulaire où il n'existait aucun chauffage. Ann comprit le sens des recommandations de bien se vêtir faites par Ma Ker.

— Notre cimetière. Un columbarium. Nous faisons brûler les corps et nous plaçons les cendres dans une urne de porcelaine frappée du sigle solaire.

Elle s'approcha d'une niche vide, passa sa main à l'intérieur comme pour la nettoyer.

— C'est ici que je désire être.

— Le plus tard possible.

La vieille femme ne répondit pas. Elles montèrent ensuite plus haut par une échelle tremblante. Ann craignait que sa compagne ne

tombe, mais elles arrivèrent dans l'immense caverne aux dessins rupestres. C'était surtout pour lui montrer des ballots et des caisses empilés dans la plus grande partie.

— Les dirigeables. Nous devons discuter de ce qu'il convient d'envisager dans l'avenir pour ces appareils qui peuvent encore nous servir. J'avais imaginé de créer une base aérienne à partir de *Soleil du Monde*, mais c'était une utopie. Nous ignorons quelle est la force des vents à haute altitude. Nous avons de graves lacunes. Quelle serait la réaction de l'hélium par exemple et comment supporterions-nous cette vie ? Dans le fond, il vaut mieux développer notre implantation ici.

— Mais les lamas ?

— Nous les duperons. Le vieux chef de toutes les communautés finira bien par mourir et nous aurons peut-être affaire, vous aurez affaire à des prêtres moins intransigeants. En prévision d'un conflit, il faudra quand même remettre les dirigeables en état. Si vous vous trouviez assiégés, ils serviraient à communiquer avec le monde extérieur et à vous ravitailler. Mais cette falaise est désormais une forteresse inexpugnable. À moins que les Tibétains ne fassent appel à des forces extérieures, à la flotte panaméricaine par exemple... Je me demande même ce qu'elle pourrait faire sur ce petit réseau au fond du canyon. Envoyer des bâtiments de faible puissance de tir. Le pire serait donc le blocus. Il faudra y réfléchir.

En redescendant, elle expliqua à la jeune femme que les plans pour installer des abris pour les dirigeables avaient été dressés.

— Sur le plateau, la couche de glace doit atteindre trente à cinquante mètres d'après nos prévisions. Il sera facile d'y creuser des hangars pour protéger nos aérostats du vent. Nous avons travaillé dans toutes les directions, entrepris des études tous azimuts.

— Astyasa pense que seul le niveau de vie importe.

— C'est un âne, mais il faudra vous en méfier car c'est un âne vindicatif. Je sais qu'il espère prendre ma succession mais c'est vous que j'ai choisie. Je n'aime ni vos mœurs ni votre ambition froide, mais je ne vois personne d'autre aussi capable que vous. Il faudra quand même vaincre l'aversion que cinquante pour cent des Rénovateurs éprouvent à votre égard, à la suite de votre adultère avec Liensun et de la mort tragique de votre mari Greog.

— Il voulait nous précipiter dans le vide et sans Jdrien c'est Liensun et moi qui aurions péri.

— Je sais, mais les gens qui vous sont hostiles pensent que sans votre trahison il serait encore en vie et désormais on lui attribue toutes les vertus.

— Et moi, je passe pour une salope ?

— Je pense que vous en êtes une, mais avec une intelligence peu commune.

CHAPITRE XXII

Lorsqu'elle se réveilla, Farnelle revit avec volupté les quelques instants passés avec ce Jdruk la veille dans cette même cabine. Elle frissonna au souvenir de son corps se frottant à cette fourrure, de ce membre exceptionnel la possédant toute, et elle restait encore surprise de la science de cet homme. Les Roux avaient une sexualité peu compliquée qui abrégeait les préliminaires pour passer tout de suite à l'acte. La position du missionnaire marquait le plus souvent une certaine évolution découlant d'une imitation des couples du Chaud.

Jdruk lui paraissait connaître toutes les facettes du jeu d'amour et lui en avait fait une démonstration assez éblouissante en moins de deux heures, la laissant complètement épuisée. Elle avait cru le sidérer par des initiatives manuelles et buccales, mais il avait répondu du tac au tac. Et au réveil elle gardait la même perplexité au sujet de ces deux sauvages sortis de la banquise.

Elle prit une douche, s'habilla et alla jeter un coup d'œil au-dehors depuis la passerelle. Ils étaient déjà dans la locomotive avec les deux gosses, attendant qu'elle prépare le repas du matin. Ils la prenaient vraiment pour une servante et le bon travail accompli sur la loco l'inquiétait plus qu'il ne la réjouissait. Ces deux-là avaient une idée derrière la tête mais elle saurait bien se défendre, quitte à les liquider s'il le fallait. Elle regretterait Jdruk, mais sécurité avant tout.

Elle prépara du thé, fit dégeler du lait, empila un tas de nourriture sur un plateau. Tout ça allait geler avant qu'elle n'arrive là-bas. Tant pis.

Ils avaient su régler le débit du brûleur au point qu'avec le peu d'huile qu'elle leur avait laissé préparer ils avaient pu entretenir le

foyer toute la nuit. La vapeur était en train d'échapper de la soupape de sécurité. Elle se méfiait de plus en plus de ces deux Roux. De véritables sorciers. Non seulement ils étaient des techniciens hautement qualifiés, mais en plus l'un d'eux connaissait parfaitement les techniques amoureuses. Elle se demanda si le deuxième... Il était assez joli garçon, du moins son visage paraissait plus fin malgré les poils foncés, et son sexe ne faisait pas pitié.

— Nous allons faire réchauffer tout ça, décréta le géant en utilisant le foyer pour dégeler la viande, le lait et les toasts.

Même les gosses voulurent manger chaud, eux qui d'habitude mordaient dans le poisson congelé.

— Si vous pouviez réparer le fond du cargo, proposa-t-elle...

— Pas possible, il faudrait de grosses quantités de matière plastique.

Elle buvait sa tasse de thé en les observant.

— Vous acceptez de nous conduire à cette cross station ?

— Faut voir.

Les gosses se mirent à hurler qu'ils voulaient y aller aussi et qu'elle le leur avait promis. Bref, tous se liguaient contre elle qui se méfiait de plus en plus de ce voyage.

— Vous avez grâce à nous une loco qui fonctionne. Désormais il faudra veiller à utiliser une huile de graissage spéciale.

— Faudra l'acheter dans une grande station, dit l'autre, le plus grand.

Dans l'après-midi elle dut accepter qu'ils aillent découper des cubes d'huile dans la soute et qu'ils la purifient, la rendent ingélifiable.

Elle vérifia les quantités obtenues, fit ranger les bidons dans une cabine qu'elle verrouilla. Mais ils ne protestèrent pas.

Cette nuit-là, encore apaisée par les prouesses du géant, elle préféra dormir seule. Elle rêva qu'une tribu de Roux arrivait au cargo *Princess* et prenait les deux autres en charge. Elle se réveilla, déçue que ce ne fût pas la réalité. De plus en plus embarrassée, elle se demandait ce qu'il convenait de faire.

Bien sûr, elle avait toujours la ressource d'accepter le voyage et de les livrer à la police ferroviaire qui irait les relâcher en pleine banquise. Il n'y avait pas de prison pour les Roux. On n'avait aucun délit à leur reprocher. On les persécutait, on les chassait pour leur

peau, pour leurs organes sexuels qui faisaient, disait-on, un aphrodisiaque merveilleux mais eux restaient pacifiques. Quand ils venaient fouiller les ordures d'une station, ils étaient toujours acceptés au même titre que les rats, les goélands et les loups. Quand ils nettoyaient une verrière ou un dôme, ils accomplissaient leur tâche avec application. Ils ne se mettaient jamais en grève. Si on les nourrissait mal pour ce travail, ils se contentaient de disparaître en une nuit.

Si la police ferroviaire les débarquait sur la banquise, ils étaient fichus de revenir au cargo. Pendant des semaines elle resterait dans l'attente, sur le qui-vive. En plus, il s'agissait de Roux évolués qui parlaient bien la même langue qu'elle, qui savaient réparer une loco et qui préféraient la nourriture chaude à la froide. Un comble !

Le soir elle essaya en vain de faire parler ses deux fils. Mais ils adoraient les deux intrus qui se montraient avec eux d'une grande patience. Comme tous les Roux d'ailleurs. Cette indulgence allait si loin qu'horrifiée Farnelle avait vu une mère, avec un bébé au sein, se laisser prendre par un jeune enfant de huit ans qui apparemment faisait ses premières armes amoureuses.

Avec ses gosses elle se montrait plus autoritaire et craignait que les deux autres n'encouragent ses garnements de fils à la contestation.

Ce matin-là, il lui fallait donner une réponse aux deux Roux. Elle ne pouvait pas les faire attendre et elle leur servit le petit déjeuner sur le pont du cargo. Il n'y avait plus rien à faire sur la loco, sinon les pleins et la faire rouler comme ils l'espéraient.

— D'accord, dit-elle, je vais vous conduire jusqu'à la cross mais il faudra descendre avant sur une voie de garage. Pas question de venir sous la verrière avec moi. Déjà que mes gosses sont mal acceptés en tant que métis...

— Et qu'on crève de chaud, dit le petit Gdano.

— Ouais, je dois toujours stationner aux confins de la verrière où il fait le plus froid.

— Mais nous sommes bien d'accord, voyageuse Farnelle, dit le plus petit.

Elle fronça les sourcils, surprise par ce terme de politesse de voyageuse.

— On dit comme ça en Zone Occidentale ?

— Bien sûr, nous sommes civilisés.

— Pourtant ce n'est même pas tellement répandu dans cette région. Comment se fait-il que vous connaissiez cette formule ?

Ils échangèrent un regard, ce qui renforça sa méfiance.

— On a dû entendre ça à Stanley Station, auprès des membres de cette société de bienfaisance qui s'occupait des Roux, expliqua Jdruk.

CHAPITRE XXIII

Avec un calme souverain qui ne manqua pas de l'étonner, Yeuse prépara son départ. Elle avait décidé de laisser une des chaloupes dans le cas où Gus reviendrait au point de départ. Elle la bourra d'équipements, de provisions, n'oublia pas des armes, deux chaudières pour faire fondre le lard de phoque et fabriquer de l'huile.

Ce regain d'activité lui fit le plus grand bien, lui faisant oublier ses terreurs et lui redonnant son énergie d'antan. Elle se couchait épuisée et dormait à poings fermés sans drogues, sans alcool.

Le lendemain du troisième jour elle prépara sur ordinateur le schéma de son retour vers la civilisation. Il lui fallait éviter les grands réseaux, les stations importantes, louvoyer dans des régions difficiles sans savoir si les lignes secondaires existaient encore, certaines *Instructions Ferroviaires* qu'elle utilisait datant d'au moins dix ans.

Dans la Dépression Indienne, il suffisait d'une tempête pour modifier à tout jamais l'implantation des réseaux. Les stations se vidaient une fois détruites par le vent et les congères coureuses, voire les icebergs. Les rails tordus, arrachés, n'étaient pas remplacés et toute une zone disparaissait, mourait sans que nul ne songe à venir au secours des naufragés de la banquise. On avait retrouvé des communautés archaïques que l'on croyait disparues depuis cent ans. En général elles régressaient vers une forme de gestion médiévale où la raison du plus fort servait de code des lois.

L'ordinateur de bord faisait ce qu'il pouvait, puisait dans toutes les données, mais la moisson paraissait suspecte à la jeune femme qui prit la décision de partir quand même, de rejoindre l'aiguillage secret. À partir de là elle prendrait d'autres initiatives. Le mieux

serait de pouvoir commuter l'ordinateur sur le système interfédéral et d'emmagasinier d'autres données. Mais pour ce faire il fallait au moins trouver une Y station, agresser la brigade d'Aiguilleurs qui gérait le centre informatique. Toute seule elle voyait mal comment y parvenir. On pouvait aussi acheter des schémas dans ces mêmes stations mais ils n'étaient pas toujours fiables.

Si seulement elle pouvait rejoindre le Réseau des Kerguelen, à défaut du Réseau du 40^e. Le réseau se poursuivait vers l'Est, passait bien en dessous de l'inlandsis australien. Il pénétrait dans la Province Panaméricaine d'Antarctique, mais dans le coin on trouvait des embranchements vers le Nord.

Avec un fort sentiment de culpabilité elle ordonna le départ. La lourde machine avait reculé jusqu'au dispatching central où la plaque tournante l'avait placée dans le sens de la marche.

Yeuse n'osait respirer, attendait à tout instant que la locomotive refuse de sortir de Concrete Station. Ce prolongement mécanique de Kurts le pirate pouvait-il décemment abandonner l'espoir de retrouver son maître à cet endroit ?

Pourtant tout fonctionna sans heurt et Yeuse aperçut la mer, le pont infini, les éléphants de mer, les goélands. Il lui sembla, après des journées passées dans ce bloc de béton, que l'extérieur était merveilleux. Malgré la lumière glauque, le ciel plombé depuis des siècles.

Bientôt la loco roula à bonne vitesse. À cette allure-là, l'aiguillage qui raccordait ce monde mystérieux au reste de la Terre serait vite atteint.

Les difficultés commenceraient aussi, comme à l'aller où Gus avait dû découper des montagnes de glace, les faire sauter avec des missiles. Il y avait aussi un tunnel sous la glace à franchir, un vieux tunnel mal consolidé et elle en avait des sueurs froides à l'avance.

Déjà cette course sur cet immense pont soutenu par des piles flottantes l'angoissait. Pourvu que le vent ne se lève pas, pourvu qu'un troupeau d'éléphants de mer ne soit pas endormi sur les rails. Le radar les signalerait, mais parfois ils ne daignaient pas bouger et leur masse énorme pouvait endommager tout l'appareillage avant de la machine.

Et sans incidents elle atteignit avant la nuit ce fameux aiguillage qui était resté visible. Juste un peu de verglas transparent le

recouvrait. Elle dut le dégivrer aux ultrasons avant de descendre pour le déplacer. Mais à sa grande surprise il n'en était nul besoin. Ce qui signifiait que depuis leur passage, quatre semaines, cinq peut-être auparavant, personne n'avait circulé sur la voie où elle allait s'engager. Sinon automatiquement il serait revenu dans la position initiale.

Personne ? Pas un convoi, pas une simple draisine de colon isolé ? Il n'y avait donc rien dans cette région ? Ni ferme de pêche, d'élevage, de chasse ? Rien ?

« Et si quelqu'un était venu, se cachait sur une voie de garage que je n'aurais pas aperçue ? » pensa-t-elle soudain.

De toute façon, il était trop tard pour s'en soucier et elle s'engagea sur ce réseau tertiaire qui paraissait abandonné. La mémoire de la machine se souvenait très bien du tunnel et l'annonçait déjà à cent kilomètres.

Elle fut ralentie par un banc de congères entassées que le laser dispersa sans problème. Puis ce fut le tunnel. La continuité du rail était affichée sur l'écran mais ce n'était pas rassurant pour autant. La voûte du tunnel avait pu s'affaisser et elle se souvenait qu'il avait dix mètres de glace au-dessus. Mais le tunnel était intact. Tout était parfait, trop parfait, et un sentiment d'inquiétude commença de naître. Non seulement elle roulait sur un réseau où depuis quatre à cinq semaines aucun véhicule n'avait roulé, mais en plus elle n'avait aucune difficulté à progresser.

Et si c'était un piège ? Si les Forces Interfédérales aidées par leur allié panaméricain avaient fini par retrouver leurs traces ? Quoi de plus facile que de shunter un réseau sur des centaines de kilomètres et de tendre un piège quelque part. Au moment où elle aurait laissé s'endormir sa vigilance.

Pourtant tous les appareils de bord affichaient R.A.S. Juste quelques congères égarées sur les voies, plus loin un rail quelque peu douteux mais qui résista au passage des roues.

Bien sûr, les vieilles *Instructions* signalaient ce réseau de troisième ordre comme de viabilité incertaine, mais il en fallait bien plus pour effrayer certains aventuriers et autres chasseurs. D'autant plus qu'elle aperçut des colonies de goélands et que le guano rapportait beaucoup d'argent.

Elle ralentit encore et demanda à la machine d'adopter toutes

les mesures de sécurité à sa disposition. Les volets blindés se baissèrent, les sabords se déverrouillèrent, prêts à cracher leur missile et un radar spécial de veille entra en action, ainsi que l'asdic qui pouvait repérer à travers les masses de congères un convoi à l'affût. Les oreilles d'écoute enregistraient tous les bruits extérieurs, les analysaient, et l'écran les expliquait sous une forme elliptique du genre « CRIGOEL », « BOULCONG » qu'il fallait traduire par cris de goélands, éboulements de congères. Ce genre d'accidents produisait un vacarme horrible laissant présumer que le monde entier s'écroulait.

Bientôt elle arriverait au terminus de ce réseau-là, devrait prendre une décision. Sur la droite ce serait Temporary Station, Station Provisoire. Depuis combien de siècles portait-elle ce nom ? Comment ne pas imaginer qu'il ne manquait pas de cynisme à l'égard des fondateurs qui avaient cru s'enrichir rapidement et repartir ensuite sans laisser de trace d'implantation humaine ? Leur descendance devait la trouver de mauvais goût, cette blague-là.

C'était une cross station, donc quelque chose d'important à affronter. Mais atteindre d'abord l'embranchement sans avoir aperçu de piège était le principal.

Pas de piège. Rien qu'une suite de hasards heureux. Elle faillit en pleurer de joie et félicita la machine qui ne répondit pas, tout occupée qu'elle était à surveiller les voies, et à essayer de détecter un objectif lointain.

— Une voie de garage avant Temporary Station. Je t'y abandonnerai à ta seule garde et j'irai flairer un peu le vent, acheter quelques schémas. Je suis certaine qu'on en trouve de pas très officiels à des prix prohibitifs mais qui permettent d'échapper à des tas de curieux.

Il y avait à bord une draisine assez mal fichue qui n'attirerait pas l'attention. Elle, par contre, attirerait l'attention. Une femme seule dans le plus sale coin de la Dépression ? Un pays lugubre coincé entre le Réseau des Kerguelen et celui du Capricorne, à proximité du Réseau du 40^e.

Sans regret elle abandonna son réseau de troisième ordre, roula sur une voie non prioritaire, fut dirigée vers une voie encore plus lente, le temps de se faire dépasser par deux express et un rapide puis elle reprit le trafic.

Le schéma signalait une minuscule Y station et elle sollicitait l'aiguillage. Un feu vert troua la nuit et elle roula au ralenti dans l'obscurité, ayant éteint ses projecteurs. Les appareils ne décelaient rien de suspect, même pas de chaleur. La station était « froide » comme l'on disait, c'est-à-dire déserte, sans chaleur, sans être humain.

Elle stoppa et poursuivit ses analyses. Si elle avait la chance d'avoir trouvé une de ces « deserted » comme il y en avait des centaines en bordure de tous les réseaux du monde, même en Transeuropéenne où pourtant la densité des voies était la plus élevée !

La nuit se passa sans alerte et lorsque le jour se leva elle distingua une haute verrière. Ce n'était pas celle d'une banale station mais plutôt d'une usine. Et lorsqu'elle aborda le sas d'entrée elle comprit pourquoi. Le renifleur de la machine annonça une violente puanteur de guano.

Une ancienne usine de conditionnement de guano complètement abandonnée. Juste quelques wagons en bordure des deux voies, une verrière intacte, des piles de sacs plastiques sur un quai. L'usine avait fait faillite et pas un seul traîne-wagon ne serait venu se cacher dans le coin. Même recherché par toutes les polices ferroviaires. C'était invivable.

Le temps qu'il lui fallut pour mettre la draisine sur rail, Yeuse crut défaillir et elle abandonna la machine en toute hâte après l'avoir mise en situation d'autodéfense. L'imprudent qui tenterait de grimper à bord n'essayerait pas deux fois.

Temporary Station n'était qu'à trente kilomètres et elle profita de la voie lente pour se maquiller et se donner l'air d'une virago alcoolique comme il y en avait dans ces endroits-là.

CHAPITRE XXIV

L'arrivée du maréchal Sofi comme ambassadeur de Sibérienne dans la Compagnie de la Banquise fit grand bruit, non seulement à Titanpolis mais aussi dans l'immense territoire et jusqu'à Stanley Station, capitale de la Fédération où l'on prit la chose très mal. Il y eut des menaces de rétorsions économiques dans le cas où les deux grandes Compagnies signeraient des accords déséquilibrant la société ferroviaire.

Le Président Kid organisa une réception superbe dans le plus grand train existant dans sa capitale. On abattit des cloisons, on déroula des tapis, on suspendit des lustres, on prépara un buffet géant pour deux mille personnes.

Sofi put rencontrer là les plus importants personnages de la Compagnie et les plus jolies femmes de Titanpolis.

— Comme je regrette que voyageuse Yeuse ne soit pas des nôtres, dit-il en s'inclinant devant le Président.

Ce dernier avait renoncé à son fauteuil électrique et essayait de faire bonne figure sur ses petites jambes et dans une combinaison très simple, blanche, griffée de trois bandes d'or pour rappeler que sa Compagnie acceptait volontiers la population rousse.

Jamais Sofi n'avait vu des fruits aussi étonnants que ceux que produisaient les immenses serres de Hot Station. Il s'émerveillait devant les oranges énormes, les bananes, les fraises.

— Il faudra visiter un jour ces installations qui s'étendent sur des dizaines de kilomètres. Les plus éloignées demandent six heures de tramway et des cités satellites se sont donc construites.

Il y avait aussi les vins, production nouvelle de la Compagnie, du champagne que le maréchal trouva à son goût, même si plus tard il se fit servir des vodka-orange.

On parlait beaucoup de lui dans les groupes et on plaisantait sur sa liaison avec Yeuse, en se demandant comment il faisait avec son bras en moins pour la serrer contre lui.

Jdrien, méprisant dans une combinaison jaune griffée de blanc, ainsi l'avait voulue son père adoptif, entendait ces insinuations. Il aurait pu briser dans une seule main la tête de l'un de ces diffamateurs mais il savait que Yeuse mettait la liberté sexuelle au-dessus de tout, même si elle avait ses préférences, même si elle pouvait ensuite rester fidèle à un seul homme durant des années.

Sa combinaison était légèrement réfrigérée, ce qui lui permettait de supporter l'atmosphère étouffante de ces salons. On ne l'abordait pas, on l'ignorait même. On avait la crainte qu'un jour ce ne soit lui que le Kid choisisse comme héritier, et l'on se tenait prêt à empêcher cela, à comploter au besoin. Il s'était créé plusieurs partis qui réclamaient l'exil des Roux et des métis dans les confins de la Compagnie, mais faute d'une constitution, le Kid n'avait pu déclarer ces formations illégales.

Le maréchal Sofi vint vers Jdrien, un verre dans chaque main :

— J'aimerais boire à notre mutuelle sympathie, dit-il avec un sourire franc.

— Comme vous voudrez.

Ils vidèrent leur vodka-orange en même temps sous l'œil perplexe de leurs voisins.

— Nous regrettons que vos amis ne soient pas plus nombreux dans notre Compagnie. Nous aurions grandement besoin de leur habileté à nettoyer les verrières. Nos stations les plus isolées croulent sous le poids des glaces et il y fait noir comme dans un four. C'est très démoralisant. Votre père adoptif, par ses méthodes libérales, a fait accourir les Roux de toutes parts. Nous sommes prêts à discuter avec vous d'un statut qui leur serait favorable.

— Reste à les persuader, dit Jdrien. Je ne suis ni leur chef ni leur guide. Juste un ami un peu plus écouté que les autres.

— Un Messie tout de même. Pourrai-je aller visiter le Mausolée de votre mère et le Dépotoir ?

— Vous honorerez tous les Roux.

Plus tard le Kid se retira pour une discussion d'une heure avec le maréchal et demanda à Jdrien d'être du petit groupe.

— Mais je ne vous serai pas utile.

— Tu connais mieux que personne l'amibe.

Ils se retrouvèrent dans un petit salon où le Kid fit servir un champagne venu de Transeuropéenne.

— Je risque l'affront. Il est meilleur mais leur méthode est plus ancienne, leurs vignes serres sont déjà un sommet de la technique vinicole.

Tout de suite il aborda le problème de l'amibe. Sofi, son aide de camp et une jeune femme à lunettes qui se disait secrétaire, ne parurent pas surpris.

— Cette monstruosité menace nos installations en première ligne, nos colons pêcheurs et chasseurs, nos trous à phoques, nos rookeries de manchots.

Le maréchal écoutait, sa flûte à la main. Il ne trahissait aucune de ses pensées. Jdrien, malgré ses scrupules, tenta de lire dans ses pensées et ce qu'il y découvrit l'abasourdit. Le maréchal était en train d'estimer les possibilités sexuelles du Kid sans même écouter ses doléances. Et même un bref instant le Sibérien imagina le Kid en train de faire l'amour avec Yeuse. Ce qui scandalisa le Messie qui rompit son exploration télépathique.

Sofi était en train de répondre au Président.

— Nous voulons en finir avec cette monstruosité. Si nous nous arrêtons maintenant elle retournera sur ses bases anciennes et nous menacera directement. N'oubliez pas qu'il lui est arrivé de s'étendre sur un million de kilomètres carrés.

— Mais vous la faites fuir vers le Sud et vous occupez un territoire qui légalement nous appartient. Vous y installez des réseaux, vous en prélevez les richesses.

— Voyons, voyageur Président, nous traitez-vous de voleurs alors que nous ne voulons que débarrasser l'humanité de ce protoplasma dangereux ?

— Vous deviez chasser les Rénovateurs de leur nouvelle base. Selon nos échanges de lettres, c'était le but de votre opération militaire. Celle-ci a pris des proportions énormes. Cent mille soldats, la plus grande partie de votre flotte blindée.

— Il fallait utiliser des moyens colossaux, voyageur Président.

Certain que le Kid l'avait fait venir dans ce salon pour sonder les intentions du maréchal, Jdrien récidiva. Et très vite comprit que Sofi envisageait sans sourciller la dévastation d'une partie de la

Compagnie de la Banquise et la progression fulgurante de leur réseau.

— Mais je transmettrai toutes vos remarques à notre Convention du Moratoire.

CHAPITRE XXV

Il était tard et le Kid travaillait dans le bureau de son train spécial lorsque Jdrien le rejoignit. Il avait longuement tergiversé avant de venir prévenir le Président de la fourberie de l'ambassadeur sibérien.

— J'ai pénétré ses pensées. Ils ne feront rien pour empêcher Jelly d'envahir la Banquise. Ils espèrent même en profiter pour s'installer définitivement dans le Nord et même au-delà de l'ancien Réseau du Cancer, c'est-à-dire s'emparer de la moitié de votre territoire.

— Je m'en doutais, fit le Gnome d'une voix tranquille. Je ne lis pas dans la pensée des gens mais je me trompe rarement quand j'ai en face de moi un menteur.

Il descendit de son fauteuil électrique qui lui permettait d'être à la hauteur de ses interlocuteurs et fit quelques pas dans le compartiment-bureau.

— Je suis à bout de ressources. Je n'avais pas envisagé que la menace viendrait du Nord. Rien n'est prévu. Le Réseau du 160° lui-même n'est pas terminé. Les branches latérales sont trop courtes.

Les mains dans le dos, il se planta devant l'immense carte qui couvrait toute une cloison.

— Impossible de demander un droit de passage à la Fédération.

— Vous pensez au Réseau des Disparus ?

— Oui. Pour l'instant il n'est accessible que par l'Australasienne, la fameuse Bones Company. Ces truands-là, on doit pouvoir les acheter. Mais auparavant il faut transiter par toute une foule de minables Compagnies. Stanley Station va hurler et la Panaméricaine interviendra.

Il soupira :

— Et pourtant je dois faire quelque chose. Déjà la population s'inquiète car quelques colons ont abandonné les territoires nordiques. Ils sont arrivés à Hot Station surtout où ils racontent des horreurs alors que Jelly se trouvait encore à mille kilomètres de leurs installations.

— Vos laboratoires ?

— Mes laboratoires savent tuer une amibe. Mais pas une géante. Il faudra retourner là-bas et prélever de ce protoplasma pour l'analyser.

— Vous avez contacté les Hommes-Jonas ?

— Ils attendront sur une branche du Viaduc. Tu devras voyager dans plusieurs baleines avant d'atteindre Jelly. Il faudra prélever dans la masse même et pas seulement dans les pseudopodes.

— J'ai déjà pénétré cette gélatine.

— Je suis consterné de te renvoyer récidiver mais je n'ai personne à qui me confier. Si seulement Yeuse était là...

Jdrien se fâcha :

— Vous l'enverriez coucher avec Sofi, n'est-ce pas ? Ça ne servirait à rien.

— Excuse-moi.

Il sonna pour avoir du café.

— Je dois travailler. Il y a des dizaines de projets pour empêcher la prolifération de Jelly, tous aussi farfelus ou irréalisables. Mais sait-on jamais.

— Quand dois-je partir ?

— Demain. Si tu es d'accord.

— Rien ne me retient.

— Jelly recouvre un énorme trou d'eau où d'ordinaire les baleines refaisaient surface. Elles n'ont pas pu, et une dizaine sont mortes asphyxiées. Tout cela pour te dire que les Hommes-Jonas sont prêts à collaborer totalement.

— Et la CANYST ?

— Je m'en fous totalement.

— Vous entrez dans l'illégalité ou la révolte contre le rail, fit le garçon en souriant. Il n'y a que le premier pas qui coûte.

— La CANYST ne lèvera pas le petit doigt pour me débarrasser de cette horreur. Alors je prends mes alliés où ils se trouvent.

Très tôt le matin Jdrien embarqua à bord d'une loco-fusée qui

pouvait circuler à deux cents à l'heure sur n'importe quel réseau et du double sur celui spécial du grand Viaduc.

En quelques heures il atteignit la branche latérale où l'attendait une draisine blindée de l'armée. Il n'y eut pas un seul échange de paroles avec l'officier commandant de bord, et le métis de Roux comprit qu'à cause de ses origines il n'était pas le bienvenu. Il y avait aussi ces bruits de succession qui n'arrangeaient rien.

La draisine l'abandonna en un certain point. C'étaient les ordres. L'équipage ne devait pas assister à la venue de la baleine volante qui viendrait l'embarquer.

Ce n'était pas celle de Steraw mais la famille qui l'habitait était très agréable aussi. Ils volèrent pendant une heure puis la baleine amerrit et continua sur l'eau, puis sous la banquise avant d'atteindre un autre lac intérieur où Jdrien devait changer de solina.

La montée vers le Nord continua sous la glace puis dans les airs et à nouveau sous la glace. Un relais avait été mis en place qui diminuerait d'autant la longueur du voyage. Mais il faudrait tout de même une bonne semaine pour qu'il soit en face des premiers pseudopodes.

CHAPITRE XXVI

À l'approche de Temporary Station, la draisine se mêla au flot de la circulation sans attirer particulièrement l'attention. Elle avait baissé suffisamment le chauffage pour que du givre se colle aux vitres latérales. Il était difficile, pour ceux qui roulaient à sa hauteur, de distinguer qui se trouvait dans le véhicule. D'ailleurs le plus grand nombre de locos, de draisines, de wagons motorisés étaient dans un état de délabrement tel que de véritables carapaces de givre les recouvraient.

Dans l'écluse d'admission elle eut un instant de panique, à la vue de deux blindés de la Force fédérale d'intervention de fabrication panaméricaine. Deux unités trapues dotées des derniers perfectionnements en matière de détection et d'armement.

En principe, rien ne distinguait sa draisine construite de bric et de broc des autres. La file d'attente s'allongeait, car un feu de circulation triait au hasard les véhicules suspects des autres. Un sur trois environ. Elle eut la présence d'esprit de remonter le chauffage, et le givre commençait de fondre lorsqu'elle arriva à côté du blindé d'où s'opérait le tri. Elle poussa un soupir de satisfaction quand elle fut autorisée à pénétrer dans la ville.

Plus loin elle dut préciser sa direction à l'aide de son micro :

— Marché.

— Saturé. Prenez le Quai des Litiges.

Où allait-elle encore échouer ? Le Quai des Litiges, elle s'en rendit compte plus tard, était celui des tribunaux de toute nature. Tribunaux criminels mais aussi tribunaux de commerce, vérifications des poids, des mesures et des monnaies. Dans cette partie extravagante de la Fédération Australasienne la moindre Compagnie pouvait créer sa monnaie. Du coup les transactions se

faisaient surtout avec des dollars panaméricains, des calories banquisiennes, de l'or et de l'acier inoxydable. Ce métal valait la moitié de l'or environ. Les pièces étaient carrées, marquées d'un poisson.

Pour stationner elle dut payer sur-le-champ une somme élevée qu'elle régla en calories. Puis elle pénétra dans une cafétéria enfumée où l'on se disputait pour se faire servir. On ne faisait pas attention à elle et dans une glace piquée elle se rendit compte qu'elle n'avait rien d'engageant. Elle avait graissé ses cheveux pour les raidir, coloré son visage, lui donnant les apparences d'un alcoolisme déjà ancien et ses vêtements n'avaient rien de sexy. Pourtant on lui pinça plusieurs fois les fesses avant qu'elle n'obtienne un mélange de thé et d'alcool. Infect, car certainement du thé synthétique et de l'alcool tiré du glycogène d'un animal quelconque.

Elle écoutait les conversations. On parlait surtout d'une tempête annoncée pour dans quarante-huit heures, du prix de la viande de phoque et de celui du poisson gras. Les cours des poissons maigres s'écroulaient car on avait de gros arrivages.

Durant la journée elle fréquenta plusieurs bars louches, des boutiques, avant d'apprendre que depuis un mois tous les schémas de circulation avaient été regroupés dans deux magasins centraux sur l'ordre des autorités fédérales.

— Jusqu'ici on avait la paix avec ces types-là, mais depuis qu'ils ont mis le grappin sur la station, terminé ! On ne trouve pas un seul schéma à moins de mille dollars. Et celui qui les vend et celui qui les achète risquent gros.

Elle discutait dans un minuscule compartiment-bar avec le patron affalé derrière son comptoir. C'était un Asiatique ridé qui avait teint ses cheveux en rouge. Il expliqua que c'était à cause des parasites qui grouillaient dans cette station.

— Il faut donc passer par les boutiques officielles ?

— Oui, et surtout répondre à un long interrogatoire, fournir une adresse dans la station et patienter quinze jours. Vous serez convoquée deux ou trois fois, on viendra interroger votre logeur et vous devrez aussi trouver deux témoins affirmant que vous êtes bien une telle.

— C'est trop long, dit-elle.

— Vous devez aller dans quel coin ?

— Je voudrais faire de la vente dans les stations les plus perdues. Vente de farine. Même les plus pauvres ont besoin de farine. Il se trouve que je dois en recevoir un train complet... Je n'ai pas envie de voyager sur le Kerguelen.

— Le 40^e ?

— Dangereux pour une femme.

— Pour le 40^e j'ai peut-être un tuyau. Par les branches latérales, les lignes de raccordement, les lignes privées à péage et celles qui sont un peu négligées et dites de viabilité incertaine, on doit pouvoir se déplacer sans affronter vraiment le 40^e. Et par là-bas ça ne manque pas de microstations, parfois juste habitées par une famille, qui pourraient être intéressées par votre farine. Vous pouvez repasser ?

Elle se méfiait mais elle ne voyait pas d'autre solution.

— Bientôt ?

— Demain même heure ?

Pour trouver un compartiment simple elle dut marcher beaucoup et payer une somme exorbitante pour un quart de compartiment, avec juste une couchette et un lavabo crasseux. Le traintel était un véritable caravansérail bruyant et elle eut l'impression que les clients ne se couchèrent pas de la nuit. Quand elle se leva, tout était calme par contre, mais elle devait continuer à chercher ses schémas dans le cas où l'Asiatique lui apparaîtrait comme douteux.

Mais elle eut surtout affaire à des indicateurs des Forces Fédérales et réussit à les duper. Elle s'abstint dès lors de demander où elle pouvait se procurer des schémas. Elle fit quelques achats qu'elle alla déposer dans sa draisine. On lui avait infligé une amende pour stationnement abusif et elle dut aller payer une seconde fois pour prolonger le délai écoulé. Toute cette station paraissait organisée pour aspirer le plus d'argent possible à tous ces miséreux qui accouraient de cette partie de la Dépression Indienne. Il y avait des fermiers qui survivaient difficilement dans des stations-serres perdues, toujours à la recherche d'un combustible le moins cher possible. L'huile de phoque était à un prix extraordinairement élevé et de mauvaise qualité. On vendait aussi des plaquettes de guano séché pour le chauffage. Tout était horriblement cher et pourtant l'endroit grouillait d'acheteurs, de traîne-wagons, d'aventuriers

hâves qui cherchaient des filons, comme des cargos pris dans la banquise ou des colonies de goélands. Des chasseurs de loups se promenaient avec des dizaines de peaux pendues sur une perche. On trouvait toutes sortes de peaux de phoques, depuis la peau de bébé jusqu'à celle des éléphants de mer.

Non sans appréhension elle retourna chez l'Asiatique. Son bar était plein ce jour-là et il fit semblant de ne pas la reconnaître. Elle prit un thé arrosé, et découvrit le petit mot dans le petit paquet d'édulcorant de synthèse : COMBICAS 1 000 \$.

Elle roula le petit papier d'emballage pour le jeter au-dehors une fois qu'elle aurait bu son thé. Elle attendit dix minutes avant de s'en aller. Il lui fut assez facile de trouver le magasin en question deux quais plus loin. Il vendait des combinaisons d'occasion.

C'était une jolie femme blonde qui le tenait et, lorsque Yeuse parla de l'Asiatique, elle l'entraîna dans la mezzanine au-dessus pour lui faire essayer une combinaison très sophistiquée, dit-elle.

— J'ai votre schéma.

— Pour l'Est ? Sans passer par le 40^e ?

— Il vous conduira au-delà de deux mille kilomètres.

— Quelle garantie ?

— Aucune. Mais j'ai toujours fourni des schémas.

Yeuse essaya de marchander mais c'était inutile.

— Je n'ai que des calories.

— Excellent, elles sont à la hausse. Pas de problèmes ici.

Yeuse compta les billets et la jeune femme lui désigna une combi :

— Celle-là doit vous aller. Le schéma est cousu dans le système d'évaporation de la condensation. Vous devriez l'enfiler tout de suite.

Yeuse le fit, abandonna la vieille combi qu'elle avait mise pour passer inaperçue.

Elle décida de passer encore une nuit dans son traintel de crainte d'être surveillée. Un départ trop précipité aurait pu donner l'éveil.

Bien avant l'aube elle gagna sa draisine et sortit du parking pour aller faire le plein d'huile de phoque. L'écluse de sortie était également surveillée et cette fois elle fut dirigée vers le contrôle policier.

— Où allez-vous ?

— Je vais essayer de remonter vers le Capricorne. On m'a parlé d'un travail dans une usine mobile de traitement des viandes. Je suis spécialiste pour transformer un lard de phoque en pur lard de cochon.

Le policier fédéral grimaça de dégoût.

— Votre nom ?

— Eschola.

— Vous voyagez à vue ?

— Avec cette épave ?

Il la fit ranger plus loin et une équipe de trois hommes vérifièrent la draisine de fond en comble.

Comme elle était d'un fonctionnement sommaire ils eurent vite fait. Ni lecteur de schéma, ni radar, ni indicateur de continuité. Juste l'appareillage pour actionner les aiguillages à distance et le sélecteur de voies lentes et rapides.

— Vous n'avez aucun papier ?

— Jamais eu besoin depuis que je fréquente la Dépression.

C'était tout à fait vraisemblable. Dans cette zone aucun papier d'identité n'était en vigueur. Stanley Station répugnait à délivrer des passeports à toute une population de marginaux, de trafiquants et de truands.

Ils finirent par la laisser repartir et elle apprécia sa nouvelle combi qui avait éliminé sans mal la sueur froide qui coulait dans son dos.

Elle retrouva la petite ligne secondaire conduisant à l'usine de guano, passa le sas et crut avoir une hallucination : la locomotive géante avait disparu.

CHAPITRE XXVII

La plus grosse partie de son effort mental se dépensait en faveur de lui-même. Jdrien devait d'abord vaincre sa peur puis sa fatigue, son rythme respiratoire devait être modifié car dans le tunnel qu'il forait dans le protoplasma de l'amibe la ventilation restait incertaine. Il progressait à l'oblique, toujours prêt en cas de besoin à crever la couche de gélatine juste au-dessus de lui. Mais cette mission différait de l'expédition antérieure où il avait dû marcher tout en dormant et en mobilisant toutes ses défenses.

Présentement, au bout d'une heure il aurait atteint une région adéquate à ses prélèvements. La pensée de tailler dans cette matière vivante le révoltait. Il maîtrisait le système neurovégétatif de l'animal sans la moindre hésitation, il l'anesthésiait même, le rassurait tout en lui imposant sa volonté mais jamais il ne l'avait mutilé. Il devait repérer un des rares centres nerveux et le ramener aux laboratoires des savants banquisiens.

Comme la première fois, il avait conscience que l'amibe enregistrerait des pensées extérieures. Elle conservait le souvenir des Rénovateurs du Soleil qui avaient survécu dans son centre en véritable colonie parasitaire, et Jdrien entendait des voix confuses, des plaintes, surprenait des suites d'idées sans cohérence.

Son propre souvenir était également dans ce système psychique peu encombré et, à son grand étonnement, il eut l'impression que Jelly lui manifestait un intérêt proche d'une certaine affection. C'était peut-être aller un peu trop loin mais l'amibe ne lui gardait pas rancune d'avoir pénétré en elle durant des jours, d'avoir violé son organisme.

Par contre, lorsque Jdrien projetait en elle des images des Sibériens en uniformes, de leurs bâtiments de guerre, des wagons-

citernes remplis de la substance qui la détruisait, il notait un affolement de ses réactions. Le protoplasma se contractait, frémissait, et toute la masse de l'animal devait se déplacer pour échapper à cette terreur en images.

Voilà, il était là en face de ce nœud nerveux, une tache plus sombre que le reste, bleutée. Il devait trancher là-dedans et ne savait pas quelles réactions dangereuses il pouvait provoquer.

Il commença de se concentrer pour anesthésier les terminaisons sensibles et essaya de communiquer à Jelly l'amour qu'il lui portait, mais il était difficile de créer artificiellement un tel sentiment, d'autant plus que l'animal monstrueux menaçait tous les hommes, qu'ils soient du Chaud ou du Froid.

— Je suis obligé de faire ce que je vais faire mais nous ne pouvons plus accepter ton expansion.

Il avait emporté un coffret avec une douzaine de tubes dans lesquels il allait devoir placer les prélèvements. Il commença avec rapidité et Jelly ne parut pas se rendre compte qu'il était en train de l'amputer d'une infinitésimale partie de son protoplasma.

En échange de ses pensées lénifiantes, elle paraissait ouvrir plus largement ses mémoires éparpillées, et il reçut des images troublées de l'installation des Rénovateurs et peu à peu la réalité s'imposa à lui, inattendue.

Jelly regrettait Fraternité II. Les Rénovateurs l'avaient agressée pour s'installer dans son sein, mais par la suite ils ne lui avaient fait aucun mal. Elle avait fini par les accepter, par les considérer comme une partie d'elle-même, et quand ils l'avaient abandonnée, elle avait attendu longtemps leur retour. Le Messie des Roux eut l'impression que Jelly comptait sur lui pour les inciter à revenir. Il ne s'expliquait pas ces regrets.

Il en avait terminé avec les prélèvements et il reprit le chemin du retour. Le tunnel foré ne s'était pas reformé.

Le protoplasma restait figé dans une sorte d'hypnose paralysante et cela tant qu'il le voudrait.

Ce fut par hasard qu'il découvrit la tache rouge qui flottait au centre de la gélatine et il s'immobilisa. Il n'avait plus de tubes pour y fourrer un fragment de cette anomalie, aussi n'hésita-t-il pas. Il vida l'un des douze et approcha son grattoir pour attaquer le corps opaque d'un rouge très sombre.

Cette fois le protoplasma réagit avec une telle brutalité qu'il faillit y laisser la main. La masse vitreuse s'était formée comme une bouche vorace pour happer ses doigts et le grattoir.

Il concentra toutes ses forces surnaturelles pour anesthésier cette région autour du bloc rouge et réussit à extirper un long filament, comme une sorte de ver sanguinolent qui, mais ce ne pouvait être qu'une illusion, paraissait se tortiller au bout de sa pince scalpel.

Une demi-heure plus tard il surgissait à l'air libre sur la banquise. Au loin il apercevait la solina qui l'avait débarqué à distance respectueuse. Les Hommes-Jonas montaient une garde vigilante, essayant de détecter tous les pseudopodes que Jelly, affamée par la masse imposante de la baleine, aurait pu diriger vers elle.

Avant de le laisser embarquer on vint le purifier avec ce baume aux anticorps et ce n'était peut-être pas une précaution inutile, Jelly pouvant donner naissance à une autre monstruosité à partir d'un infime fragment. On brossa longuement sa fourrure et on vérifia l'étanchéité des tubes à essai avant de le laisser monter à bord.

Peu après la baleine refit ses pleins d'hélium et s'éleva avec une lenteur majestueuse. C'était toujours un spectacle émouvant et Jdrien ne s'en lassait pas. Il communiquait avec la baleine tout au long des voyages, apprenait d'elle des informations stupéfiantes sur l'océan, sur les banquises. Elle connaissait l'emplacement de toutes les épaves, de tous les bateaux immobilisés depuis la glaciation par la banquise, elle lui affirma que certains de ces bateaux étaient encore habités par les descendants des équipages d'autrefois. Des équipages mixtes qui s'étaient ainsi perpétués en dehors de la civilisation ferroviaire.

Le chef de bord lui confirma cette affirmation.

— Nous avons essayé d'avoir des contacts avec ces groupes de robinsons, mais nous les terrorisons et chaque fois ils essayent de nous abattre avec des armes archaïques encore dangereuses. Nous avons fini par les laisser tranquilles.

Peu après la baleine dut rejoindre l'océan, plonger sous la banquise, et Jdrien en pleine nuit changea de solina pour se retrouver seul avec un couple dans une baleine de petite taille.

— Nous venons de nous installer. Nous étions dans une famille

trop nombreuse et nous attendions qu'une solina accepte de nous recevoir. Notre famille grandira en même temps qu'elle.

La petite baleine volait avec une rapidité étonnante et le retour fut beaucoup moins long que l'aller. Il dut attendre vingt-quatre heures que le blindé vienne le chercher.

Le Président Kid le serra dans ses bras avec émotion :

— Je n'ai cessé de t'imaginer dans ce corps monstrueux.

CHAPITRE XXVIII

Pendant deux jours, les deux Roux évolués chargèrent le wagon de marchandises du petit convoi. Farnelle voulait vendre tout un lot de poissons surgelés, des appareils de navigation qui fournissaient la plus grosse part de ses revenus. Il y avait aussi quelques peaux de loup, du sucre vieux de 350 ans.

Elle prépara elle aussi son voyage en rassemblant ses armes dans un coffre en peau de phoque, et c'est alors qu'elle ne put mettre la main sur l'un de ses revolvers de gros calibre. Elle chercha partout mais dut se rendre à l'évidence : l'arme avait disparu. Une arme dangereuse. Elle interrogea ses gosses, distribua quelques claques mais ils jurèrent qu'ils n'y avaient pas touché.

Lorsqu'elle embarqua dans le compartiment d'habitation du convoi elle le fit avec appréhension, certaine que les deux loustics qui ressemblaient à des Roux, mais qui n'étaient pas des Roux, étaient en possession de cette arme et que le moment venu ils allaient bel et bien la dépouiller. Pour lui voler surtout son train.

Elle décida de ne jamais se séparer de son sac en peau de phoque et d'ouvrir le feu sans prévenir, à la moindre alerte. Pour l'instant ils étaient tous dans la cabine de pilotage de la loco, les enfants aussi et le train commença de haleter fortement. La fumée jaillit de la cheminée et la vapeur retomba en grêlons sur tout le convoi. Bientôt la vitesse augmenta et elle vit disparaître le cargo *Princess* avec un vague à l'âme proche des larmes, se disant que peut-être elle ne reverrait jamais son territoire.

Elle prépara tranquillement les repas et les leur apporta, en suivant la passerelle aérienne qui partait de la vigie du serre-frein. Les deux gosses, très à l'aise sur cette surface métallique glacée, vinrent au-devant d'elle pour l'aider. Mais elle refusa de pénétrer

dans le poste et retourna manger seule en restant aux aguets.

Pour dormir ils se remplacèrent, mais les deux gosses trouvèrent refuge dans le wagon de marchandises ouvert à tous les vents et où la température était à moins trente au moins, mais c'était toujours ainsi. Farnelle se disait qu'elle leur avait légué peu de choses, d'habitude les métis supportaient difficilement les basses températures.

Elle dormit très mal bien qu'elle ait fermé son compartiment à double tour. Ce qui l'effrayait, c'était que les deux Roux ne détellent la loco pour s'enfuir avec, l'abandonnant elle et ses fils dans une situation épouvantable. Les gosses à la rigueur survivraient mais elle mourrait une fois la réserve d'huile de son poêle épuisée.

Pourtant ils atteignirent la misérable Y station qui permettait d'accéder à ce réseau secondaire connu sous le nom de Réseau des Congères. Certes il y en avait pas mal mais pas plus qu'ailleurs. C'était ainsi.

Vers le milieu de la troisième journée, il y eut un petit pépin avec une bielle qui commençait de chauffer, et ils durent trouver une voie de garage pour réparer le système de graissage. Farnelle eut envie d'aller visiter le poste de pilotage pour chercher l'arme. Elle profita de ce qu'ils étaient tous occupés, même les gosses, pour franchir la passerelle et aller fouiner dans l'habitable assez réduit. Mais elle ne trouva rien. Ils ne pouvaient pas la porter sur eux sans qu'elle l'aperçoive. Dans ce cas où cachaient-ils ce gros revolver qu'elle avait du mal à tenir à deux mains ?

La réparation fut terminée à la nuit, et ils décidèrent d'attendre le jour pour reprendre le voyage en direction de la cross station que l'on surnommait Scale Station, la station des écailles, car c'était un énorme marché au poisson. D'ailleurs l'odeur sous la verrière crasseuse, grasse de toutes ces industries de transformation poissonnière, était abominable.

— Il faut débarquer maintenant, dit-elle en surgissant sur la passerelle, une carabine au creux du bras gauche.

Elle devait hurler à cause du vent de la course et ils ne paraissaient pas entendre.

— Vous entendez ? La prochaine voie de garage, vous débarquez.

— O.K., voyageuse Farnelle, répondit le géant.

Pas plus difficile que ça, pensa-t-elle. Elle douta un peu de la facilité de sa victoire, mais le petit train gagna la première voie de garage annoncée et y stoppa. Les deux Roux sautèrent sur la glace.

— On vous remercie bien, voyageuse, et on vous souhaite un bon voyage.

— Moi aussi, fit-elle, vaguement déçue que l'aventure se termine là.

Elle ordonna aux gosses d'aller dans le wagon de marchandises tandis qu'elle prenait les commandes. Elle démarra un peu trop sec, envoya trop de vapeur et les roues patinèrent. Les deux Roux rangés sur le bas-côté attendaient sans sourire.

C'est dans l'écluse de Scale Station qu'elle appela en vain les enfants par le tube acoustique et, comme une folle, elle visita tout le train sans les découvrir. Elle créait un tel embouteillage qu'on lui demanda de dégager. Elle dut aller faire un demi-tour effroyable au centre de la station avant de reprendre le chemin du retour. Elle s'immobilisa sur la voie de garage en face et traversa le réseau.

— Gdano, Gdami ?

Elle scrutait la banquise qu'un crépuscule sinistre noyait déjà de noir.

— Jusqu'où vont-ils les entraîner ?

Et soudain ils sortirent un peu plus loin de derrière des congères. Ce fut Gdano qui cria :

— On revient mais avec nos deux copains.

— Jamais de la vie !

— Dans ce cas on va aller tout droit, on rejoindra les tribus sauvages et tu ne nous reverras jamais.

— Ils vous ont ensorcelés, cria-t-elle, je vais porter plainte pour enlèvement d'enfants.

La police ferroviaire n'enregistrerait même pas sa plainte quand elle aurait dit qu'il s'agissait de métis. On estimait que leur place était sur la banquise et non dans les stations.

— Ils peuvent revenir ? Ils descendront à Scale Station.

— J'en ai rien à foutre, répliqua-t-elle.

Furieuse elle retraversa le réseau et s'enferma dans la loco. Elle fit couler un peu d'eau brûlante pour se confectionner du thé.

La nuit vint sans qu'ils l'aient rejointe et elle commença de paniquer. Elle saisit le micro et attendit qu'un express soit passé

pour hurler :

— C'est bon, revenez avec eux. Moi je piloterai seule.

Dans le rayon du projecteur mobile elle les vit revenir, grimper dans le fourgon. Puis la voix de Jdruk retentit dans le tube acoustique :

— Voyageuse, le prochain huit est à vingt kilomètres. Vous pourrez faire demi-tour.

CHAPITRE XXIX

Yeuse reprit ses recherches dès le matin. Elle avait dormi par tranches d'un quart d'heure. La veille, pendant toute la journée, elle avait essayé de relever des traces. Mais elle n'avait rien trouvé, comme si la grande locomotive s'était volatilisée, s'était envolée comme un dirigeable. Elle pensa aux Rénovateurs capables de cet exploit. On disait qu'ils possédaient des ballons d'une taille fantastique pouvant soulever des centaines de tonnes.

Puis elle suivit la ligne jusqu'au réseau, à pied, en espérant trouver des indices. Peine perdue. Le lendemain matin elle repartit de l'autre côté, traversa l'usine de guano abandonnée, et malgré la puanteur chercha encore. Pour se rendre compte que la ligne n'allait pas plus loin et que l'usine était une impasse.

Nul n'avait pu approcher de la loco et l'obliger à s'ouvrir. Son verrouillage électronique était d'une efficacité absolue.

Elle devait accepter l'in vraisemblable. La loco, d'elle-même, avait pris la décision de quitter cet endroit, répondant soit à une programmation inscrite dans ses mémoires, soit à une sollicitation extérieure. Sollicitation faite par les ondes. À partir d'une distance assez courte, car la propagation des ondes restait un problème pour les techniciens.

La locomotive pirate l'avait abandonnée. Pour qui ? Pourquoi ? À la fois intriguée, furieuse et pleine d'espoir à la pensée que c'était Kurts qu'elle était allée rejoindre, elle se résigna à quitter l'endroit à bord de la vieille draisine. Désormais elle n'avait plus que cette machine en piteux état pour essayer de rejoindre la Compagnie de la Banquise. Et ce schéma payé mille dollars qui ne lui servirait jamais à rien, puisque son tacot n'avait pas de lecteur approprié. Rien qu'un moteur diesel électrique, de quoi couler et se chauffer, une

réserve d'huile ne permettant pas un grand rayon d'action, et presque plus d'argent pour un si grand voyage. Tout était dans la machine, le reste de son argent, des réserves d'huile, des vivres, de quoi survivre des années.

Elle grelottait de froid en revenant vers la draisine et réalisait qu'elle n'avait pas de provisions à bord, pensant trouver ce qu'il fallait dans la machine géante. Il lui fallait au plus vite revenir à Temporary Station, essayer de revendre son schéma. Même à perte.

Épuisée, démoralisée, prête à craquer, elle roula vers la station à petite vitesse sur voie lente, n'osant pas gaspiller son huile.

Et puis au moment de prendre l'embranchement pour la cross, elle eut une prémonition et décida de contourner la station, et de s'arrêter plutôt dans l'une des petites stations satellites où s'effectuait le triage des wagons de marchandises.

C'était un endroit sinistre, avec un énorme fuseau de voies pour le triage et quelques rares wagons d'habitation. Elle put commander un thé avec des tranches de lard et de la poudre d'œufs dans une cantine pour les ouvriers.

La télé locale fonctionnait, plutôt mal mais soudain elle se vit sur l'écran. Avec, sur l'image fixe, le mot WANTED 5 000 \$. Son visage actuel d'ivrognesse, puis son apparence réelle. Les Fédéraux l'avaient donc photographiée et n'avaient pas tardé à établir son identité.

Une chance qu'elle soit cachée dans le fond de la cantine et qu'elle ait réglé son repas à la commande. Elle se glissa au-dehors, rejoignit sa draisine et se hâta de quitter la station de triage, profitant de la nuit. Elle avait vu sur une carte que le Réseau du 40^e était à moins de trois cents kilomètres et qu'elle trouverait une autre cross station avant. En roulant lentement elle pouvait l'atteindre dans la nuit, se glisser sur les quais déserts, à moins que les Fédéraux ne surveillent l'écluse.

Mais celle-ci était déserte et la voie libre. Elle s'enfonça dans les quais en bois créosoté, se gara parmi une dizaine de locos aussi pourries que la sienne. Elle n'avait plus que quelques litres d'huile dans son réservoir. Elle se coucha et dormit d'un trait jusqu'à ce qu'un grand bruit ne la réveille.

Par le hublot, elle vit qu'elle stationnait à côté de l'usine à gaz qui ralentissait son activité pendant la nuit.

D'un seul coup, l'odeur des matières organiques en fermentation lui parvint. On retirait du méthane de déchets animaux inutilisables.

On ne fit pas attention à elle dans un bar où elle prit son repas. Plus loin on demandait des femmes pour la décomposition des déchets.

On l'embaucha tout de suite pour deux dollars la journée, et le droit d'emporter les morceaux de viande ou de poisson qui lui plairaient.

Il fallait scier à longueur de journée des harengs ou des morceaux de viande gelés, les jeter dans une cuve de décongélation. L'usine n'était pas encore équipée de façon moderne et tournait tant bien que mal, alimentant en méthane d'autres industries et une centrale électrique fédérale dont le courant allait uniquement aux réseaux ferroviaires.

Au bout d'une semaine elle avait gagné quatorze dollars, s'était nourrie de poisson et avait entassé quelques kilos de viande saine dans la soute de la draisine. Sur cent kilos de produits, il y avait un pour cent de produit de qualité. Durant la deuxième semaine elle apprit qu'on pouvait aussi prendre de la graisse, laquelle, fondue et mélangée à un produit antigélifiant, pourrait alimenter son diesel.

Ses mains étaient dévorées d'engelures, et plusieurs étaient purulentes. On lui conseillait de se soigner à la graisse de phoque, mais ça ne donnait rien de satisfaisant.

Elle put acheter, pour deux dollars, une chaudière qu'elle bricola sur le quai pour y faire fondre son lard de poisson et de phoque. Ainsi elle commença à récupérer l'huile de son futur voyage, à raison d'un gallon chaque soir.

À la cantine elle surveillait l'écran télé de crainte que son visage n'apparaisse, et c'est ainsi qu'elle apprit qu'on ne cherchait plus la locomotive tueuse dans la région car celle-ci avait été signalée plus au Nord-Est.

La « locomotive tueuse » ! Il ne pouvait s'agir que de la locomotive de Kurts qui se frayait bon gré mal gré un passage à travers les pièges et les barrages. Cela la remplit de joie de savoir que la machine semait l'effroi assez loin pour qu'on lui fiche la paix dans cette Méthane Station.

De grands wagons citernes venaient souvent faire le plein et,

comme l'opération était dangereuse, on demandait des volontaires payés un dollar de l'heure. Pour quelqu'un qui en gagnait deux en dix heures de travail dans la glace, elle sauta sur l'occasion.

Le danger venait des rails électrifiés et des étincelles qui en jaillissaient. On ne pouvait pas toujours utiliser un « bras mort » du réseau pour le chargement, faute de remorqueurs, et les volontaires périssaient souvent dans les flammes jaillissant d'un tuyau d'alimentation ayant explosé. Six mois plus tôt c'était tout un train qui avait explosé. Le chargement se faisait au-dehors de la station dans le froid.

Au bout d'un mois elle avait suffisamment d'huile, de provisions et d'argent, pour tenir au moins une semaine, sinon plus, mais elle avait eu le plus grand mal à se procurer une carte du Réseau du 40^e réputé dangereux.

— C'est pas qu'il y ait des truands à chaque aiguillage, lui avait expliqué un client de la cantine, mais les stations sont fréquentées par des marins... Enfin ils s'appellent ainsi parce qu'ils roulent sur des voiliers du rail. Il n'y a presque que de ça sur le réseau. Et quand ils filent toutes voiles déployées, ils ne se soucient pas de ceux qui roulent à l'huile. Si on les gêne, ils éperonnent.

— Et les stations sont dangereuses ?

— Des bouges. Filles, alcool, jeux... Et pour se ravitailler en huile c'est la fin de tout.

Pourtant elle avait pris sa décision. Elle surveillerait les voiliers, tâcherait de s'en sortir.

Elle ne prévint personne, attendit sa paye et rentra dans sa draisine comme chaque soir. Vers une heure du matin elle lança le diesel et quitta son parking, droit au Sud. Personne ne la vit partir. Elle passa ensuite entre d'immenses trains de wagons-citernes remplis de méthane, et bientôt fut seule sur cette voie qui la conduisait au 40^e.

Elle l'atteignit au petit matin, juste comme un énorme voilier des rails passait vent de travers. Un trois-mâts superbe et arrogant qui filait bien ses vingt-cinq nœuds.

CHAPITRE XXX

Vsiena regardait son père d'un œil déjà très vif et lorsqu'il la prit dans ses bras elle gloussa. Elle avait encore sur son menton une goutte de lait qu'il lapa en riant.

— Elle supporte bien le chaud, dit fièrement Vsin, et elle aime bien regarder les flammes de ton brasero.

Le Messie rentra sous sa yourte et l'enfant ne parut pas souffrir, tant qu'il resta dans une zone de température moyenne. Elle était douce, belle dans sa fourrure blonde et il en était fou.

Une nouvelle fois il l'emporta jusqu'au Mausolée de Jdrou pour lui montrer combien sa petite-fille était belle.

— Tu pourrais être là, disait-il, à la bercer dans tes bras, à lui chantonner les complaints du grand Froid. Et aussi celles du Sel puisque ta tribu appartient à cette ethnie. Te voilà pour toujours couchée sous cette glace transparente. Je ne peux même pas montrer à mon enfant celui qui m'a engendré et qui a disparu depuis treize ans maintenant.

Il emporta l'enfant jusqu'aux chaudières du Dépotoir, mais Vsin vint la lui reprendre en affirmant que ce n'était pas un endroit pour une petite fille. C'était déjà un comportement de Femmes du Chaud auxquelles Vsin croyait devoir s'identifier pour garder l'amour de Jdrien.

— Il faudra aller vers l'Est chercher les carcasses de baleines, lui dirent les plus jeunes.

Les vieux persistaient à vouloir rester là. Peut-être à cause du Mausolée ou de la proximité des stations qui fournissaient des douceurs et des alcools. Ils n'étaient plus bons pour la nomadisation.

Le soir même le Kid l'appela sur le radiotéléphone qu'il avait fait

installer dans la yourte pour rester en contact avec son fils adoptif.

— Les biologistes analysent le contenu des tubes. Ils sont très intrigués par ce filament rouge que tu as rapporté. Je te tiendrai au courant.

— Pas de nouvelles de Yeuse ?

— On signale la réapparition de la locomotive géante en plusieurs points de la Dépression Indienne, mais je me méfie car les Fédéraux mentent peut-être. Pour l'instant je ne possède aucun témoignage objectif sur cette affaire.

Il expliqua que le maréchal Sofi était en train de visiter le Viaduc géant depuis deux jours.

— Il pense aussi te rendre visite au Dépotoir et s'incliner sur la tombe de ta mère... Je ne sais pas pourquoi il cherche ton amitié.

— Il voudrait que les Roux reviennent en Sibérienne pour nettoyer la glace sur les verrières.

— C'est un peu gros. Peut-être est-il attiré par tes dons de télépathe.

— C'est un matérialiste qui n'y croit guère. Pendant longtemps, m'avez-vous dit, les Sibériens n'ont pas admis que l'amibe géante existait.

— C'est vrai, ils pensaient avoir affaire à des montagnes de glace. Comment va ma petite-fille ?

Il ricana :

— Si Lien Rag est en vie, j'espère qu'il m'acceptera comme grand-père adjoint. Tu sais, j'espère qu'un jour, comme tu me l'as annoncé, Rewa la petite Fille-Jonas viendra passer quelques jours avec moi.

Il n'avait jamais été aussi seul, pensait Jdrien. Même R l'écrivain, autrement dit Ruanda, préférait habiter Kaménépolis pour jouir des activités culturelles de cette station.

Vsin vint lui préparer son repas mais il décréta qu'il irait manger avec ceux des chaudières.

— Bah, fit-elle dégoûtée, ils n'auront pas grand-chose de bon à t'offrir.

— Je dois partager leur repas de temps en temps.

— Tu sais ce qu'on m'a dit ? Qu'un chirurgien pouvait opérer un Roux et lui permettre de vivre au chaud comme toi.

— Ce sont des racontars stupides.

— Pas du tout. C'est dans la Mikado qu'il opère, et on dit que déjà il a permis à une dizaine de femmes de vivre dans les stations chauffées.

— Toujours des femmes ? Il fabrique de la clientèle pour les bordels, oui. En fait, il fait des implants d'une certaine catégorie de thermo-hormone qui se répand lentement dans le corps et modifie le métabolisme, mais il faut recommencer l'opération tous les six mois et cela coûte très cher.

— Je ne te crois pas.

— C'est dans les journaux.

Elle préféra boudier. Ignorer que la demande en femmes rousses pour les bordels était très forte. Les clients disaient que faire l'amour avec une Rousse c'était retrouver son nounours d'enfance et le violer. D'ailleurs c'était la publicité de l'un de ces lupanars.

— De toute façon c'est interdit dans cette Compagnie. Le Kid vient de prendre un arrêté.

CHAPITRE XXXI

Liensun travaillait à mi-temps dans la librairie et avait trouvé un emploi de quelques heures par jour chez un Rénovateur qui possédait des serres où il faisait pousser des plantes aromatiques, dans l'espoir d'implanter des ruches et de produire un miel qui ne serait plus synthétique.

— On peut acheter des abeilles. Mais elles valent une fortune. On ne les trouve qu'en Africa, paraît-il, où l'espèce a été protégée dès les premiers froids.

C'était un mystique qui adorait le Soleil. Les images se multipliaient dans son wagon-habitation et toute la famille consacrait à ce culte plusieurs heures par jour.

Liensun ne croyait pas à cette histoire d'abeilles, bien que l'homme lui en ait montré un spécimen conservé dans une inclusion. Il y avait effectivement marqué que c'était fabriqué en Africa, mais ça ne voulait rien dire. On pouvait avoir découvert des ruches congelées.

— Il faut que tu assistes à l'office du crépuscule.

C'était toute une fantasmagorie qui occupait deux compartiments réunis. Il y avait l'office de l'aube et celui du crépuscule.

Le système solaire figurait sous forme de boules suspendues à des fils et seul le Soleil éclairait les planètes. On voyait très bien l'ombre envahir la face opposée de la Terre à une certaine heure. Le mécanisme fonctionnait grâce à l'électricité.

Les prières du crépuscule étaient gémissantes et cafardeuses à souhait, alors que celles du matin clamaient la joie du renouveau. La famille Bertold criait alors si fort sa joie que Liensun craignait que les voisins ne les dénoncent.

— Nous ne risquons rien dans China Voksal tant que nous n'organisons pas de cérémonies publiques. C'est dommage, car je suis certain que nous pourrions recruter des Rénovateurs.

Par chance, Liensun entendait un autre langage chez Ladira, la libraire. Ils parlaient souvent de Charlster, et Liensun s'exaltait à la pensée d'aller délivrer ce savant astrophysicien dans son train-bagne.

— Nous avons des commandos parachutistes efficaces. Nous avons attaqué un train-pénitencier sibérien, pourquoi pas un panaméricain ?

— Il y a des milliers de kilomètres à franchir, la plus dangereuse des régions. Nous verrons bien ce que dira Ann Suba à son retour.

Liensun n'osait pas lui dire que la jeune physicienne ne rentrerait peut-être jamais. Il n'avait aucune nouvelle et rêvait de s'introduire clandestinement dans la Sun Company en se déguisant.

— Allez-vous conserver votre vieille Compound ? lui demandait parfois la libraire. Vous trouveriez à vous loger non loin d'ici dans un compartiment qui vous coûterait moins cher.

— Je voudrais quand même la conserver. On ne sait jamais.

Le soir, seul dans son train bien trop grand pour lui, il réalisait tout ce qu'il avait perdu en quelques années. Il avait été le prince des Rénovateurs au côté de sa mère adoptive, Ma Ker. Il avait dirigé les commandos, participé à des raids en Sibérienne en compagnie d'une certaine Ligath qui avait malheureusement été capturée. À cette époque ils avaient volé un réacteur nucléaire, l'avaient soulevé avec un gros dirigeable.

Maintenant le réacteur se trouvait là-bas au pied de la falaise aux Échafaudages, inutilisable, trop compliqué à faire fonctionner.

— Je ne suis plus rien alors que mon demi-frère Jdrien commande à des millions de Roux. Un seul signe de lui et ils sont prêts à se sacrifier.

Il ruminait toujours ses sombres pensées lorsqu'il se rendit chez les Bertold. Comme toujours il arriva juste pour l'office du matin, dut supporter ces stupidités en serrant les dents. Pire, une des filles, laide et grasse, lui jetait des regards enamorés.

Il avait en horreur ces plantes aromatiques, ce thym, cette lavande, ce romarin. En attendant les abeilles, le Rénovateur en faisait de petits sachets que ses enfants allaient livrer dans des

boîtes étanches dans les boutiques. Ils vivotaient mais tous pensaient qu'avec les abeilles arriverait la prospérité.

C'est alors que l'idée germa dans le cerveau de Liensun.

— Si j'avais les moyens, vos abeilles j'irais les chercher, annonça-t-il un matin à Bertold.

— Brave petit, fit l'autre condescendant.

— J'ai déjà fait des entreprises autrement dangereuses.

Il expliqua lesquelles, et Bertold parut changer d'opinion à son égard et le regarda désormais avec un air songeur plein de respect. Un matin, il lui demanda si l'expédition pour aller s'emparer des abeilles coûterait cher.

— C'est le matériel qui reviendra cher, dit Liensun qui pensait surtout à délivrer Charlster.

— Ce serait un long voyage. Dangereux.

— Rien n'est impossible.

Et puis il reçut un message d'Ann Suba lui annonçant la mort de Ma Ker. Dès lors il oublia complètement les abeilles et Charlster.

CHAPITRE XXXII

Durant la première journée, elle roula sur le Réseau du 40^e complètement désert, et les stations qu'elle apercevait en dérivation lui paraissaient toutes abandonnées. Et puis le lendemain, à l'aube, elle vit fondre sur elle un impressionnant voilier des rails aux voiles rouges, rapiécées, dont toute la mâture et les bordés en bois craquaient de façon sinistre.

Elle le découvrit par hasard en jetant un regard derrière elle et comprit qu'il allait la rattraper, la rejeter hors des rails car son envergure était trop large, dépassait la moitié du réseau. Folle d'angoisse, elle dut accélérer au risque de gaspiller son précieux carburant. Elle réussit à prendre ses distances, mais dès qu'elle voulait revenir à une vitesse plus raisonnable le bâtiment grignotait l'espace et approchait d'elle. Une corne de brume tonitruante soufflait sans arrêt et accroissait encore ses frayeurs.

Dès lors elle poussa sa vitesse au maximum, n'eut que le temps d'apercevoir la signalisation d'une voie de garage et s'y engouffra. Une minute plus tard le voilier la dépassait. Une dizaine d'hommes en fourrures s'agitaient dans les haubans et elle pensa qu'ils riaient tout leur soûl.

Pendant une demi-journée il y eut un défilé de ces étranges vaisseaux qui utilisaient la force des vents toujours énormes dans ce coin, mais restaient liés aux rails. Elle pensa qu'ils sortaient tous d'une station étape et que, pris d'alcool, ils voyageaient de conserve jusqu'à ce que les plus rapides prennent leur distance.

Elle n'osait plus bouger, jugeait et rejaugait ses réservoirs d'huile. À vitesse modérée, elle pourrait franchir deux cents, deux cent cinquante kilomètres, mais si elle devait encore fuir devant les voiliers elle n'irait pas loin. De plus, son diesel était vétuste, mal

réglé.

Elle dormit comme une droguée la nuit suivante et décida de s'aventurer sur le réseau à l'aube. Elle le fit tout de suite après le passage d'un gros voilier ventru qui se traînait un peu. Sa voilure était moins importante et elle pouvait espérer rouler dans son sillage. Les autres voiliers utilisaient toutes les ressources du réseau pour les doubler. Dans l'autre sens ils étaient beaucoup plus rares, devaient remonter au vent et utiliser des moteurs.

Bientôt elle dut songer à son ravitaillement et se laissa dévier vers une station sans trop réfléchir. Elle avait gardé son apparence d'alcoolique et de harpie et, au moment de passer le sas, elle bourra sa combi de morceaux de tissu pour se donner une silhouette informe.

Elle chercha longtemps une place, glissant entre des voiliers de haut bord. Certains ressemblaient vraiment à d'anciens galions ou à des goélettes. On cherchait les roues car la coque descendait presque au niveau des rails. Elle remarqua que des patins articulés leur permettaient de conserver l'équilibre dans les moments de grande gêne.

Elle finit par s'intercaler dans des docks d'une distillerie de glycogène. Une grosse barcasse se remplissait de fûts en plastique contenant cet alcool. On disait que les voiliers du rail se livraient surtout à la contrebande d'alcool et d'armes, qu'ils trafiquaient aussi avec des Roux.

La nuit venue, elle se glissa sur les quais déserts et à peine éclairés, finit par trouver un dépôt d'huile de phoque où l'on vendait des bidons de vingt litres. Quand elle demanda le prix elle n'en crut pas ses oreilles.

— Vous ne vous trompez pas ?

— Par ici c'est une denrée plutôt rare. Faut attendre le passage des phoquiers pour se ravitailler et à cette époque ils sont plutôt rares. C'est à prendre ou à laisser.

Elle en acheta cinq bidons et se demanda comment elle pourrait se réapprovisionner, dut les transporter elle-même jusqu'à la draisine.

— Vous êtes seule ? demanda négligemment le dépositaire.

— Non, j'ai toute la famille à bord.

Mais elle préféra changer de stationnement et dormit d'un œil.

Il lui faudrait trouver une arme, pensait-elle. Elle quitta la station très tôt et put rouler tranquillement une partie de la journée, l'œil sur le rétroviseur qu'elle avait installé mais qui se recouvrit vite de givre.

Ensuite elle laissa passer quelques voiliers, rangée sur une voie de garage, et soudain elle aperçut des silhouettes qui accouraient vers elle depuis la banquise. Elle découvrit un grand voilier renversé plus loin. Un coup de vent, une fausse manœuvre avait dû lui faire quitter les rails pour un bond extraordinaire de trois à quatre cents mètres. Elle distinguait parfaitement les roues à boudins.

Sans plus réfléchir elle reprit le réseau juste après le passage d'un bâtiment et resta collée dans sa poupe, mais les à-coups de la marche du voilier l'obligèrent à lui laisser du champ, de crainte de le percuter.

Désormais elle se méfiait des voies de garage. Il y avait souvent une épave et quelques survivants prêts à tout pour ne plus être des naufragés de la banquise.

Très fatiguée, les réservoirs presque secs, elle dut décider d'une escale dans une station importante qui se nommait Storm Station. De quelles tempêtes s'agissait-il ? De faits météorologiques ou de violences humaines ?

Mais l'endroit lui parut calme et même propre comparé aux autres étapes. Elle trouva facilement à stationner et le prix de l'huile lui parut plus raisonnable. Mais elle ne pourrait pas faire le plein complet et devrait se procurer de l'argent. Elle rôda sur les quais à la recherche d'un travail, mais le centre était surtout occupé par des cafétérias, des bars et des traintels. Il existait quelques industries et ateliers de réparations plus loin, notamment une fabrique de voiles qui avait toujours besoin de femmes pour ce travail.

Elle fut tout de suite acceptée et apprit en quelques instants le maniement des colleuses. On collait les laizes de tissu spécial. Une vingtaine de femmes travaillaient dans les ateliers.

C'était très mal payé, un dollar par jour, mais elle était nourrie et logée. Il y avait des primes lorsqu'un capitaine était pressé de remplacer ses voiles déchirées. Dans cette partie du monde, aucun tissu ne résistait aux vents puissants, et le temps de ferler un foc ou une grand-voile, elle partait déjà en lambeaux quand un coup de tabac fondait sur un navire.

Pendant huit jours elle travailla sans histoires. Ses compagnes étaient toutes d'anciennes prostituées qui n'intéressaient plus les hommes. Toutes cherchaient à se faire un pécule pour acheter leur place sur un voilier. Leur rêve ? Regagner des régions plus hospitalières, mais toutes buvaient beaucoup et se trouvaient même endettées auprès du propriétaire de la voilerie.

Parce qu'elle ne sortait jamais et ne buvait pas, Yeuse commença d'intriguer tout le monde et on commença de lui poser des questions, puis on la jugea trop distante. Même le patron la considéra avec suspicion car elle ne demandait jamais aucune avance, et comme elle travaillait vite et bien il craignait qu'elle ne le quitte un jour.

Elle décida d'aller jusqu'au bout de la semaine, de toucher sa paye, de faire le plein et de filer sans rien dire à personne, sentant qu'elle allait avoir des ennuis. Avec ce qu'elle avait gagné elle pourrait parcourir plus de cinq cents kilomètres, et trouver peut-être un embranchement pour abandonner le Réseau du 40^e et ses voiliers du rail.

Et puis on reparla brusquement de la locomotive pirate qui venait de réapparaître dans cette zone et avait déjà été aperçue par les équipages de plusieurs voiliers.

Yeuse reprit espoir, pensa que la locomotive la recherchait peut-être après avoir obéi à d'autres programmations. Elle consentit à regarder la télévision locale comme les autres, et c'est ainsi qu'elle aperçut une nouvelle fois son image sur l'écran. Elle ne put passer inaperçue et plusieurs de ses compagnes de travail l'empoignèrent juste comme elle essayait de filer vers sa draisine.

— Cinq mille dollars, haletait l'une d'elles qui empestait la bière aigre, vous vous rendez compte, les filles...

— Faut prévenir les Fédéraux.

— Y a certainement un agent local. Faut la conduire dans son bureau et exiger le fric.

CHAPITRE XXXIII

Farnelle n'en dormit pas de la nuit. Ils se trouvaient tous dans Scale Station, dans les confins pour que les gosses et les deux Roux ne souffrent pas trop du chaud, encore que cette agglomération soit très mal chauffée, et le soir Jdruk lui avait fait cette proposition étonnante.

Au début, elle n'y avait pas cru. Comment un Roux pouvait-il promettre de l'argent ? Les Roux se moquaient bien de l'argent. On disait bien que certains groupes vivant autour des stations avaient fini par en comprendre le sens, mais pour sa part Farnelle n'en avait jamais rencontré.

— Et surtout un Roux qui me promet dix mille dollars. C'est quand même me prendre pour une imbécile.

Jdruk lui demandait seulement de les conduire dans une certaine station, dans le Nord, elle ne savait même pas où exactement. Bon et alors ? Il suffisait d'aller dans une banque, de donner un numéro de code et d'avoir accès à un coffre. Et dans ce coffre il y aurait de quoi lui payer ses dix mille dollars.

— Pourquoi pas cent mille ? murmura-t-elle en se retournant sur sa couchette.

Dix mille. De quoi vivre dans une station confortable. Elle pourrait acheter une boutique, peut-être une petite cafétéria. Pour les gosses, comment faire ? Mais elle en avait assez du cargo *Princess*. Et les gosses ne pouvaient pas vivre dans le chaud, seraient vite repérés.

— Allez dans la Compagnie de la Banquise, ils seront admis chez les Roux et vous pourrez les voir souvent.

C'était une idée. Elle essaierait aussi de vendre le cargo. Même cinq mille dollars ce serait toujours ça. Mais rien à faire, elle

n'arrivait pas à prendre la proposition au sérieux. Les deux lascars à fourrure voulaient surtout se faire trimbaler à ses frais. Deux Roux fainéants, incapables de marcher. Ça existait donc. C'était rare mais fallait que ça tombe précisément sur elle. Et ses deux fils qui s'en étaient entichés et ne voulaient plus les lâcher. D'un autre côté, qu'avait-elle à perdre, sinon quelques économies ?

Le lendemain matin elle leur apporta, comme d'habitude, leur premier repas dans le fourgon. Ils trouvaient qu'il y faisait encore trop chaud alors qu'elle gelait.

— Je voudrais discuter avec vous, dit-elle à Jdruk, mais dans des conditions plus agréables pour moi. Hier je me suis gelée à écouter vos balivernes, et je veux que vous me les répétiez dans la chaleur de mon compartiment.

Sans tergiverser, elle lui présenta une thermo-hormone que le géant avala sans cesser de sourire.

— Entendu. Tout de suite.

Un peu plus tard, essoufflée par le retard de tendresse qu'elle avait dû combler, elle le pria de s'expliquer plus clairement.

Il n'en dit pas plus que la veille et cela énerva Farnelle.

— Vous pouvez pas avoir un compte en banque.

— Il ne s'agit pas d'un compte mais d'un coffre. Vous y allez avec deux codes. Le premier est destiné au personnel et l'autre reste secret, juste pour l'ouverture du casier. Vous prenez un grand sac et c'est tout.

— Je peux pas en croire mes oreilles bien qu'elles soient grandes.

À moitié nue, elle allait et venait dans l'étroit compartiment en fumant une cigarette.

— C'est où, cette banque qui ouvre des comptes aux Roux ?

— Je n'ai jamais dit qu'elle ouvrirait des comptes aux Roux.

— Alors, vous avez volé les codes à un Homme du Chaud. C'est quand même un monde de voir ça de nos jours.

— Disons que c'est un héritage.

— Un héritage, fit-elle incrédule...

— D'un homme que j'aimais bien, ajouta Jdruk avec une grande mélancolie.

— Et où elle est la banque ?

— Dans le Nord.

— C'est vaste, le Nord.

— Disons que nous allons essayer de prendre le Réseau du Méridien 40.

— C'est déjà mieux. À partir de Scale Station, ça va être coton, je vous le dis. Vous vous rendez compte où nous sommes et la distance à parcourir ? Il faudrait des tonnes d'huile.

— Vous avez de quoi les payer et vous serez largement dédommagée.

— D'accord, admettons que j'accepte de remonter vers le Nord. On ira jusqu'où ? Le Capricorne ?

— Plus haut.

— On finira bien par s'arrêter quelque part avant le pôle Nord tout de même ?

— Disons que ce serait du côté du Réseau des Maldives, vous connaissez ?

— Je suis jamais allée plus haut que le Capricorne.

— Comme ça vous verrez du pays.

CHAPITRE XXXIV

Le train-fusée du Président était venu chercher Jdrien pour le ramener le plus rapidement possible dans la capitale. Vsin était furieuse de le voir repartir, mais le Kid affirmait que c'était très important. Le Messie remarqua que le réseau avait été pour ainsi dire paralysé, pour permettre à son convoi de foncer vers l'Est sans obéir aux contraintes habituelles.

Il ignorait tout de cette convocation, et dès qu'il descendit sur un quai discret et surveillé de Titanpolis on le conduisit dans un blindé où le Kid l'attendait.

— Nous nous rendons au Centre de Recherches Générales.

— Ce sont les laboratoires qui travaillent pour la Sécurité ?

— Exactement.

— Il s'agit de mes prélèvements ? Ils ne sont pas conformes ?

— Si, tout va bien de ce côté-là. Mais il s'agit de tout autre chose.

Ils se retrouvèrent dans un grand compartiment-bureau, en compagnie de trois chercheurs en combinaison blanche et du directeur du Centre.

La première chose que vit Jdrien en entrant fut le bocal avec une sorte de ver rouge à l'intérieur. Il se rendit compte que c'était le dernier prélèvement effectué dans cette tache sanglante qui l'avait intrigué.

— Vous avez raison de regarder ce bocal, dit le directeur. Nous sommes en présence d'une énigme extraordinaire. Vous savez ce que c'est ?

— Pas du tout.

— Du sang. Un sang spécial, mais du sang tout de même. Comment était la tache ?

— De la grosseur d'une tête d'homme et quand j'ai extrait ce

filament, Jelly a paru souffrir.

— Nous sommes d'accord.

— D'où vient ce sang ?

— L'amibe géante est en train de le fabriquer. D'abord en petite quantité qu'elle stocke, mais je pense que par la suite il circulera dans son protoplasma qui ne sera plus du protoplasma de ce fait.

— Du sang ?

— Bourré d'anticorps pouvant lutter contre les bactéries.

Jdrien ouvrit de grands yeux.

— Elle prépare sa riposte ?

— Oui. Mais il lui faudra des années, peut-être des dizaines d'années pour se fabriquer un système sanguin diffusant des anticorps... Et d'ici là les Sibériens l'auront repoussée jusqu'aux portes de Hot Station.

— Nous allons l'aider, dit le Kid, l'aider à établir ce système d'autodéfense. D'ici quelques mois nous pensons pouvoir être prêts.

— Et c'est alors, murmura Jdrien, que vous aurez besoin de moi pour l'aider à se doter d'un tel système ? Je refuse. C'est trop dangereux. Jelly deviendra invulnérable aussi bien pour les Sibériens que pour nous.

— Justement non, car nous disposerons d'un produit qui dans ce cas pourra empoisonner son sang.

Fin du tome 32